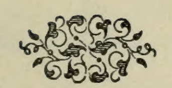

3 1761 07661077 3

1 Janvier 1916

LOUIS LALANDE, S. J.

CAUSONS



MONTRÉAL

Bureaux du Sacré-Cœur, rue Rachel

Cum permissu Superiorum

Nihil obstat :

XIIIo Kal. sept. 1915.

CAROLUS LECOQ, p. s. s.

Censor delegatus.

AVANT-PROPOS

Le désir de continuer auprès de vous, chers lecteurs, ma vie de missionnaire a fait naître ce petit livre.

Vous n'y trouverez point les joies de l'art, et je le regrette. Je pourrais peut-être m'en excuser et, par une sorte de modestie à crochet, confesser qu'à dessein j'en ai exclu tout artifice littéraire. Je préfère avouer plus sincèrement que je n'ai rien exclu du tout et que, pour arriver à cette médiocrité de forme, j'ai mis toute ma bonne volonté et donné ce que j'avais de mieux.

Si mon effort ne diminue pas votre ennui, il accroîtra sans doute votre indulgence. Vous chercherez alors et vous découvrirez peut-être dans ces pages ce qui ne s'y trouve pas assez, et vous me pardonnerez les lacunes qui y sont de trop.

Ce Maurice Lejeune dont j'ai entendu les confidences, écouté les objections, reçu les lettres, vous ne l'avez pas connu. Ni moi non plus,—du moins, celui que j'ai connu ne s'appelle pas de ce nom-là. Mais il existe. Disons que c'est un être collectif. Il s'appelle moins Lejeune que la Jeunesse ; il n'est pas individu, il est légion.

Cent fois j'ai causé avec ces Maurices de tous noms; et si chacun ne m'a pas dit ou écrit tout ce que j'ai rapporté, je ne leur attribue rien qui n'ait été dit ou écrit par eux.

Vingt années de ministère et d'enseignement mettent en rapport avec des âmes diverses et font pénétrer dans bien des intimités. Au missionnaire, sans qu'il le veuille, se révèlent des joies et des peines cachées à tout autre. C'est dans le monde intérieur des consciences, autrement peuplé et vivant que le monde extérieur s'agitant sous nos yeux, que la vie se montre dans toute sa poignante réalité. Je l'ai regardée bien des fois avec une profonde sympathie. Elle a eu vite fait d'enchaîner à ma mémoire le souvenir de ses leçons, de ses mélanges de grandeur, de pitié et de souffrance, d'orgueil, de vilenies, de beaux espoirs, de souillures et d'amour, de remords en recherche de pardon et de doute en quête de foi.

Et c'est pour apporter mon humble part de secours que j'offre Causons *à tous ceux qui luttent, qui doutent et qui souffrent, comme le pauvre offre son aumône d'un sou à une grande indigence.*

L. L., s. j.

CAUSONS

MAURICE LEJEUNE. Au parloir de l'Immaculée-Conception. — Un jeune homme vous demande, me dit le portier.

— J'y vais.

L'un de mes anciens élèves, Maurice Lejeune, m'y attendait depuis quelques minutes, debout, impatient, examinant les tableaux suspendus aux murs du parloir, passant de l'un à l'autre sans s'y intéresser, avec des mouvements nerveux. A peine, lui avais-je exprimé, avec mon bonjour, ma surprise et ma joie de le revoir, que, piquant à travers les phrases de pure civilité, il me fit part du but de sa visite et du malaise de son âme.

Son malaise d'âme me fit sourire. Il comprit tout de suite que je ne le prenais pas au sérieux. Pour lui, mon sourire voulait dire : — « Çà, c'est bien vous ! Mais vous ne m'y prendrez pas. »

Sa conduite passée, d'ailleurs, m'autorisait assez à

me moquer. Il avait été autrefois tout ce que ses camarades avaient voulu signifier en le surnommant Maurice-le-Fumiste. Sans songer aux transformations qui avaient pu s'opérer en lui, je me souvenais seulement de ce qu'il était : mobile comme un émerillon, impressionnable, ardent, pouvant passer dans la même heure à des sentiments contraires, sans cesser d'être sincère. Une nature généreuse, servie par une belle intelligence, mais gâtée par des caprices d'humeur et les tendresses exagérées de son éducation première ; jovial tour à tour et mélancolique, riant parfois des choses les plus graves, et traitant avec gravité des choses légères. Tout cela sur un fond religieux, mais un fond où poussaient des opinions contradictoires, fécond en plaisirs, en remords, en beaux élans et en inconstances.

* * *

APRÈS SIX ANS.

Tel je l'avais connu. Et tel je le reconnaissais à plus d'un trait.

La vie l'avait pourtant mûri. Il avait vécu vite depuis ses dix-huit ans. Si je retrouvai son ardeur d'antan dans sa façon précipitée de m'expliquer le

but de sa visite, je remarquai par ailleurs plus de sérieux dans ses idées et ce qu'il appelait sa crise morale. Il était encore debout, sa canne et son chapeau à la main, et déjà il m'avait mis au courant de deux ou trois de ses disputes et des lacunes de sa science religieuse. Il voulait arriver à une foi qui sait se défendre, à une religion éclairée ; il cherchait des auteurs, des renseignements, des preuves, des armes...

Je le laissai aller jusqu'au bout, sans plus sourire. Puis, le prenant par le bras et me dirigeant vers le corridor :

— Vous fournir, lui dis-je, des réponses aux objections des incrédules ? Savez-vous, mon cher ami, tout ce que vous demandez là ?

— Il me semble que oui, mon Père, et je sais de même à qui je m'adresse.

— Eh bien, venez d'abord vous asseoir, dans ma chambre ; nous allons causer. Ça m'intéresse que vous vous intéressiez à de pareils sujets. Et puis, c'est bon de vous savoir revenu ! Vous étiez en train de nous perdre de vue : il y a bien six ans, n'est-ce pas, que vous nous avez quittés, et cinq que nous voyagions ensemble dans le Sud ?

— Et j'en ai vingt-quatre !

— D'aucuns ont tellement changé dans les six ans qui ont suivi le collège qu'on les reconnaît à peine ; pas vous.

— Plus que vous ne pensez peut-être.

— Enfin, je parle de ce que je vois. Si l'âme, que je ne vois pas, a eu le tort de trop vieillir, nous la rajeunirons. Pour le moment, je retrouve, parmi vos moustaches d'homme et vos traits plus virils, les mêmes roses de bonne santé, la même physionomie, traduisant encore, avec les soubresauts de l'humeur, votre bonhomie et votre malice, vos tristesses et vos gaîtés. Souffrez-vous encore de vos « quarts d'heure intenses » ?

— Hélas ! oui ; vous vous en apercevrez bientôt. J'ai voyagé beaucoup ; j'ai vu, j'ai connu bien des hommes, j'en ai méprisé un grand nombre et j'ai trouvé que la plupart des autres leur ressemblaient. J'ai aimé ardemment, pas longtemps. Il m'est arrivé d'avoir des bonheurs rares et des rires francs, suivis de lourds ennuis. Entre ces excès j'ai oscillé comme un pendule de droite à gauche, dans le vide. Me voilà assagi. Je vois mon passé en noir et j'ai peur de mon avenir compromis.

— Moi, je ne vois en tout cela que *vous,* en mal du quart d'heure intense.

— Pardon, mon Père. Vous vous trompez. Ce quart d'heure-là dure depuis des mois. Je ne suis pas un malade des *bleus*. Je suis l'homme qui veut comprendre et qui voudrait se reprendre.

— Allons, tant mieux !

— Si vous saviez ce que j'ai éprouvé de dégoût parfois, après avoir applaudi à des allusions libertines, à des propos imbéciles contre l'Eglise, à la vulgarité s'ébaudissant parmi ce qu'il y a de plus sensuel dans l'animal humain !

— Il a suffi, pour vous dégoûter de pareilles sottises, d'un simple retour vers le bon sens.

— Oui, mais le retour était souvent mouillé de larmes. A quoi bon ? me disais-je souvent. Pourquoi chercher ce que j'ai honte de saisir, et me complaire avec des gens que je méprise ? Tout à l'heure encore, en me rendant ici, je redisais des « mots » et des traits restés dans ma mémoire et qui me condamnent. Je n'ai jamais trouvé si vrais les vers que je vous récitais, vous en souvenez-vous ?...

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?

— Non ; je les avais oubliés. Aussi bien, je n'ai guère fréquenté Leconte de Lisle pendant mes missions. Entrez.

Nous étions à la porte de ma chambre.

— A la bonne heure ! fit-il en s'arrêtant. On ne vous a pas juché, ici, au quatrième, comme au collège Sainte-Marie. On n'escalade plus pour vous atteindre cette douzaine d'escaliers, qui nous faisaient battre le coeur en coups de poing dans la poitrine.

— Au premier, comme au quatrième, mon ami, chez moi vous êtes chez vous.

Il replia le collet de son paletot, accepta une de mes chaises boiteuses, s'assit, là, bien à l'aise, le coude sur ma table, prêt à causer.

* * *

AU CATÉCHISME. Sans avoir la bonhomie candide de ses quinze ans, Maurice avait gardé tous les charmes d'un sans-gêne de bon aloi et sa correction de garçon bien élevé. En un instant, il était redevenu lui-même et donnait libre cours à ses confidences. Sa physionomie s'éclairait de lueurs riantes, au fur et à mesure que défilaient les récits et les aveux.

Malgré son état d'âme, — l'état du fameux quart d'heure intense, — il gardait dans le pli moqueur de ses lèvres toute sa malice spirituelle. Ses dons d'énergie, au contraire, s'étaient atténués, détendus. La tendresse exagérée d'une mère, trop d'argent dans sa poche de jeune homme riche, les gâteries d'une vie que son père lui avait préparée ainsi qu'un lit tout fait, des voyages d'où il avait rapporté plus d'impressions et de blessures que de connaissance des hommes et des choses, l'avaient vieilli sans l'affiner.

Le temps perdu lui causait, heureusement, des regrets ; et de ses regrets jaillissaient, comme un goût de revanche, le désir « de se reprendre ».

La foi lui était demeurée dans l'âme, ainsi qu'un hôte encombrant.

Quand il avait voulu la mettre dehors, elle lui avait répondu par des défis. Quand il avait démenti ses croyances par sa conduite et ses souillures, elle avait protesté : tu as profané ma demeure, mais j'y reste ! Quand il avait voulu en rire, en feignant de l'ignorer et de ne plus la subir, elle s'était exhalée en plaintes tristes et puissantes comme des reproches maternels.

Aujourd'hui l'hôte encombrant était devenu le conseiller et l'ami. C'était pour lui faire une place plus large, en pleine lumière et dans toute sa vie, pour la

défendre surtout, que mon jeune ami ramena bientôt la question qu'il m'avait posée, dès son bonjour, au parloir :

— Mon Père, je reviens au catéchisme. Reprenons un peu, si vous le voulez bien, nos leçons d'apologétique : je les ai tant oubliées ! Aidez-moi à défendre ma foi. Ça m'humilie de la laisser bafouer.

— Des leçons d'apologétique, repris-je en fixant mes yeux dans ses yeux inquisiteurs et rayonnants de bonne volonté, je vais faire mieux que cela : je vais vous fournir les apologistes eux-mêmes. Leurs oeuvres sont nombreuses, je puis vous en prêter quelques-unes. Vous y trouverez, avec l'intérêt d'une lecture attachante, les lumières et les réponses que vous cherchez. Vous allez vite constater, en les lisant, l'injustice de certains lecteurs légers, qui décernent, *a priori,* aux auteurs religieux un brevet d'ennui. Ce sera déjà pour vous une réponse acquise, et très personnelle, à cette erreur courante.

* * *

LES ARMES DU JOUR. N'allez pas vous préoccuper outre mesure, n'est-ce pas, ajoutai-je en tirant quelques volumes des rayons de ma bibliothèque, de

découvrir dans leur prose, ferme et claire, les dons d'artiste qui suffisent aux sensibilités des dilettantes. Ne dépensez aucun effort pour vous représenter celui-ci, par exemple, Brunetière, et même le P. de Bonniot, en virtuose de la plume et de l'invention verbale. Ce souci convient mieux aux liseurs charmés par des rêves symbolistes et des ouvrages littérairement vides. On conçoit aisément l'admiration puérile des fillettes devant la forme d'une bonbonnière et le noeud de la faveur rose qui l'attache entre des lettres d'or : elle ne contient que des dragées! On ne cherche pas cette élégance au panier rempli de bon pain.

— Et ces ouvrages auxquels vous me renvoyez vont-ils me fournir les armes du jour contre les attaques des libres-penseurs et des viveurs ?

— Ils vont vous fournir, si vous savez y puiser, ce qu'un chrétien comme vous doit savoir, ce qu'un petit nombre se donne la peine d'apprendre et de retenir : le pourquoi de vos croyances, vos motifs de croire et vos raisons de pratiquer. Ils vont faire de vous le catholique instruit et fier, plus épris de pitié pour les incrédules, que de peur de leur intolérante ignorance.

— Et leurs objections ?

— C'est le point où je veux en venir. Il convient d'en faire cas, autant et pas plus que de raison, s'en

amuser souvent, parfois les dédaigner, n'y point perdre sans fruit son temps et son encre, connaître son homme et le traiter comme il mérite, même s'il faut en rire.

* * *

LES MOULINS À VENT.

— Et alors, vos théories d'autrefois, vos conseils chevaleresques de relever le gant, de ne point laisser insulter l'Eglise, le Christ et ses prêtres, de ne point permettre le triomphe des imbéciles tapageurs, qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

— Ils ne sont pas devenus... mon cher, ils sont restés. Mais on ne se bat pas avec tout venant. Le gentilhomme qui passe dans la rue et que provoque un gamin qui patauge ne descend pas dans la boue pour se mesurer avec lui. Il n'a rien à y gagner ; l'autre, rien à perdre. Le monsieur en reviendrait éclaboussé, le gamin n'en serait guère plus malpropre. La chevalerie accomplissait des gestes d'héroïque bravoure, quand elle défendait la Patrie et le tombeau du Christ contre les Musulmans. Elle était simplement ferrailleuse et grotesque, quand, dégénérée en don-quichottisme, elle se battait contre des moulins à vent.

Beaucoup de libres-penseurs — le plus souvent ni libres ni penseurs — sont, comme çà, de simples moulins à vent. C'est bien indulgent à vous d'appeler objection le grincement de leurs gonds rouillés et de leurs ailes agitées au souffle de l'orgueil et de la luxure. La vie est déjà assez morose, hein ; n'y ajoutez pas la tristesse d'écouter ces tristes personnages. Ce n'est pas de savoir qu'ils s'inquiètent, c'est de vous apprendre ce qu'ils sont, ou de faire croire à ce qu'ils ne sont pas. Ils pensent vous blesser en se moquant des sacrements ? Attendez ; demain ils auront une colique et, tout blêmes, ils demanderont un prêtre. Vous courrez le chercher, et ce sera votre réponse.

— Je vous demande pardon, Père, ce n'est pas là ma question.

— C'est vrai, je vous réponds mal. Au lieu d'aller droit au point, j'ai pris un détour. Revenons. Il serait imprudent, voire injuste, de traiter tous les objectants, comme on traite cette catégorie de farceurs. Il en est d'autres que tourmentent les problèmes religieux, et chez qui la négation de certaines vérités est, à leur insu, ou par une dissimulation d'amour-propre, une façon de chercher la solution. Leur intelligence est partie dans la vie avec une foi moitié éclairée et moitié confiante. Ils ont éprouvé, sans s'en rendre

bien compte, tout ce qu'il y a de reposant dans la foi, de fortifiant et de beau dans les vertus fidèles. Peu à peu, ne se rappelant pas qu'il faut combattre la tentation du doute, comme on combat celle de l'orgueil, du vol et de la sensualité, ils ont ouvert la porte au scepticisme. Dès lors sont venus les pourquoi sans réponse, les propos des camarades, le ridicule jeté sur les questions les plus graves, la lecture d'ouvrages philosophiques contre lesquels leur esprit n'était pas armé ; enfin, le désarroi dans l'âme. Et l'on assiste au spectacle attristant d'un jeune catholique détruisant de ses propres mains — sans cesser d'en garder la nostalgie — ce qui faisait la fierté et le bonheur de sa vie.

Mon jeune ami crut reconnaître dans cette esquisse des traits de sa propre physionomie. De son coeur monta toute une volée de souvenirs émus.

— Ayez de la sympathie pour ceux-là, dit-il gravement, en évoquant sans doute certaines heures d'angoisse. Est-ce que vous ne trouvez pas émouvante cette lutte involontaire, tenace, mêlée de victoires, de défaites et de douleurs, dans une âme aux prises avec elle-même? Pascal lui-même est-il amoindri parce qu'il a connu ces drames intimes ?

— Il en est grandi, repris-je. Pour Pascal notre

sympathie se double d'admiration. Pour vos Pascals canadiens, elle se double de pitié. Lui et eux ne combattent pas pour la même victoire. Les nôtres, sans parler de leur taille, sont des Pascals à rebours. Ils mettent autant d'étourderie et d'illusion à s'arracher du coeur la foi de leur jeunesse, que l'autre mettait d'ardeur fiévreuse et de raisonnement désespéré à la retenir au fond de son âme et à l'y enraciner.

Ce qui n'empêche toutefois qu'on doive les aider, en leur fournissant, mieux qu'à de vulgaires viveurs, des remèdes et des réponses. Et ici, finissons le détour et arrivons à notre théorie sur les objections. Pendant comme après vos études d'apologétique, elle ne vous paraîtra peut-être pas inutile.

* * *

SIMPLE SIMILITUDE. Comme je rangeais des feuilles volantes et des manuscrits sur ma table, Maurice se leva, alluma une cigarette, parcourant des titres de livres sur les rayons de ma bibliothèque, puis se rassit, et nous reprîmes :

— Il en est un peu, lui dis-je, des objections comme des maladies, et des objectants comme des malades. Il

y a des malades imaginaires, et des objectants aussi : ils s'imaginent ne pas croire. Le traitement qu'il leur faut est toujours plus ou moins celui de Molière : le traitement de la comédie. Il y a des malades qui s'usent eux-mêmes, se font volontairement mourir : les buveurs par exemple, les libertins. On ne soigne pas tant leur maladie ; on les empêche de la causer ou de l'aggraver. Il y a des malades victimes du milieu contaminé où ils habitent. On ne les médicamente pas ; on les désinfecte et on les tire de là. Il y a des malades dont un organe ou un membre gangréné va tuer le corps entier, si on ne l'en sépare par l'amputation. Pour ceux-ci, on n'essaie plus le régime, les pilules, les purgatifs et les onguents ; on les livre au couteau du chirurgien. Il y a mille autres maladies enfin, involontaires dans leurs causes, douloureuses dans leurs effets, de longue durée, malgré les soins et la science, torturant des malades admirables de patience, prêts à tous les calices amers, pourvu qu'on les veuille guérir. Il y a de même des *objectants*... faites vous-même le rapprochement avec mes catégories de patients. Les similitudes vont vous sauter aux yeux. De cette constatation vous arriverez vite à fixer votre conduite à l'égard des objections. Vous les traiterez selon qu'elles appartiennent à une catégorie ou à une autre. Oh ! sans doute, elles

prennent des formes et des nuances sans nombre ; mais je crois qu'on peut les ranger en trois classes principales :

1o Les objections de l'*ignorance ;*

2o les objections de l'*intérêt* et de la *légèreté* mondaine ;

3o les objections *sincères* qui appellent une réponse et acceptent ses conséquences.

L'IGNORANCE

— Reprenons-les par catégorie, continuai-je, tandis qu'il allumait une autre cigarette.

Les premières ne devraient pas s'appeler objections. Un individu qui ne sait pas se renseigne d'abord. Il objecte après, s'il y a lieu. Quand un voyageur s'enquiert auprès de vous de la route à suivre, il ne prend point le ton de l'attaque, encore moins celui de l'injure. Il questionne. Il écoute ; puis, si vous l'avez renseigné, il vous remercie. Tels devraient être la méthode, l'attitude et le ton des ignorants. Est-ce qu'il en va d'ordinaire ainsi ? Avez-vous remarqué l'air d'affirmation hautaine ou de négation prétentieuse, chez plusieurs de ceux qui, en matière religieuse, ignorent le premier mot de ce qu'ils disent ? Et, si vous n'avez pu leur répondre, leur accent de coq avantageux ?

* * *

IL NIE, DONC IL SAIT.

Au fond, c'est un peu de notre faute à tous ; nous avons l'air de les considérer nous-mêmes comme vainqueurs. Nous pourrions bien nous dire : vainqueurs de qui ? de quoi ? sans pouvoir résoudre la question. Nous aimons mieux songer : qu'ils sont forts ! Il y a un nombre incalculable de braves garçons, intelligents comme vous, qui, après avoir entendu le premier ignorant venu, se disent inconsciemment : « Il nie ce fait, il doit le savoir ; il contredit cette proposition, il doit l'avoir étudiée et la comprendre ! » Ils leur accordent toute la science de tout ce qu'ils ont nié. Au reste, pas n'est besoin d'employer le grand mot de psychologie pour découvrir là le fond même de la nature des honnêtes gens. Et les ignorants le savent bien ! Ils en ont l'instinct.

Pour comprendre, il leur faudrait étudier, questionner humblement, comme vous faites aujourd'hui ; il faudrait lire les réfutations à toutes ces objections banales et vieillottes qui courent la rue, les cabarets et les clubs ; il faudrait enfin travailler. Or, le travail, surtout le travail intellectuel, c'est dur, et nous sommes tous — pardonnons-leur comme nous nous pardonnons — un peu paresseux. Et puis travailler, eux, pourquoi ? Fatiguer la tête pour arriver à des vérités gênantes pour le coeur ? Il y a un moyen bien

plus commode de passer pour savant et d'être libre-viveur : c'est d'objecter. On passe pour savoir du coup le pour et le contre de tout ce qu'on a nié, et on se fait une science de l'ignorance ébaubie des autres.

C'est si facile d'objecter et de dire : je nie. Au fond, j'ignore autant et plus que vous ; mais vous avez affirmé, moi, je nie. Donnez vos preuves. Vous ne les donnez pas ? Donc vous ignorez. Et comme c'est moi qui vous ai mis dans cet embarras, c'est moi qui suis le vainqueur. Vous affirmez, par exemple, que la confession est d'institution divine ; moi, comme Anatole France, comme Chiniquy et comme l'aubergiste anticlérical du coin, je le nie. Prouvez-le ! Et comme vous n'êtes pas très fort sur les textes, j'allais dire sur le petit catéchisme, il se trouve que vous ne le prouvez pas. Donc, proclame votre homme, — qui, pas plus que vous, n'a rien prouvé, — la confession est une invention des prêtres, qui se livrent à ce sport très gai des longues séances dans une boîte.

— Eh bien, faut tout de même répondre ! Et si la réponse ne prouve pas ce qui est nié, que voulez-vous qu'elle prouve ?

— Rien. Demandez-moi plutôt ce qu'il faut en conclure.

— C'est justement ce que je demande : que faut-il en conclure ?

— Que vous êtes ignorant, et lui aussi; vous, humblement; lui, en posant au savoir ; — ce qui lui forme une quasi-nécessité de l'être toujours. Un soir, j'abordai dans la rue un jeune homme de mes connaissances, retour de Paris, où il aurait dû étudier... je ne sais plus quoi. Il se justifia de ne plus croire en me citant la Saint-Barthélemy, « cette persécution ecclésiastique. » La réponse était facile ; mais il ne s'y rendit pas. Le lendemain, il m'écrivit un billet commençant ainsi : « Je *nis.* » Il épelait : nis. Au lieu de rien démontrer, je lui concédai qu'il savait l'histoire, le catéchisme, les lettres, même l'orthographe ; mais pas très bien.

Et donc, quand une objection vous est faite par l'ignorance, voyez d'abord si elle prend la forme d'une question sincère. Tâchez d'avoir la réponse et donnez-la franchement. C'est un voyageur inquiet qui vous interroge sur sa route, indiquez-la lui. Il vous dira merci.

Si l'objectant nie parce qu'il ne sait pas, eh bien, concluez... qu'il ne sait pas. Voyez ensuite s'il est susceptible d'apprendre. N'allez pas, parce qu'il vous a embarrassé, déduire une conclusion plus large que les prémisses et lui bâtir une science avec tout ce que vous ignorez. Dites tout bonnement : — Tu ne le sais

pas ? Moi non plus. *Quid inde ?* Tu ignores d'où venaient les Rois-Mages ? Je l'ignore aussi. Et après?

* * *

UN HISTORIEN DE RESTAURANT. — Et après ? reprit mon ami, après, nous l'apprendrons.

Il m'indiquait en prononçant ces paroles, un chapitre de la *Philosophie du Credo,* du Père Gratry, qu'il venait de prendre sur ma table et feuilletait en ce moment.

— En attendant, continua-t-il, votre procédé contre l'ignorance me servira. Il a du bon. J'aurais dû l'employer, hier, au restaurant. Il y avait là un avocat, grand admirateur de Renan, de sa science, de son style, de ses sinuosités gluantes. Il m'attaqua d'abord sur mon signe de croix, puis sur le poisson.— « Aimes-tu le poisson tant que çà, questionna-t-il ? — Tant que ça, non, répondis-je ; mais c'est vendredi aujourd'hui. »

Et le voilà lancé dans une tirade entrecoupée d'éclats de rires, sur les superstitions, la sotte crédulité, les commandements de l'Eglise, la divinité de Jésus-Christ...

« Et tu crois encore, sans doute,à un Christ-Dieu ? »

conclut-il, avec un accent mêlé de mépris et de pitié.

— Pourquoi pas ? lui dis-je, en retenant sur mes lèvres la réponse que méritait son insolence.

— Parce qu'il est d'une crédulité absurde de faire, comme ça, Dieu un homme, et divine une institution, dont l'histoire contemporaine ne fait pas même mention.

— Pas même mention ?

— Parfaitement ! reprit-il, d'un ton plein d'assurance et en frappant sur la table. Eh quoi ! voici le fait, de votre aveu, le plus extraordinaire qu'ait connu le monde : un Dieu vivant parmi nous et établissant une oeuvre immortelle, universelle, destinée à bouleverser le monde, et il n'en serait pas question chez les historiens ? Car trouve-moi un historien ou un chroniqueur sérieux de ce temps-là, qui nous raconte un Jésus-Dieu et une Eglise divine. Pas un !

— Et vous avez répondu ?... dis-je à Lejeune.

— Moi, rien.

— Quel convive alors s'est chargé de répondre pour vous ?

— Chacun a paru trouver mieux de manger et de ne pas s'aventurer... Car enfin, c'est assez curieux qu'un événement de cette importance n'ait pas trouvé d'historien. J'en suis resté, comme plusieurs autres d'ailleurs, un peu troublé.

— C'est bien ça! Voici un imposteur qui pose son mensonge et en tire des conclusions. Tout le monde, s'occupe des conclusions et personne ne s'occupe du mensonge. Trouvez-vous cela intelligent ? Ce serait à faire désirer d'être menteur, si on s'écoutait. Il lance une négation, il ignore intégralement ce qu'elle renferme, et ses interlocuteurs songent : il le dit, il doit le savoir ! Il en déduit une négation contre le Christ ; tout le monde déduit comme lui, puisque la déduction est logique, évidente ! Et voilà que, parti d'un mensonge audacieux, notre ignorant se coiffe d'un panache de savant.

Comment ! pas d'historien de Jésus-Christ ? Pas d'histoire de la fondation de l'Eglise et de ses origines divines? Mais les quatre Evangélistes, dont la clarté simple, la concordance des récits, la narration des faits vus et vécus, l'affirmation constante et uniforme, au milieu des circonstances les plus diverses et jusque dans la mort, offrent des garanties de vérité comme n'en ont jamais fourni la chronique et l'histoire du monde, — ne sont-ce pas là des historiens ? Mais les apôtres, qui prêchent et qui meurent en proclamant qu'ils sont les « témoins » de Jésus ressuscité et de son oeuvre divine ; les martyrs mourant à leur tour en répétant qu'ils sont les « témoins » des témoins de

Jésus, ne lèguent-ils pas à l'histoire des preuves assez chèrement payées de l'oeuvre divine ? Les Pères de l'Eglise ne sont-ils pas, en même temps que des monuments de doctrine, des monuments d'histoire ? Mais Josèphe, l'historien juif, — ainsi que l'affirment plusieurs auteurs, et entre autres le P. Pesch, — n'apporte-t-il pas lui-même un témoignage précieux d'adversaire, ou tout au moins de chroniqueur impartial, à l'oeuvre du Messie et de son Eglise naissante ? Tacite n'est-il pas un historien assez autorisé, et n'offre-t-il pas, lui aussi, en termes précis et clairs, son affirmation du Christ et de ses disciples ? Mais toute l'histoire écrite depuis vingt siècles, — car l'histoire n'est pas faite des simples constatations contemporaines; elle a ses reculs et ses retours, elle s'écrit en face des documents du passé, — toute l'histoire est pleine du Dieu-Rédempteur. C'est autour de lui que rayonnent tous les grands événements du monde. Ils ne sont souvent que des épisodes de son oeuvre. Il n'est pas un fait, pas un roi, dont les gestes et l'authenticité soient mis en lumière avec une pareille richesse de documents. Et vous voilà troublé, parce qu'un lecteur de Renan en a menti en mangeant son bifteck le vendredi ?

— Çà me troublera un peu moins une autre fois.

— Tant mieux ! Vous trouverez d'ailleurs bien d'autres chapitres pour vous rassurer, en lisant les livres que voici.

* * *

A QUESTIONNEUR QUESTIONNEUR ET DEMI.

— Merci. Mais supposons, si vous me le permettez, que notre avocat, au lieu de mentir audacieusement, m'aurait simplement questionné sur ces historiens ?

— Vous n'auriez pas pu répondre ? C'est regrettable. Ça vous aurait ennuyé. Mais vous auriez pu questionner à votre tour. Et vous en aviez le droit. Vous tenez comme vraie, de par une affirmation séculaire, respectable j'imagine, une doctrine séculaire comme elle. Vous en êtes comme le possesseur. A-t-on le droit de vous en déposséder, sur une simple affirmation contraire ? Livreriez-vous votre bourse à un apache, parce qu'il vous a dit : ce n'est pas à toi ? Donneriez-vous la maison, léguée à vous par votre père et votre mère, à un aventurier parce qu'il affirme : « C'est à moi, va-t'en ? » Vous exigeriez d'abord ses titres, n'est-ce pas ? Vous lui poseriez au moins quelques pourquoi. Ne pouviez-vous pas en agir ainsi avec l'aventurier qui voulait vous déposséder de l'hé-

ritage divin, dont l'histoire nous transmet les titres si évidents ? Vous auriez gagné de voir bientôt le vide de votre homme et de ne pas le laisser aller avec son faux panache. A questionneur, questionneur et demi! Rien de plus embarrassant pour les vantards ignorants. Je me souviens d'une assemblée politique où, tout jeune encore, je m'étais amusé, comme un enfant, à une partie de balle. Le député du comté de X, voulait se faire réélire. Il était très nul et parlait très fort. Un électeur, moins nul et parlant plus fort, l'ennuyait sans cesse en l'interrogeant : — « Qu'est-ce que t'as fait au parlement ? conte-nous donc ça ! — J'ai travaillé pour vous autres ! clamait l'orateur. — Conte donc, conte donc comment t'as gagné ton argent ! — J'ai interpellé le gouvernement sur le scandale des Tanneries, c'est moi qui lui ai fait toutes les questions ! — Des questions ? dit l'interrupteur en gouaillant. — Oui, regardez ce livre bleu, vous trouverez au moins cinquante questions que je lui ai posées. — Cinquante questions ! Vous voyez bien, reprit l'*habitant,* que c'est un ignorant ; il ne sait rien, il est obligé de faire des questions tout le temps ! » La voix du pauvre député se perdit dans les huées, tandis que l'interrupteur lui criait encore : « As-tu écouté les réponses, au moins ? as-tu compris ?... »

L'INTÉRÊT ET LA RANCUNE

— Oui, savoir écouter et vouloir comprendre, ajoutai-je pour finir, c'est un phénomène rare, mon cher. Notre deuxième catégorie d'objectants se compose des individus qui ne savent pas l'un et ignorent l'autre. Ils ne veulent pas de réponse. Nous en causerons à votre prochaine visite.

— Merci, je ne demande pas mieux.

Mon interlocuteur se leva, fit deux ou trois tours dans ma chambre, tandis que je lui ficelais, dans le même paquet, les *Lettres* de Brunetière sur Renan: *le Miracle et ses contrefaçons,* du P. de Bonniot, quelques brochures de Mgr de Ségur, la *Vie de Jésus-Christ,* par Veuillot, et les *Cousins de Matutinaud,* pour l'amuser un peu en l'instruisant.

Après un dernier bout de conversation sur les journaux, les faits divers, la pluie et le beau temps, il prit congé en me serrant la main. Comme je l'accompagnais à la porte, je pris sur un rayon une brochure anglaise:

2

Plain Facts for fair Minds. Je la glissai dans sa poche de paletot, et...

— Jusqu'au plaisir de vous revoir.

* * *

UN BOUT DE CRITIQUE. Cinq ou six jours plus tard, mon jeune ami frappait à ma porte. Il avait passé directement de la rue à ma chambre, sans le stage obligé du parloir. Il me rapportait le *Plain Facts for fair Minds.* En le posant sur ma table, il le marqua d'une boutade plutôt sévère :

— Ce bouquin est écrit pour les vieilles irlandaises qui fréquentent les protestants...

— Allons !

— et dont la religion est faite d'eau bénite et de génuflexions *to the holy fathers.*

— Bon ! En voilà un de jugé. Il ne s'en trouvera pas plus mal, j'espère, et n'en continuera pas moins à faire du bien aux vieilles, aux vieux et aux jeunes Irlandais. Vous devenez exigeant à ce que je vois.

Il s'assied, en souriant de sa propre sévérité, me dit un mot de Brunetière, qu'il trouvait, faute d'entraînement sans doute, un peu pénible, lourd. Il était ravi

du P. de Bonniot. Dans sa physionomie éclairée de deux yeux de bonne humeur, il n'y avait plus trace du quart d'heure intense.

Ses lectures nouvelles le transformaient déjà en combatif, et il se grisait à la pensée de quelque équipée batailleuse. Illusion de néophyte.

Le moment était propice pour parler des coups d'épée dans l'eau et le prévenir contre les disputes inutilement victorieuses.

* * *

LA MAUVAISE FOI. — Ne dépensez pas en vain, mon cher Maurice, votre ferveur de néo-converti. Connaissez bien votre homme, d'abord ; sachez s'il est vraiment, et en quoi, un adversaire. On ne s'arme pas d'une carabine contre les mouches. C'est peine perdue de tirer ses cartouches au vent, et plus encore de sortir ses grands principes contre un mot d'étourdi ou la plaisanterie d'un farceur.

— La vérité n'est-elle pas indépendante des personnes ? Et ne faut-il pas la dire à tout le monde ?

— Oui, mais avec discernement. A quoi bon prodiguer l'apologétique à des gens qui tapent sur le *Credo*

et la confession, parce qu'ils ne veulent pas restituer vingt-cinq piastres qu'ils ont volées.

— A ceux-là on démontre...

— On ne démontre rien à un objectant de mauvaise foi. Trouvez plutôt et tout d'abord, si c'est possible, le mobile de son objection. Ce sera plus expéditif.

— Et si ce n'est pas possible ? On ne suppose pas la mauvaise foi, on la prouve.

— Assurément. Mais il n'est pas nécessaire, pour la saisir, d'être un fin limier, un psychologue subtil, ou d'avoir écrit l'*Histoire des Variations*. Vous n'aurez pas causé deux minutes avec votre adversaire, que vous allez découvrir, non pas un incroyant, mais un mécontent. C'est un grief personnel qui lui a obscurci tout à coup les articles de la foi. Mettez-le sur la défensive, au lieu de toujours rester vous-même au banc des accusés, et vous allez vite le voir sortir, le motif, comme un chat du sac. C'est, le plus souvent, l'*intérêt*, à moins que ce ne soit *la rancune*, — cette rancune née de toute la sarabande des griefs contre les gens d'Eglise. Vous n'avez pas idée du nombre de vérités ou de contes absurdes dont on peut gaver un homme, pourvu qu'il n'en découle aucun devoir. Vous n'avez pas idée non plus combien les vérités les plus évidentes lui deviennent contestables, du moment que vous mettez au bout

le sixième commandement, le pardon des injures, la pénitence, la restitution. Deux et deux font quatre pour tout le monde ; c'est vrai, c'est évident, — excepté pour celui qui a volé deux fois deux piastres. Celui-là a besoin de faire l'addition, de savoir au juste combien ça donne, ou plutôt combien ça ôte, de connaître l'homme qu'il a volé, s'il est riche, s'il n'est pas lui-même un...

— Ça ne peut tout de même pas faire trois !

— Ça dépend ! ça pourrait bien se monter à cinq, si l'addition est faite par le créancier. Notez, au surplus, que les vérités de la foi n'étant pas d'ordre mathématique, il est plus aisé de les conformer à l'intérêt. Une foule d'incrédules consentiraient volontiers à allonger dix fois le *Credo,* s'ils pouvaient raccourcir d'autant les dix commandements. — Faites-moi croire tout ce que vous désirez, mais ne concluez pas à des obligations pratiques ! L'Eglise, infaillible tant que vous voudrez, infaillible comme Jésus-Christ, dont elle est la continuation, pourvu qu'elle ne gêne pas mes amours, mes marchés, les conditions de mon mariage, ma vie conjugale, ma conscience, oh ! surtout ma conscience ! — Voilà le fond de l'incrédulité de toute cette catégorie d'incroyants. Mettez la main sur le mobile de l'objectant. Etablissez la correspondance entre le dogme qu'il nie et la morale qui le gêne. Montrez que

l'un n'est qu'un *transfer* à l'autre, — si j'ose dire, en langage de tramway — et vous allez tout de suite voir fuser l'objection.

Maurice crut aisément à la valeur du procédé. Il avait dans sa mémoire plusieurs faits qui en démontrent l'efficacité. Il m'en raconta quelques-uns d'un comique achevé.

* * *

LES RANCUNES. — Quant aux *rancunes* et à leurs conséquences théologiques, repris-je, elles amuseraient comme vos histoires, si elles n'étaient si tristes. Vous ne les saisirez jamais toutes. Elles sont légion. Et je ne sache pas de manifestation de la vie où se montrent mieux toutes les faces de la mesquinerie humaine. Pas de sujet où le coeur et l'esprit se contredisent plus radicalement. J'ai entendu des catholiques nier la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, en laquelle ils avaient foi naguère, parce qu'ils n'aimaient plus leur curé, ou que celui-ci avait tancé certains désordres de façon qui les coiffait ; un autre qui se moquait du dogme de l'enfer,parce qu'on l'avait éliminé de la liste des marguillers possibles ; d'autres renoncer à la religion catholique, à cause du petit

garçon refusé à la première communion, — un enfant si intelligent ! — d'un presbytère trop riche, du vicaire et de ses visites chez le voisin, d'un scandale sacerdotal vrai ou inventé... J'ai connu dans une ville américaine, un médecin qui avait ramassé, je ne sais dans quels livres hérétiques, des objections contre le dogme de la chute originelle. Il les prêchait partout avec un zèle inlassable. Je me demandais pourquoi tant d'ardeur, quand je découvris que son zèle était né le jour où des Religieuses, pour d'excellentes raisons de morale, l'avaient éconduit de leur hôpital.

— Je ne vois pas... murmura mon ami.

— Vous ne voyez pas la liaison, n'est-ce pas entre le péché originel et les Soeurs ? Ni notre médecin, ni les Soeurs, ni moi non plus. En pareil cas, n'insistez pas sur le péché originel, n'y touchez même pas. Insistez plutôt sur les raisons des Soeurs de mettre leur homme dehors. Ça ne nuira pas à la foi de l'objectant, qui croit comme vous, et ce sera mortifiant pour sa mauvaise foi.

— Pardon, mon Père ; vous ne blâmeriez pas tout de même celui qui, connaissant son sujet, expliquerait la chute originelle à un rancunier de mauvaise foi ?

— Voudrait-il comprendre ?

— Même s'il ne le voulait pas ! Ne vaut-il pas mieux

proclamer la vérité que de se laisser accuser impunément ?

— Accuser ? Au nom de qui ? et de quel droit ? C'est là une des naïvetés de certains catholiques, et des meilleurs, de se croire au banc des accusés ou de s'y mettre, dès qu'on attaque leurs croyances. On dirait qu'ils ont besoin de demander pardon, de se justifier. Ce n'est pas eux, les accusés. Ce n'est pas eux, les coupables. Ils sont les juges. Où est leur trahison, à eux ? Les traîtres, ce sont les apostats : apostats de la famille catholique, de la tradition, du baptême, de l'autorité infaillible, des lois de la conscience, de l'honneur, de Jésus-Christ. Tenez ceux-là sur le banc et qu'ils se justifient ! Sembler leur demander grâce ? Ressentir leur injure ? Allons donc ! Jugez-les, condamnez-les, foncez dessus, comme Joinville « sur cette chiennaille » !

Règle générale, mon cher, quand un intéressé ou un rancunier vous pousse son erreur sur le ton de la diffamation, surtout s'il l'agrémente de la suffisance particulière à cette catégorie, vous pouvez conclure : il ne veut pas de réponse. La réponse la plus probante n'ajouterait en lui que de l'aigreur de plus. Donnez-vous seulement le plaisir d'une brève riposte. Qualifiez-le de l'épithète idoine, et laissez-le aller. Il a

bêché dans vos croyances, piochez dans sa pratique. Il insiste sur l'humiliation de croire avec le pape, les théologiens, les savants et les saints ; insistez sur la gloire de croire avec les apostats. Il ne voit que mensonge dans l'Eglise, faites-lui dire où il cherche la vérité. Il nie les miracles, s'en moque, défiez-le de changer de conduite, si jamais il en constate un qui lui crève les yeux.

* * *

UN CATÉCHISME EN MER. Le récit d'un fait en appelle souvent un autre. Maurice m'avait fait le plaisir, pour justifier mes procédés contre les attaques de la mauvaise foi, de raconter deux ou trois anecdotes amusantes ; à mon tour, je lui racontai l'incident d'un catéchisme en mer.

— Il y a six ans, nous traversions l'Océan, trois jeunes amis et moi, par la voie Gibraltar-New-York. A bord de notre *steamer* allemand se trouvaient deux apostats, devenus ministres. Ils s'étaient d'abord montrés très froids avec nous ; mais le désir de nous convertir, sans doute, les avait peu à peu réchauffés. Dès que le mal de mer leur en eut laissé le loisir, ils abordèrent les questions religieuses.

Ce n'est jamais très varié, les questions religieuses avec les apostats. Elles se composent toujours, comme d'ailleurs l'essence même du protestantisme, de griefs et de protestations contre l'Eglise romaine. On proteste, n'est-ce pas, ou l'on n'est pas protestant. Il n'y eut donc pas sur ce point de surprise : ce furent les mêmes attaques, avec les mêmes vieux préjugés que de coutume. Ils piquèrent, ils bêchèrent dans nos « superstitions » : l'adoration des images, notre pape incapable de pécher, la vente des indulgences, notre culte idolâtrique envers la sainte Vierge, et le reste. Je tâchai, à plusieurs reprises, de leur faire comprendre que tout cela n'existe que dans leur imagination. Je m'appliquai, pendant plusieurs jours, à faire un petit cours de théologie et à remettre les choses sur pied. Rien n'y faisait.

Un petit cours de théologie sur mer a beau être agréable, quand le roulis n'en gâte pas le goût, on s'en lasse bientôt, si on s'aperçoit qu'il ne sert de rien. Ce n'était pas pour s'instruire que mes ministres objectaient : c'était pour me dire ce qu'ils avaient sur le coeur. Plus je rétablissais de vérités méconnues, et plus ils en méconnaissaient, sans s'occuper des réponses. Plus je rebâtissais le mur des vérités catholiques, et plus ils piochaient pour le démolir en eux-mêmes.

Alors, un commis-voyageur, grand garçon, silencieux jusqu'alors, infatigable liseur, ne fermant guère son livre que pour écouter nos discussions sur le catéchisme, fatigué de mes efforts inutiles, vint à moi et souriant :

— Dites donc, si je bêchais, moi aussi, à mon tour, dans leur mur !

* * *

L'INTERVENTION D'UN COMMIS-VOYAGEUR. — Un matin il rencontre sur le pont les deux « révérends », en train de souhaiter des bonjours autour d'eux et de louer les charmes de la température.

Dans une traversée, il n'y a pas de moment plus joyeux que l'après-déjeûner, vers neuf heures du matin. Les plus positifs ont alors une heure de poésie et sentent toutes les gaîtés du voyage leur chanter au coeur comme des alouettes, — surtout si cette heure offre, comme celle de ce matin-là, les caresses d'un soleil adouci par les buées légères montant des flots, par la fraîcheur des brises qui bercent mélancoliquement la mer, tandis que le ciel bleu chatoie dans les longues ondulations de sa robe vert-satin.

Et nous voilà de nouveau, assis près du bastingage, causant religion. Un groupe de protestants nous entourent, d'ailleurs assez peu respectueux pour leurs ministres. Ils écoutent en curieux et s'amusent.

— Mes amis, dit le voyageur de commerce aux deux pasteurs, j'admire votre zèle ; vous voulez nous convertir, n'est-ce pas ? Eh bien, vous allez réussir. Je ne sais pas encore dans quelle secte j'entrerai : il y en a tant ! Vous choisirez pour moi.

Ils hochèrent la tête sous l'ironie.

— Voudriez-vous me prouver, continua le voyageur sur le ton agressif à la fois et railleur d'un homme sûr de lui-même et qui en a vu bien d'autres, me prouver, je ne dis pas toutes, mais une seule de vos accusations, en citant une parole autorisée, un auteur approuvé, un fait sanctionné par l'Eglise catholique justifiant vos griefs. Trouvez-moi un seul théologien orthodoxe, un seul pape, un seul concile de l'Eglise, une seule pratique conforme à nos enseignements, une seule doctrine affirmant l'adoration des images, la vente des indulgences, l'idolâtrie de la sainte Vierge, et mes compagnons et moi, nous nous engageons à être des vôtres et à le dire publiquement aux quinze cents voyageurs du bord.

— En retour, insista notre apologiste laïque, — en

me remettant l'un des livres qu'il tenait en main : les *Controverses* du P. Galway, dont il faisait ses délices depuis le départ de Gênes, — voici ma question : Vous admettez, n'est-ce pas, l'authenticité et l'autorité des quatre premiers conciles œcuméniques ? — Oui. — Votre réforme n'a pas réformé ceux-là ? — Non. — Eh bien, nous allons entrer dans quelques jours à New York. Puisque vous n'avez pas ici vos livres, nous irons ensemble à la *Columbia Library*. A quoi vous engagez-vous, à votre tour, si je vous montre dans ces mêmes quatre conciles que vous acceptez, des décrets et des ordonnances sur les sacrements, les dogmes et le culte, — que vous approuvez, là, et que vous rejetez et abhorrez dans vos sectes diverses, vos pratiques et votre enseignement d'aujourd'hui ? Si vous voyez cette contradiction évidente comme le soleil de ce matin à quoi vous engagez-vous ?

Il attendit un instant une réponse à sa question. Comme elle se faisait trop attendre, il reprit :

— Non seulement vous ne vous engagerez à rien, mais ni l'un ni l'autre ne va venir à la bibliothèque. Ça vous retarderait. Vous avez chacun une femme, et c'est un bagage encombrant pour des ministres du culte...

Ils allaient protester, au milieu des rires du groupe

entier... Notre théologien improvisé ne leur en laissa pas le temps. Il continua avec sa verve de commis-voyageur :

— Je ne vous demande pas de passer chez les nôtres, comme nous étions prêts à passer chez vous. Vous nous avez quittés ; c'est votre affaire. Je vous demande seulement de trouver ici un motif d'étudier et de vous éclairer. A partir d'aujourd'hui, je vous défie de continuer à enraciner, dans le coeur de vos ouailles, vos préjugés contre le catholicisme, sans vous souvenir que ce sont peut-être des calomnies. Quand vous prêcherez une doctrine qui se contredit, je vous défie de garder debout votre bonne foi qui chancelle. Et quand viendra la fin de votre vie, la vieillesse qui rend sincère, n'eussiez-vous jamais eu d'autres moyens de connaître la vérité que celui que je vous offre en ce moment, je vous défie, dis-je, d'oublier la conversation de ce matin, et de n'être pas torturés de poignantes inquiétudes.

Et il concluait :

— Quant à moi, je ne l'oublierai pas non plus. Je songerai avec douleur que si je n'ai pas contribué à vous ouvrir les yeux, j'aurai contribué à vous rendre plus coupables.

La crânerie d'un voyageur de commerce, aidée d'ail-

leurs par des lectures sérieuses, avait fait en quelques minutes ce que n'avaient pu faire des heures d'enseignement. Les deux apostats ne piochèrent plus dans notre mur. Le groupe se dispersa, les uns railleurs, d'autres moroses, la plupart cherchant à se distraire, pour n'avoir pas à penser à cette chose ennuyeuse : la vérité, et n'avoir pas à répondre à l'embarrassante question : est-ce que je suis encore de bonne foi ?

— Cette méthode, demandai-je à mon interlocuteur, ne vaut-elle pas mieux que les longues discussions ? Qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense ? C'est que si on ne discute pas les articles de notre foi avec les *intéressés,* les *types de mauvaise foi,* on ne les discutera pas souvent.

— Le regrettez-vous ?

— Pas précisément ; je constate seulement que vous éliminez là les trois quarts des incrédules.

— Je croyais en éliminer davantage. Comptez, en effet, après avoir défalqué ceux qui morcellent la foi à cause des oeuvres qu'elle prescrit, des oeuvres qu'elle défend, des entraves mises à la licence et de la gêne imposée au dévergondage ; tous ceux qui veulent la rendre muette devant l'orgueil, conciliante avec l'erreur, variable avec la variété des individus, accommodante, souple, une foi qui consent à mettre de l'hu-

main dans le divin, le mensonge dans la vérité et de l'eau dans son vin, et vous me donnerez le nombre échappé à cette soustraction. Le grand obstacle en matière de foi n'est pas la foi ; c'est sa conclusion pratique. L'irréconciliable ennemi n'est pas la tête ; c'est le coeur : *tardi corde ad credendum.*

* * *

UNE DIGRESSION CHAMPÊTRE. Notre conversation s'arrêta là. Elle avait été trop unilatérale. Je l'aurais regretté, n'eût été, chez mon hôte, ce don des bons causeurs, précieux et rare, qui consiste à savoir écouter.

Au reste, je lui fournis avant son départ l'occasion de se reprendre. Et il m'intéressa vivement avec des souvenirs de son dernier voyage.

C'est sa fascination, à lui, le voyage. Les choses vues, même si elles n'ont pas été observées, pénétrées par son esprit, lui reviennent comme des féeries. Sitôt qu'on les appelle, son imagination s'ouvre, se débride, palpite, s'envole dans un halo d'évocations dorées. Alors, nous reviennent toutes les plages où, nouveau René, il a planté sa tente, les caravanes au fond des

déserts d'Orient, les nuits d'Afrique, les courses folles vers des horizons mystérieux, sous un soleil caressant et dans une atmosphère de velours, qui lui ont fait des étés en plein hiver.

Cette dernière fois, il ne s'était pas envolé si loin. Il me fit passer, tout d'un trait, sans pause, les bons moments vécus dans l'île du Prince-Edouard,au milieu des cultivateurs écossais. Hommes et choses défilèrent sous mes yeux en théories pittoresques. Il me peignit d'abord ces fermiers, en barbe rousse, grands et forts, calculateurs et finauds, amis tenaces du sol, revêches au progrès, aux dépenses et aux automobiles ; puis, les foins chargés d'odeur prenante, les champs ameublis, fertilisés comme des jardins, coupés en damier dans ces plaines vertes, d'un vert cru de feuilles de tabac; les pommiers accablés de fruits, les moissonneurs silencieux, les gros chevaux Clyde aux pattes chevelues, les granges pleines de la moisson récente...

Nous serions restés là des heures encore, lui, dans le plaisir de ses tableaux refaits et revécus, moi sous le charme, sans la cloche qui venait de sonner le couvre-feu.

LA LÉGÈRETÉ MONDAINE

Un mois s'était écoulé. Mon néophyte, au lieu d'être fidèle au rendez-vous, était retombé dans sa passion favorite et reparti en voyage.

* * *

UNE LETTRE-SERMON. Il m'en avertit par une longue lettre, dans laquelle s'affirmait toute sa bonne volonté, restée intacte, et ses ardeurs de converti. « Je suis tout fier, écrivait-il, je me suis mis en vedette et compromis pour la bonne cause. Nos conversations du mois dernier m'ont servi à point. C'était pendant un dîner, devant une dizaine de convives... »

Au fait, il avait raison d'être fier. Les ripostes et réponses qu'il me citait étaient braves, solides, claires comme des épées neuves.

« Je m'étonne, poursuivait-il, de constater la foule

d'esprits *indépendants,* dont l'indépendance se réduit à faire comme les autres, et dont le dernier argument se résume au : « Tout le monde le dit, tout le monde fait comme ça ! » Des snobs cherchant des brèches où suivre les moutons de Panurge. Pour nier, les uns s'autorisent de M. X... qui fait des bêtises et qui communie. D'autres, de Mme Y... une dévote hypocrite ; plusieurs des Z... qui ont jeté leur religion aux orties et sont quand même prospères, bénis du ciel et partout bienvenus. Quelques-uns se réclament des exigences sociales, incompatibles avec celles de la religion ; un bon nombre, de leurs lectures et de leurs études, prohibées par les lois rétrogrades de l'Eglise...»

Il concluait :

« Je crois, encore plus que vous, mon Père, que la maladie du moment est la sensualité. Je n'ai jamais mieux compris qu'hier combien le libertinage, pour se donner une pose, a besoin d'impiété. C'est celle-ci qui donne un passe-port à l'autre.

« Quand l'incrédulité ne part pas d'*un bon naturel,* on se violente, on s'enfle, on s'efforce même de rire des choses qu'on respecte encore. On blague. Malheureusement, il y a ça, voyez-vous, quand on a longtemps blagué sur un sujet, on finit par prendre sa blague pour une réalité. On y croit. L'obscurité de la nuit et

du mensonge se fait dans l'intelligence du rieur imprévoyant. Et la nuit se prête bien à l'immoralité.

« En me rendant ici, j'ai voyagé en compagnie de deux ou trois esprits forts. Ils m'ont paru tout à fait représentatifs ; ils personnifient des groupes nombreux de *douteurs*. Je me demande pourquoi j'ai été si lent à les comprendre. Ce sont de vastes intelligences gênées par les dogmes, et qui, de temps en temps, vont chercher une vieille femme pour les tirer aux cartes. Leur esprit est mûr pour la *planchette*. Notre professeur de physique avait raison : la nature a horreur du vide. Et comme ils ont vidé leur coeur et leur tête des vérités du bon sens et de la révélation, ils les remplissent de leurs superstitions, comme on remplit de son un ventre de poupée. Lorsqu'ils se vantent de ne plus s'agenouiller devant Dieu pour la prière, ils ne sont pas loin de s'agenouiller devant le bouc du rituel, pour la supplique que vous savez... »

En terminant il me communiquait son plan d'études. Il en retranchait plusieurs auteurs dont nous avions causé et qu'il n'aimait pas.

* * *

UN MOT SUR QUELQUES APOLOGISTES.

— Bravo ! répondis-je, mon cher Maurice. Vous n'êtes déjà plus un converti inquiet, attardé, questionneur. Vous êtes un apôtre, prêt à la leçon et à la réplique, campé pour la bataille.

Pourquoi me demandez-vous si les motifs des X., des Z. et de Mme Y. en valent la peine ? Vous m'en indiquez vous-mêmes toute l'inanité, et je sens que vous vous en moquez.

Vous m'avez causé une surprise dont je me hâte de vous féliciter. Dieu en soit béni ! Allez de l'avant ! Lisez, instruisez-vous, parlez, soyez fier, compromettez-vous !

La Réponse, de l'abbé Duplessy, renferme d'excellentes ripostes. Mais ce n'est pas ce qu'on peut appeler des livres d'étude sérieuse. *Les Apologistes laïques au dix-neuvième siècle,* ont du bon qu'il faut savoir chercher dans un fatras. Ce sera long et utile. Vous trouverez plus vite et mieux dans nombre de tracts de la collection : *Science et Religion.* Relisez les deux discours : *Raisons de croire* et *Raisons actuelles de croire,* lentement, avec réflexion, en vous assimilant, en assouplissant à votre façon, les arguments irrésistibles qui y abondent. Faites de même avec *Foi et Fidéisme,* du P. Bainvel. Les ouvrages de l'abbé Bré-

mond sur Newman, *Ames religieuses, Aubes de Conversion,* sont de lecture plus courante. Ils vous fourniront plutôt de beaux exemples, que des preuves nouvelles. Ils serviront davantage contre le protestantisme que contre la libre-pensée.

Oh ! si vous aviez le temps d'ajouter à ces ouvrages d'étude attachante, ceux de Thureau-Dangin, sur la *Renaissance catholique en Angleterre !* Cet académicien n'a pas, cela va de soi, le caractère apologétique des précédents. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, les faits qu'il raconte, avec sa grande autorité d'historien et de psychologue, mettraient à votre disposition tout un arsenal pour la défense de l'Eglise romaine.

Bougaud est devenu vieux, — je dirais démodé, si l'on pouvait jamais dire que la vérité est passée de mode. Et puis il a trop d'imagination. Il s'affaiblit par excès de sentimentalité. Il conclut trop avec le coeur, même dans les preuves destinées exclusivement à l'intelligence et qu'il considère comme apodictiques. *Son Christianisme* fait très bien l'affaire des croyants déjà conquis. C'est un charme pour ceux que n'agace pas la légèreté d'une argumentation qu'ils voudraient solide et concluante. Il y a du poète, et beaucoup, dans ce théologien. Le lire suffit à dispenser de bien

d'autres poèmes ceux qui ont encore le goût de ces passe-temps. C'est un lyrique ; mais son lyrisme, à l'inverse de celui de Bossuet, est de surface. Il ne jaillit pas des profondeurs du dogme et ne s'élance pas, saisissant, sublime, en vous enlevant au sommet des vérités éternelles. Il naît d'un sol fécond, bien ameubli, où s'épanouissent les fleurs, mais où ne poussent pas les grands chênes. Ce n'est pas de la défiance que je veux vous inspirer pour Bougaud. Je fais une simple mise au point.

Ne prenez point, ne donnez pas, comme preuves théologiques définitives de simples raisons de convenance. On les réfuterait par d'autres raisons semblables ; — et il n'y a pas de cause si mauvaise, à laquelle on ne puisse fournir des raisons de convenance.

Soyez apologiste avec tout votre coeur, s'il bat de ce côté-là. Mais défendez tout votre coeur avec toute votre tête. Admirez les belles envolées sentimentales du *Génie,* de Chateaubriand, et celles de Bougaud, — qui est un Chateaubriand plus sincère, plus petit et en soutane, — mais ne vous y abandonnez pas. Elles engendrent plus de Renés que de Bayards.

C'est beaucoup de lectures et de travail à vous imposer. Pourtant, j'insiste. Vous garderez ces notes dans vos cartons, et ce sera dit une fois pour toutes.

Procurez-vous le *Christus,* du P. Huby : un seul volume, qui en contient dix de renseignements précis. Il comble dans l'enseignement catholique une lacune, dont ont beaucoup abusé, depuis vingt ans, nos pires ennemis. Je vous le prêterai moi-même avec les articles du P. Léonce de Grandmaison. Il y a là-dedans des synthèses, des mises en faisceaux d'arguments, des vues nouvelles, qui sont d'un maître. On dirait une levée de rideau soudaine sur des champs où s'entassent des gerbes insoupçonnées, toutes à nous.

Si votre père n'a pas perdu toute confiance en vous, lui qui vous a payé tant de billets de chemin de fer et de notes lamentables, il vous achètera le *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique.* Le premier volume a paru en huit fascicules, sous la direction du P. A. d'Alès. Les autres paraîtront bientôt. Un jeune homme pressé comme vous ne saurait, plus vite, trouver des armes préparées, aiguisées, nombreuses, contre ce qu'on est convenu d'appeler la science moderne. Ce *Dictionnaire* devra jouer, dans le vingtième siècle, au service de la vérité religieuse et de la vérité sans adjectif, le rôle qu'a joué, au dix-huitième, au service de la haine et du mensonge railleur, le Dictionnaire des encyclopédistes.

* * *

CHASSEZ LE NATUREL... Mon correspondant s'attarda plus qu'il n'avait prévu. Au bout du premier voyage, il en mit un second, lequel fit naître le goût d'un troisième et d'un séjour prolongé sous le soleil de la Floride.

Un jour que j'attendais sa visite, il m'écrivit,appuyé sur la banquette d'un pullman, au crayon, à la hâte, un *billet-express.* C'était un gribouillage indéchiffrable, sur un menu de table d'hôte, dans lequel toutefois je retrouvais mon Maurice tout entier, avec ses mots en couleur, ses phrases en boutade, ses fautes d'orthographe, sa franchise gaie et, pour parler comme lui, son joli brin de plume.

« Le voyage est un sport périlleux, avouait-il. Dans une randonnée sur mer, en face de Palm-Beach, j'ai voulu paraître brave, et comme ma bravoure n'était qu'une fantaisie de courage, j'ai failli payer comptant ma bêtise. Je serais en ce moment au fond de l'eau salée, sans le sang-froid d'un nègre, — un colosse noir, musclé en force et nageant comme un phoque. Sans lui, tous vos projets seraient à la mer avec les grandes choses que vous rêvez pour ma petite vie.

« Le noir sauta dans les flots où je me débattais, m'empoigna à la façon d'un requin, me serra le bras, comme un chauffeur serre ses freins à bloc, me lança en haut, et houp ! j'étais dans mon yacht.

« Ce plongeon n'était qu'une préface. Je vous raconterai les chapitres frémissants qui suivirent.

« Se noyer n'est, sans doute, pas gai ; mais on a failli me replonger, et, cette fois, dans le mariage. C'est pire ! Je n'étais pas encore à sec, quand je rencontrai sur la plage mon ancienne fiancée, — vous savez, celle dont les fiançailles ont été si longtemps retardées, si étirées, qu'à la fin elles ont éclaté ?

« Quelle rencontre ! Me voyez-vous la tête, de là-bas, rue Rachel ?

— « Enfin, vous me retrouvez ! prononça-t-elle, en m'apercevant.

« Je m'inclinai :

— « Oui, pensai-je, comme on trouve une pierre où butter et se casser le cou... »

En post-scriptum :

« Rien qu'à parcourir la liste des ouvrages que vous me conseillez, je me sens déjà épuisé et... savant. Ne prenez pas la peine de me fournir d'autres réponses aux objections de la légèreté mondaine. *I seized them up ;* le cas de ces incrédules n'est pas d'ordre intellec-

tuel. Ils ressortissent au tribunal d'une classe spéciale. Ils ne discutent pas avec ou pour des idées. Ils éprouvent, — et ça suffit pour les mener, — des désirs, des craintes, des sensations, des envies... »

* * *

LES CARICATURES DE LA FOI.

A mon tour, je lui écrivis mes remarques :

— Rien n'est à l'eau, et c'est tant mieux ! Vous n'êtes pas marié, et ce serait tant pis, si vous n'aviez gagné à attendre.

Les « raisons de ne pas croire » des mondains et leurs « raisons actuelles de ne pas croire », dont vous avez si bien pris la mesure, ne sont pas, en effet, d'ordre intellectuel. Elles ne se réfutent pas par de bonnes raisons. Mais puisque ces braves gens forment une catégorie spéciale, il est au moins amusant de savoir par quoi elle se distingue.

Le *Credo* de cette catégorie est un *credo* de salon, un article de fantaisie. Il subit les caprices des boudoirs, en accepte les variantes, en reflète les nuances, ressemble au vrai symbole, comme un sermon de Bourdaloue ressemble à un recueil de potins. Tout y est

matière d'impression, de sensibilité, d'accommodement, de mode. Ses tenants voudraient rester catholiques et le dire. Ils le disent. Par ailleurs, il y a dans leurs théories et leurs pratiques, leurs efforts pour allonger la liberté et restreindre les obligations incommodes, plus qu'il ne faut pour les rendre hérétiques. Ils ne veulent pas passer pour apostats ; ils veulent seulement concilier le monde et Dieu : c'est si bien porté !

Ce sont les fidèles d'un catholicisme assoupli, faisant bon ménage avec les amusards, louant le bon Dieu, « trop bon pour qu'il y ait un enfer », et obéissant au diable, « trop amusant pour que ce soit péché. »

Vous est-il jamais arrivé de causer religion avec... disons avec une femme, — qui a été élevée chrétiennement, a appris, et s'en souvient un peu, son catéchisme, a même reçu son éducation chez les bonnes Soeurs, et que gênent les lois religieuses, ses devoirs d'état et les sanctions éternelles ?

Assurément, cela vous est arrivé.

Eh bien, voici, à quelques nuances près, le portrait tracé par cette femme pieusement élevée chez les bonnes Soeurs, qui ne veut pas, oh ! jamais, apostasier : le portrait d'une religion sans châtiment, en tout cas, sans châtiment éternel, avec des récompenses abondantes, des préceptes relatifs, des défenses sans sanc-

tion, le tout livré au triage de chacun pour soi, commode et bénin. Une religion qui a deux faces : l'une toute rose, souriante, encadrée de pardons pour le mal, d'indulgence infinie pour les faiblesses, disant *oui* à tous les plaisirs de la passion, et *non* à tous les sacrifices du devoir, une face charmante et qui vous invite à l'embrasser ; l'autre, austère, sombre, rappelant les commandements, l'enfer aux violateurs, aux incrédules, aux impénitents, une face détestable et qui vous invite à la gifler.

Cette religion-là permet à un mari et à sa femme, que certaines lois de Dieu et de la nature embarrassent, de les traiter à la légère, par ce procédé sommaire : « Bah ! ce n'est pas péché ! Tout le monde fait comme ça ! »

* * *

LA RAISON QUI DÉRAISONNE. Sans doute, entre l'affirmation de Dieu, interprétée par l'Eglise, et la négation irréfléchie qu'on lui oppose, il n'y a pas assez de proportion pour que la conscience soit tout de suite tranquille. Et c'est pour cela qu'on éprouve tant le besoin d'en parler, de se justifier, de s'autori-

ser de l'exemple de beaucoup d'autres, pour arriver enfin à réconcilier ces deux choses irréconciliables : « Je n'accepte pas cette obligation, mais je n'accepte pas non plus le péché. » Ce qui revient au petit raisonnement qui suit, peu rassurant : « Moi, je ne veux pas faire le mal ; or, il y a ceci ou cela que je veux accomplir quand même. Donc, ceci ou cela n'est pas mal. » Comme légèreté de raisonnement, vous trouverez, n'est-ce pas, que c'est classique.

Seulement, il y a cet autre embarras : le confesseur refuse les sacrements à celui ou à celle qui tranche ainsi dans le bien et le mal. — « Qu'à cela ne tienne ! répond-on, en fin de compte. Je lui dis, moi, que je n'y vois pas de péché. Puisqu'il me refuse quand même l'absolution, qu'il la garde ! Mais alors ce n'est pas ma faute, c'est la sienne ; — et je n'y retournerai plus. »

Notez que ces retranchements à la foi pratique n'ont pas été faits par conviction, à la suite d'arguments sérieux. Ces gens-là ne se donnent pas même la peine d'avoir des raisons. Ils déraisonnent tout au plus. Ils agissent sous la poussée des désirs, ou de la peur des devoirs. En cela, leur cas s'identifie avec celui des *intéressés,* avec, en plus, la légèreté, qui se paie de mots, et les illusions d'une religiosité qui voudrait sauver les apparences.

C'est cette peur qui me mérita un jour cette réponse d'une jeune mère : « La confession ! ce n'est pas fait pour une femme mariée, tant qu'elle n'a pas ses quarante et quelques années. »

N'oubliez pas, mon cher ami, en cette matière comme en bien d'autres, les conséquences d'une première négation. Nous les signalions ensemble, l'autre jour.

En contestant l'autorité du précepte, on a contesté du même coup la vérité de foi sur laquelle elle s'appuie. Comme tout s'enchaîne, la négation d'une vérité entraîne la négation d'une autre. Et l'on arrive bientôt à une religion sans lois, sans appui, sans sacrements. La mondanité a vite fait d'élargir la fissure par où l'âme a laissé couler une première vérité.

Au printemps, au milieu des neiges fondantes, on voit d'ici se former de grandes flaques d'eau, de petits lacs, limpides sous le soleil, incapables de s'écouler à travers les parois de glace qui les entourent, ainsi qu'un vase de cristal. Mais voici que l'eau se creuse dans cette glace une fissure et l'agrandit peu à peu en s'écoulant. Une heure après, tout le lac a passé et s'est vidé dans les égoûts ou le cours du grand fleuve.

Ainsi en est-il des vérités de la foi : un prétexte, une maxime mondaine, un sacrifice à faire, un mauvais conseil, une fissure, en laisse passer une première;

d'autres la suivent et se creusent une voie en courant. Bientôt toute la foi d'une âme s'est écoulée aux égouts du mal ou dans le courant de la mondanité.

* * *

OU L'ON RENONCE A DIEU OU A LA MONTAGNE. — Mon cher Lejeune, mettez ceci dans vos notes, et souvenez-vous-en dans vos discussions : les vérités de la foi ne forment pas un code que l'on amende ou abroge au gré de ses goûts, de ses caprices, de sa légèreté et de son intérêt. Elles sont soumises à notre étude, à notre amour, à notre pratique éclairée. L'interprétation définitive en est laissée à l'autorité qui représente Dieu, et cette autorité est infaillible. Ces vérités donc s'imposent. On ne les trie pas à la manière du libre-examen protestant. Elles ne s'imposent pas seulement en bloc, en général ; mais par le détail, et elles se tiennent.

Si cela est parfois malcommode, c'est qu'elles sont moins faites pour les jouissances de la vie, que pour la tranquillité de la mort et les joies de l'éternité. C'est pour cette raison, j'imagine, qu'un apostat, parlant de la Réforme protestante qu'il avait embrassée, disait à

la fin : « C'est une religion très commode pour vivre; mais c'est le diable pour mourir ! »

Je causais, un jour, dans une famille, dont la mère avait reçu une éducation catholique et possédait encore un fond de foi très résistant, trop résistant à son goût. Chaque fois qu'elle voulait le démolir par morceaux, c'était une lutte intérieure extrêmement troublante. Son grand grief, c'est que les vérités de la foi, acceptées sans triage, sont incompatibles avec la *société.* — Ce sont des entraves, gémissait-elle, qui nous empêchent de marcher comme tout le monde !

— Ah ! madame, vous marchez si bien, pourquoi vous obliger à marcher comme tout le monde ?

— Après tout, insista-t-elle, les yeux baissés et semblant se répondre à elle-même plutôt qu'à moi, la meilleure religion est encore d'être honnête...

— Et de payer ses dettes, dis-je, en continuant la phrase, particulièrement la dette due à Dieu, et que nous payons en lui soumettant notre intelligence.

— Et de se conduire honorablement, acheva-t-elle, sans s'occuper de ce que j'avais dit.

— Avec ça, que c'est bien honorable, me dis-je à mon tour, en manière de monologue, de forfaire à ses engagements, de violer les serments sacrés qui lient l'âme à Dieu !

Mes remarques l'interrompirent à peine. Elle voulait aller jusqu'au bout, elle alla jusqu'au bout :

— Voyez les protestants : ils sont à l'aise avec leur *credo,* ils interprètent la Bible comme ils l'entendent. Sont-ils moins respectables pour cela ! Ils sont plus libres, plus riches, influents, bien portants, respectés ; beaucoup de catholiques et de Canadiens-français recherchent leur compagnie !

— Recherchent leur compagnie ? En dehors des relations sociales nécessaires, recherchent la compagnie des adversaires de leur foi ? Allons, ne calomniez pas les nôtres, je vous prie.

— Oui, poursuivit-elle, les Anglais sont plus heureux que nous. Leurs femmes n'ont pas des maisons pleines d'enfants comme les nôtres. Elles ont des équipages. Elles sont fortes, éblouissantes de santé. Dans les beaux jours, vous les voyez se promener autour de la montagne.

— Laissez-les, mon Dieu, laissez-les aller ! Il se peut qu'en renonçant à sa foi et à l'espérance du ciel, on cherche à se faire son ciel sur la terre. Croyez-vous qu'on gagne à l'échange ? En y pensant un peu, là, voudriez-vous changer ? Au surplus, pensez-vous que pour obtenir tous ces avantages terrestres, il soit nécessaire de faire un pareil échange ? Croire aux

vérités qu'enseigne le Dieu de toutes richesses, cela empêche-t-il d'être riche ? Parce que nous croyons dans l'éternelle récompense des sacrifices recherchés ou acceptés, cela empêche-t-il d'être heureux ? Parce que nous avons des sacrements qui nous confèrent la grâce de Dieu et Dieu lui-même, sommes-nous tant à plaindre ? Parce que dans le sacrement de pénitence nous obtenons le pardon de nos fautes, secrètes ou connues, dût-il nous en coûter de dures humiliations et de lourdes restitutions, parce que nous nous y purifions des souillures plus compromettantes que de simples accrocs à l'étiquette et aux usages mondains, croyez-vous que nous soyons pour cela moins propres, moins sociables et moins influents ?

Ne connaissez-vous personne parmi nous qui ait acquis tous ces avantages, richesses, prestige, honneurs, autorité, sans avoir cependant renoncé à une seule des obligations de sa foi ? Et puis, ajoutai-je, pensez-vous qu'en abandonnant certaines de vos croyances et pratiques, trouvées trop embarrassantes, vous obtiendrez du coup tout ce bien-être anglais, qui vous fait envie ?... Oui ? Vous pensez ? Eh bien, soit ! alors, essayez. Nous allons vous plaindre. Faites de l'éclectisme : ne croyez que ce que vous trouvez bon, choisissez des pratiques faciles. Sacrifiez l'éter-

nel bonheur promis à notre foi. Soyez riche. Ne manquez à aucune maxime mondaine. Soyez respectable dans votre maison vide, admirée si c'est possible, aimée si ça vous va, — et promenez-vous autour de la montagne !

* * *

LES ESPRITS INDEPENDANTS. Vous dites bien, mon cher ami, et vous pensez juste : ces « esprits indépendants » ne relèvent pas de l'ordre intellectuel. Ils relèvent du qu'en dira-t-on. Ils ne luttent ni pour ni avec des idées. Ils ont remplacé le code de l'Evangile par le journal des modes ou un manuel d'hygiène, le chemin de la croix par les cinémas. Ils manqueraient volontiers la messe, si elle se chantait à l'heure du théâtre.

Vous ne ferez pas penser ces êtres légers.

Et nous vivons dans un monde où ils sont légion. Nous sommes loin, vous savez, bien loin, du temps où le catholicisme, compris, *creusé,* était une science populaire et pleine d'attraits. Loin du temps, où les cours de saint Thomas d'Aquin passionnaient les foules ! Aujourd'hui on ne se presserait plus par milliers

autour de sa chaire de théologie, pour discuter, pour se battre presque dans la salle des cours et dans la rue, sur chacune de ses thèses.

On ne se bat plus pour des idées. Et comme on ne se bat plus, on ne s'arme plus pour les défendre.

D'autres préoccupations se sont emparées des esprits. Si de nouveaux Banez et de nouveaux Molina s'avisaient, comme autrefois en Espagne, de commenter diversement l'angélique Docteur, tandis que le plus haut tribunal de l'Eglise s'apprêterait à condamner l'une des deux doctrines rivales, on ne verrait plus une partie du peuple espagnol, devenu peuple théologien, se griser pour la question de la prédétermination physique et de la science moyenne, se lever en deux camps opposés et prêts à descendre sur le champ de bataille.

Se battre pour des idées ! Allons donc ! Est-ce que cela en vaut la peine? Vous figurez-vous un peu Montréal menacé d'un *krach,* paralysé dans son commerce et son industrie, en proie à la panique, parce que les dépêches ont annoncé le triomphe des Molinistes ? Voyez-vous d'ici les hommes d'affaires et les courtiers de la Bourse de Chicago et de New York, dans une crainte morne, ou prêts à s'étouffer dans une concurrence à mort, parce qu'un écrivain a amoindri le rôle

du libre-arbitre et fait un usage indiscret de l'*antecedenter* et du *consequenter* dans la question du concours simultané ?

Ah ! je comprends cette concurrence étouffante, s'il s'agit de consolider à New York le trust des charbons et des *movies*, d'établir un nouveau record dans le sport des rois et chez les motocyclistes, ou du championnat des *boxeurs heavy weight.* Que Chicago coure, se démène, soit haletant et glorieux, à la bonne heure ! le maïs et le boeuf sont à la hausse et les porcs se multiplient !

Mais courir, haleter, pour des principes et des idées ! Même si ces idées éclairent et ennoblissent ce qu'il y a d'immortel en nous, l'âme ; même si elles nous élèvent vers le ciel et les gloires de la fin dernière ? Voyons, quel rêveur s'en donne la peine ?

Et voilà pourquoi, dans cet âge de matière, de bien-être et de frivolité mondaine, il ne faut pas s'étonner qu'il y ait peu, — je ne dis pas de disciples passionnés de Thomas d'Aquin, mais de catholiques qui sachent leur catéchisme...

* * *

DANS LES ZIGZAGS D'UNE PROMENADE. C'est en voyage ou le long d'une promenade que l'homme se montre mieux tel qu'il est. La variété des impressions, les heurts de la conversation et des choses le rendent transparent. A propos de tout et de rien, il parle, parle, se laisse aller et souvent fait connaître celui qu'il voudrait le mieux cacher : lui-même.

Et donc, un dimanche matin, retour de la prison des hommes où j'avais dit la messe, je fut appelé au téléphone :

— Allo, Père Lalande ?

— Tiens, c'est vous ! Comment ça va-t-il ?

— Ça va bien, je vous remercie ; et ça ira mieux encore, si vous consentez à faire avec moi, cet après-midi, une promenade à la montagne.

— Enchanté.

— J'ai une démangeaison brûlante de causer. Il y a quatre jours que je suis enfermé. Je me sens dans les jambes des frémissements nerveux de poulain qui veut courir.

— De... quoi ?

— De poulain !... Je vous ai apporté du Sud une canne de bambou : c'est bon pour les chiens. Dans ma tête, j'ai mille souvenirs, voltigeant et piaillant ainsi que des moineaux ; dans mon porte-cigares de

bons havanes et, sur les lèvres, des flots de questions sans réponse. Donc, entendu, à deux heures, avenue du Parc et Mont-Royal.

Il fut le premier au rendez-vous. Il m'attendait, à cheval sur un banc, à l'ombre du feuillage croissant d'un érable, gai comme le printemps. Une troupe d'enfants tapageurs s'ébattaient autour de lui, au premier versant de la montagne, dans une atmosphère saturée de lilas et de marguerites sauvages sentant bon le renouveau de mai.

Les bonjours et les poignées de main échangés, en route dans la montée !

Après avoir décrit les splendeurs du ciel de Rome, Cicéron s'écriait avec extase : « *In hac luce vivo,* et je vis dans cette lumière ! » Quelque chose comme cette extase nous fait battre le coeur, en gravissant les pentes, dans la lumière de ce dimanche radieux. — Oh ! que l'air est doux à respirer ! Que de fleurs et d'arôme dans les taillis ; que de joie jase et éclate en rires dans les routes ; quel spectacle, à mesure que notre ascension nous rapproche du sommet, tandis que s'élargit au bas le tableau multicolore des faubourgs et des campagnes voisines ! Les talus sont si verts ! une verdure tendre, jeune, attirant les yeux comme des sourires d'enfant, vierge encore des flétrissures du

temps et des roussures de la chaleur, la verdure immaculée qui ne connaît ni les contacts grossiers, ni les feuilles mortes s'y traînant, à l'automne, comme des illusions tombées en une âme de vieux célibataire.

Nous étions arrivés près du grillage de fer, qui enclôt le petit réservoir de l'aqueduc. Nous croisions des groupes de promeneurs nombreux et divers. Ce coudoiement ramena vite mon compagnon de son enthousiasme. Il me dit en enfilant la courbe du sentier de l'Esplanade :

— Vous voyez qu'il n'y a pas ici que la fraîche nature.

— Non, il y a aussi ceux qui en jouissent.

— Et ça m'agace, reprit-il, comme si la foule lui volait de ses impressions.

— Vous n'allez pas chicaner ces braves gens de prendre un peu d'air, voyons ! Ce n'est pas dans le faubourg Québec ou dans les ruelles de la Pointe-Saint-Charles, qu'ils vont humer les fleurs et respirer le printemps épanoui. La montagne, c'est leur parc, à eux, c'est leur villa. Ils s'y promènent contents, comme des millionnaires dans leur propriété. Ce n'est pas trop d'avoir cette sensation au moins une fois par semaine.

— Fort bien, fort bien ! N'insistez pas. C'est une

simple boutade d'égoïste. J'ai écouté une première impression, et c'est sot, les impressions, quand on n'y met pas le couvercle. Elles sont un peu, voyez, comme le vent de mai en ce moment : elles apportent tout sans discerner, les senteurs délicieuses des pommiers et des nuages de poussière dans les yeux.

— Parfaitement. Parlons d'autre chose.

— Si vous vous donniez, par ailleurs, la peine d'observer un peu, vous verriez que la montagne n'est pas le rendez-vous que de vos seuls braves gens.

— Tout y passe, mon Dieu, et qu'est-ce que cela vous fait ?

— Et tout y pose. Voyez-moi la bizarrerie de tout ce monde-là : des enfants qui jouent et des jeunes filles qui flirtent ; des hommes mariés que je connais, seuls, mélancoliques, et des vieux garçons, l'air triomphant, une femme au bras ; des habits démodés, mal fichus, — regardez cette culotte tombant en accordéon sur des souliers éculés, cette redingote taillée pour un autre, ces cous nus et cette cravate prétentieuse ! Il y a un instant, nous avons coudoyé des tricheurs, l'oeil rusé, ourdissant sans doute des *schemes* nouveaux ; des joueurs criblés de dettes et levant encore fièrement le front comme un panache, derrière des gogos ruinés et promenant au grand air leur déses-

poir ; des amoureux éconduits secouant leur spleen. Dans toute cette procession qui se presse et se croise, où les plus belles apparences ne sont que des cachettes plus sournoises, dans ces femmes, ces gentilshommes, ces noirs,ces Chinois, ces orateurs de husting, ces Juifs, ces épiciers, ces petits bourgeois, dont le troupeau parle toutes les langues et même écorche la nôtre, où est la valeur, où est le vrai mérite ? Quand on rencontre la vertu à pied, éclaboussée par le vice en voiture, qui salue-t-on chapeau plus bas ?

— Va, va toujours, démagogue, tu m'intéresses !

— Ne riez pas. Je pourrais vous montrer, parmi tous ces fantoches, des catholiques qui jouent avec la religion et s'en font un de leurs meilleurs atouts.

— Et cela prouve ?...

— Si ça ne prouve rien, ça dégoûte de tout.

— Pourquoi ? N'est-ce pas, au contraire, le plus grand éloge qu'on puisse décerner à la religion que de se faire, de ses seules apparences, une garantie d'honnêteté auprès du public ? C'est une façon de louer la valeur de l'or, d'en donner l'apparence, par la dorure, à des babioles de métal vulgaire. Connaissez-vous beaucoup de gens qui se réclament, pour capter la confiance, de l'athéisme ou de l'apostasie ?

— Ceux-là auraient au moins un trait de franchise, et je les trouverais moins méprisables.

— Vous avez raison peut-être. Un peu moins ou un peu plus de mépris ne saurait constituer un éloge, et nous ne nous chicanerons pas pour si peu. Ce serait autre chose, si vous tiriez de là une conclusion contre l'Eglise.

— J'ai déjà entendu tirer la conclusion par vous-même, si je ne me trompe ; vous la trouviez dans l'Evangile : « On reconnaît l'arbre à ses fruits. »

— Comme vous dites si bien. Et je vais me garder de contredire la parole évangélique. Pour la faire mentir, ces hypocrites devraient vivre la doctrine qu'ils professent, et leur conduite devrait en être l'application. Alors, le fruit naîtrait de l'arbre et le ferait connaître. Mais c'est précisément parce que leur vie est la contradiction de leur doctrine qu'ils ne peuvent pas être considérés comme des fruits de l'arbre catholique. Ils se collent à la religion. Ils ne naissent pas, ne vivent pas, ne mûrissent pas de sa sève. Ils sont comme la moisissure, ou ces excroissances parasites collées au tronc des pommiers : on n'en tient aucun compte en jugeant de la saveur des pommes. Et puis, combien, calculez, en rencontrez-vous ?

— Beaucoup. Assez, en tout cas, pour m'enlaidir, me défigurer la religion.

— Pessimiste ! Ils forment une infime exception.

C'est peu digne d'un esprit large et sincère comme le vôtre de déprécier l'ensemble divin de la religion, en vous arrêtant aux menus détails qui la déparent...

Nous étions arrivés à l'Esplanade.

Mon compagnon, appuyé au rempart, en silence, émerveillé, contemplait le panorama, où plus d'un artiste est venu rêver et où tant d'âmes, comme surprises d'elles-mêmes, ont goûté, au moins un instant, l'enivrante sensation de la Beauté.

Là-bas, dans une atmosphère lucide, sous un ciel d'un bleu de turquoise, les montagnes du Vermont, allongeaient leurs chaînes sur la frontière américaine. Plus près, la campagne ensemencée, piquée de bouquets de verdure ; puis, brisant la monotonie des lignes et le contour des horizons, Rougemont, Beloeil, Saint-Bruno et le long versant des collines étagées vers le sud. Le Saint-Laurent étincelait au bas, rapide sous la poussée du sault Saint-Louis, courant entre ses rives pleines, en s'apaisant comme une âme généreuse qui vient de dompter une grande colère.

Je m'approchai de Maurice, et tendant la main vers le paysage :

— Que penseriez-vous d'un touriste qui, devant un pareil spectacle, se détournerait avec mépris, le trou-

verait enlaidi, défiguré, en songeant que des chenilles se glissent sur les arbres en fleur, des insectes dans les blés, et qu'au bord du fleuve azuré des molusques traînent leur corps visqueux ?

Il me sourit sans répondre, sentant bien que sa réponse en contiendrait deux.

— Que penseriez-vous de ce touriste ? insistai-je.

— Ce que vous en penseriez vous-même. Je lui dirais : allez vous promener dans les ruelles. Vos yeux ne sont pas faits pour le soleil et les larges horizons ; visitez des caves !

— Ce touriste pourtant procéderait à votre façon. Vous contemplez l'ensemble divin du catholicisme, et vous vous en détournez, sous prétexte qu'il renferme des parasites, des rongeurs qui en vivent hypocritement. Vous vous plaisez, de plus, à exagérer le nombre de ces êtres visqueux, afin que, nous peignant tous plus ou moins, sous ces traits, nos adversaires se prêtent un semblant de raison de ne rien pratiquer, en s'éloignant de nous et en appelant leur dédain une pure réserve de bonne compagnie.

* * *

LA RAISON EN CAGE. Ma dernière remarque mit fin au sujet. Aussi bien, quand mon jeune ami objectait ou accusait ainsi, en empruntant une sottise courante, il n'y tenait pas autrement. C'était *pour voir.*

Sa foi pleine de bon sens se cachait un instant, comme un ruisseau sous les roches, pour reparaître bientôt plus limpide.

Un quart d'heure plus tard, sur un banc où nous nous reposions, à l'ombre des pins qui couronnent le Mont-Royal, il se lançait dans un éloge échevelé du rationalisme et de la libre-pensée.

— Je me suis souvent demandé, commença-t-il, sans conviction, pourquoi, nous catholiques, nous nous défions tant de la raison et lui coupons les ailes ?

— Nous nous en défions? nous lui coupons les ailes?

— Oui !

— C'est que, sans guide sûr, elle fait parfois comme vous : elle bat la campagne.

— Vous aimez mieux la mettre en cage, l'emprisonner dans des mystères.

— Elle y court moins de danger. Dans cette cage, heureusement, se trouvent, livrés à son étude, l'immensité des êtres, leur nature, leurs causes, leur but et leurs relations. C'est tout l'espace entre le ciel et la

terre. Et dans cet espace, l'homme lui-même, univers vivant et raisonnable. Il y a place dans cette cage, si je ne m'abuse, pour un vol d'aigle.

— Et vos mystères ? vos barrières à tout bout de champ ?

— Le mystère lui-même ouvre un large champ d'étude à la raison. Non pas qu'elle l'explique en soi, évidemment : un mystère expliqué serait un mystère qui n'en serait pas un. Mais parce qu'elle a le pouvoir et le devoir d'en rechercher la convenance, la nécessité, les motifs de crédibilité, les raisons enfin que notre raison à d'y adhérer. Qu'y a-t-il de gênant, par exemple, pour un déiste, à croire que l'intelligence divine, infinie, renferme et impose des vérités inaccessibles à l'intelligence finie ? et que celle-ci doit y croire parce qu'Elle les impose ? C'est le contraire qui serait gênant.

— Encore faudrait-il savoir qu'elle les impose.

— Ce n'est pas là, pour le moment, la question. Tout de même, puisque vous admettez, pour aller plus vite que moi, la vérité qui précède, partons de ce point : il est rationel de croire qu'une intelligence infinie renferme des vérités inaccessibles à l'esprit humain. C'est déjà admettre une première vérité : l'infinité de Dieu, laquelle est une vérité métaphysique livrée aux recherches de la science et de la raison.

— Et en admettant ces vérités inaccessibles, je me trouve savant comme l'enfant à qui on dit : « Crois toutes ces choses, car tu ne les sais pas et ne peux pas les savoir. »

— Pardon. En admettant cette première vérité, vous avez tout de suite le droit de passer à cet autre fait scientifique : Dieu a-t-il parlé pour me communiquer ces vérités ? Et vous voilà dans un champ où la raison peut se livrer à de belles envolées !

Donc, dans le mystère même, c'est-à-dire dans ce que le rationalisme reproche le plus au dogmatisme de l'Eglise, il y a deux faits éminemment scientifiques, deux mines inépuisables pour l'activité de l'esprit humain. Sans doute, la vérité de foi qui s'y trouve, ainsi qu'un gisement d'or, ne saurait être changée, perfectionnée en elle-même, pénétrée jusqu'au fond. L'intelligence peut toutefois la travailler, la dépouiller de toute apparente contradiction, la venger de toute absurdité, l'éclaicir par des rapprochements et des comparaisons... Et, dès lors, elle est si loin d'être extrascientifique, qu'elle donne naissance à cette science spéciale et supérieure, la Théologie. Pensez-vous que la théologie ne suppose pas la raison ?

— Je sais que certains théologiens en dépensent beaucoup.

— Elle la suppose, comme la lumière suppose l'oeil où elle est reçue. Si bien, que la théologie condamne le traditionalisme, parce qu'il déprime outre mesure la raison.

— Et comment me convaincre, moi, que...

— Attendez, attendez ! n'allez pas plus vite que la logique. Concluons d'abord, et retenez bien ceci, c'est à savoir que le mystère, en soi au-dessus de la raison, renferme dans ses motifs de crédibilité deux vérités soumises à toutes les investigations de la raison : une vérité métaphysique et partant scientifique, Dieu infaillible et infini ; une vérité historique, Dieu a parlé. En tout cela, où est la raison prisonnière ?

— Et en tout cela, où trouver une certitude pour la raison ? Dieu a-t-il parlé ? nous a-t-il fait ses révélations, ses confidences ? Qui le sait ?

— Avouez-vous d'abord que s'il a parlé, il suffit du fait de sa parole pour produire la certitude ? Qu'il est à lui-même sa preuve ?

— Certainement.

— Dès lors, il reste deux faits à étudier : le fait de la révélation et le fait de la mission de l'Eglise, chargée de nous transmettre cette révélation. Voilà un vaste espace pour l'intelligence.

* * *

UN MOT PERVERTI. — Et si la raison s'y sent à son aise, pourquoi le travail par lequel on s'assure de l'un et de l'autre fait ne s'appellerait-il pas rationalisme ?

— On pourrait parfaitement l'appeler ainsi, si le mot rationalisme était resté honnête et n'avait pas été perverti.

— Comment, perverti ?

— Et par la faute même des rationalistes. Ils ont attaché au mot, par un usage arbitraire, un sens mauvais, comme au naturalisme d'ailleurs. Ils en ont fait un instrument d'antagonisme contre Dieu et le surnaturel, alors qu'il devrait servir à éclairer la route vers Dieu et vers le surnaturel.

En soi, c'est un mot large, généreux. Pourquoi l'ont-ils rapetissé dans les bornes d'une signification mesquine ?

— Etes-vous bien sûr que cette perversion a dépendu d'eux seuls ? N'est-ce pas plutôt un sens inventé par les catholiques pour marquer au front, comme adversaires, tous ceux qui aiment la discussion et la lumière et ne sont pas prêts à tout croire aveuglément ?

— Si le mot a été inventé par nous, comme une étiquette, avouez du moins que plusieurs, faute de le comprendre, le portent avec assez de fierté.

— Pouvez-vous les reconnaître à des traits caractéristiques ? Qui peut dire au juste : celui-ci est rationaliste, cet autre pas ?

— Celui-là est rationaliste qui fait de la raison la source unique des connaissances humaines. Il y a deux ordres distincts de connaissance ; dans l'un nous connaissons pas la raison naturelle, dans l'autre par la foi divine : le rationaliste rejette celui-ci ; l'un a pour objet les connaissances accessibles à la raison humaine, l'autre les mystères cachés en Dieu et révélés par Lui : le rationaliste rejette ce dernier ou l'ignore.

L'homme qui a la foi au surnaturel, c'est-à-dire en des vérités et des enseignements qui dépassent infiniment la raison, — ne dites pas, qui la contredisent ou lui sont opposés, — l'homme qui consent à confesser, selon les formules du *Credo* ou en d'autres termes équivalents, un Dieu dont la grâce nous fait participants de sa nature ; le Fils de Dieu fait homme, né de la vierge Marie, mort, ressuscité, monté au ciel, juge des vivants et des morts, demeuré dans l'Eucharistie où il nous donne sa propre substance en nourriture ; la révélation faite à l'humanité, par l'entremise des

écrivains inspirés, des vérités supérieures à nos investigations, l'Eglise douée dans son chef suprême de l'infaillibilité doctrinale ; les autres vérités enfin qui découlent immédiatement de celles-ci et qu'on ne saurait nier sans en nier quelques-unes du symbole, et, par conséquent, sans les nier toutes, puisqu'elles se tiennent nécessairement, — celui-là n'est ni un rationaliste ni un naturaliste.

— Et celui-là est un rationaliste qui n'accepte pas tout cela sans rien dire ? Alors il n'y a pas de plus et de moins, de mot généreux, large, perverti, rapetissé....

— Vous oubliez la part faite, tout à l'heure, dans ces vérités surnaturelles, à la raison et à ses recherches. Revenons-y sous une autre forme. Tout d'abord, vous admettez que si Dieu a parlé, sa parole est à elle-même sa propre preuve. Elle s'impose.

— Oui ; mais pour qu'elle s'impose, je vous le répète, il faut me convaincre qu'il a parlé.

* * *

LA SIGNATURE DE DIEU. — C'est à quoi j'en viens. Prenons le miracle, par exemple, car vous ne vous attendez pas à m'entendre développer ici tout le rôle de l'intelligence dans la foi. Nous y

reviendrons plus tard. Prenons le miracle, le sceau inimitable que Dieu imprime à sa parole. Il a cet avantage de prouver que Dieu a parlé, qu'il a confié à son Eglise la mission de transmettre et d'interpréter sa révélation, ou toute autre vérité qui se rattache à celles qui sont fondamentales. Du même coup, il permet au chrétien d'étudier, de raisonner, — du rationalisme sage, celui-là, — et de ne pas tout accepter « sans rien dire ». Vous n'êtes pas de ceux qui nient la possibilité du miracle ?

— Supposons, si cela vous plaît, pour le moment, sa possibilité et même son existence.

— Et vous ne faites pas le renchéri en l'admettant. Le nier, dès lors que vous admettez Dieu, ce serait une inconséquence. Or, le miracle intimement lié à la parole de Dieu, — laquelle s'impose, disions-nous, — relève aussi du tribunal de la raison, au lieu de la tenir en cage. Si surnaturel que soit le miracle, il y entre des contingences. C'est à les discerner et à préciser la part qui revient à Dieu et la part qui revient à l'homme, que la raison s'emploie. L'homme peut et il doit, par respect pour son intelligence et pour la dignité même de la foi, user de sa raison pour s'assurer que, dans le miracle et par lui, ce n'est pas à un homme qu'il croit, mais à Dieu. C'est ce qu'il fait,

quand, par ses recherches, il établit entre le fait miraculeux et la vérité enseignée, dogme ou mystère, la relation, connaissable à l'esprit humain, dans laquelle Dieu apparaît comme garant et caution de l'enseignement.

Dès lors donc que l'esprit humain admet la possibilité du miracle, — et, encore une fois, ce serait une contradiction grossière de croire en Dieu et de nier cette possibilité, — le travail qui lui reste, et il en vaut la peine, consiste d'abord à constater le fait, à s'assurer, par exemple, qu'une victime jetée dans le feu en est sortie indemne, — ce qui n'est pas plus difficile que de constater qu'elle en est sortie brûlée ; ou bien de s'assurer qu'un cadavre déjà en décomposition s'est levé, sur une simple parole, se tient debout, parle et marche ; ensuite à prouver qu'aucune cause naturelle n'a pu produire cet effet. Ceci exige une connaissance plus étendue. Mais c'est encore possible. Il n'est pas nécessaire, comme prétendent certains savants, de connaître toutes les puissances de la nature, pour savoir, en tel cas donné, ce qu'elle ne peut pas produire. Enfin, il reste à la raison à établir le lien entre le fait dû à une puissance supérieure à la nature, et l'enseignement qui l'a provoqué et exigé comme preuve ; — en d'autres termes, si vous aimez

mieux : entre le document qu'on présente comme authentique, et la signature requise pour établir cette authenticité. L'intervention de Dieu, c'est la signature.

Reconnaissez-vous ici tout le travail de la raison et de ce que j'appelle, pour vous plaire, un sage rationalisme ? Est-ce là tout accepter sans rien dire ?

— Ma raison n'en exige pas davantage ; pourquoi alors faites-vous une distinction ?

* * *

DES MOTS QUI MÈNENT LE MONDE.

— Votre raison, à *vous,* n'en exige pas davantage. Aussi, vous n'êtes pas parti du même point que les *pervertis.* Les rationalistes s'arrogent de plus un double droit qu'ils n'ont pas : celui de nier à Dieu le pouvoir d'intervenir et de « signer », et celui de refuser à sa signature sa juste valeur. De là, la liberté complète de ne pas soumettre leur raison aux mystères et autres vérités de la foi. Le mot, ainsi compris, vous paraît-il encore aussi généreux ?

— Dame, du moment que vous en faites un mot d'orgueil...

— Au reste, ce n'est pas le premier mot bien sonnant que l'incrédulité ait perverti pour servir sa cause ! Vous en connaissez bien d'autres. Elle a même fait dire à certains mots le contraire de ce qu'ils signifient. C'est en chantant la *fraternité* qu'elle conduisait à l'échafaud d'innocentes victimes : une fraternité engendrant le fratricide.

Elle est grande, la puissance des mots ! et les exploiteurs sans scrupules le savent si bien ! Quand l'intérêt et la passion aveuglent, il devient si aisé de transformer l'expression la plus pacifique en cri de guerre, et le mot le plus doux en mensonge qui tue.

Un politique italien — il me semble bien que c'est Mazzini — avait accoutumé de dire à ses partisans : « Ayez de grands mots sonores, que le peuple ne comprend pas et prend pour des choses. Répétez-les souvent : humanitarisme, philanthropie, liberté pour le peuple, gouvernement par le peuple, émancipation, lumière, instruction gratuite ! Votre succès est assuré. Et si l'on vous répond : cette gratuité, c'est le double impôt pour le peuple, et c'est une sinistre fumisterie; répétez quand même : gratuité ! gratuité pour le peuple ! » L'événement a prouvé que cet Italien avait raison, — a réussi, veux-je dire.

Quel mot plus clair et plus noble que le mot libre-

penseur ? En le prononçant on songerait, si on n'avait la triste expérience des choses, à des intelligences persécutées, dont une autorité arbitraire a longtemps comprimé les élans, et qui s'envolent enfin dans la libre atmosphère de la pensée. Vous croyez que c'est sa liberté qu'elle cherche, la libre-pensée ? qu'elle va en jouir et en laisser jouir les autres ? Vous vous trompez. Elle cherche ce que cherche toute erreur : opprimer la vérité. Son premier effort a été de supprimer tout culte positif qui soit une libre expression de la pensée religieuse. Puis, comme il fallait un autre mensonge pour faire haïr ce que les âmes ont toujours aimé, la religion est devenue la « superstition ». Et, suivant vite la logique de l'erreur et la traduisant en oeuvre, un chef de la libre-pensée, Quinet, s'écria bientôt : « Il faut extirper le catholicisme. Il faut le jeter dans la boue ; il faut anéantir enfin la superstition sur la terre ! » Et c'est ce même éteignoir en qui, d'ailleurs, se reconnaissent tous ses congénères, qui parlait de lumière, de progrès, de liberté, d'idées qui mènent le monde. Non, non, ce ne sont pas les idées qui mènent le monde, surtout leurs idées. Ce sont les mots. Ne vous en laissez pas griser, cher ami, et ne les gobez pas pour des choses !

— Ne me trouvez-vous pas assez incrédule pour y être réfractaire ?

— Assez incrédule, peut-être... oui, pour n'y être pas réfractaire. Car ce sont précisément les incrédules qui ont de ces crédulités. Les vrais croyants ne s'y laissent pas prendre.

Maurice se leva, sur cette dernière réflexion. Le soleil baissait à l'horizon. Ses rayons obliques nous arrivaient à travers les croix du cimetière. Nous revînmes par un sentier dérobé, coupant sous les bois et qui aboutit à la rue Guy. Tout en marchant, dévalant au fond d'un ravin, parant les branches qui nous fouettaient au passage, mon compagnon me racontait sa dernière lecture : une biographie de Renan, parcourue la veille. Il me cita, presque mot à mot, un passage où l'abbé apostat applique tout son talent, en phrases caressantes et sinueuses, à réhabiliter Judas :

— Ça m'a un peu beaucoup étonné, dit-il, de le voir peindre la physionomie du traître, non plus sous les traits qu'on sait, mais avec une face de brave homme calomnié.

— Et moi, repris-je, je ne m'en étonne pas du tout : on a de ces complaisances-là entre confrères.

Nous étions replongés dans le tumulte de la ville. Au revoir. Il sauta dans un tramway, fila d'un côté et moi de l'autre.

L'OBJECTANT SINCÈRE

— Vous avez parlé, mon Père, d'*objections sincères,* qui appellent une réponse, le moment n'est-il pas venu de nous en occuper ? J'ai tout ce qu'il faut aujourd'hui pour vous en fournir l'occasion.

En achevant cette phrase, Maurice me tendit une découpure de journal, un peu plus d'une demicolonne :

— Voilà, il me semble, qui demande des solutions. En les donnant, vous ne tiendrez plus compte, j'espère, des circonstances de temps, de lieu, d'intérêt et de personne... Vous vous bornerez au sens des mots, des phrases, des objections enfin ; elles sont faites de bonne foi.

Et comme pour me forcer à répondre, d'un geste courtois à la fois et provocateur, il posa la découpure devant moi en ajoutant :

— Vous me rendrez service à moi-même ; et peut-être, qui sait ? pourrai-je à mon tour éclairer l'auteur, qui se dit plus malheureux que vilain. Par ail-

leurs, vous allez bien voir que ses difficultés se rattachent à beaucoup d'autres qui en naissent et les compliquent.

* * *

UNE FEUILLE VOLANTE. Je parcourus donc l'article, tandis que Maurice observait du coin de l'oeil, dans ma physionomie, l'effet produit par chaque objection nouvelle.

— C'est tout à fait dans la note ordinaire, dis-je, en lui remettant la feuille.

L'auteur y avait inséré, lié au petit bonheur, des objections très anciennes, mille fois réfutées. Il les trouvait d'ailleurs « formidables » et accusait nos solutions d'être « vieilles » comme le monde.

Quant à lui, il n'est pas un de ces « adeptes invinciblement gagnés d'avance », contre qui « les militants de métier » ont beau jeu. Sa science n'est pas « naïve », elle est « moderne ». Il le dit, et je pense même qu'il le croit. Il ne dit pas qu'elle est modeste; mais on n'est pas obligé de dire tout ce qu'on pense. Il suffit parfois de le laisser entendre.

— Et donc, vous tenez pour la bonne foi de ce

« malheureux », fis-je, en m'adressant à mon jeune ami ?

— Pourquoi pas ?

— Fort bien ! je ne tiens pas à savoir pourquoi, et je vous félicite de votre charitable interprétation. Mais avouez tout d'abord que vous avez là un exemple typique de tout ce qu'on peut remettre en doute, par une simple négation gratuite ; de tout ce que peut détruire de foi, dans un esprit jobard, l'individu qui, sans broncher a l'air de connaître aussi bien le *pourquoi* de tout ce qu'il nie, que le *pourquoi* de tout ce que nous affirmons. Savez-vous ce qu'il faudrait pour élucider les questions que révoque en doute votre journaliste ?

— Des réponses claires, j'imagine.

— Oui, et pour être claires et suffisantes elles devraient embrasser plusieurs chapitres de géologie, un traité d'exégèse, une demi-douzaine de thèses de cosmologie et de théodicée, et autant de volumes d'histoire.

Vous voyez tout de suite, n'est-ce pas, la différence entre les deux postures : celle de l'individu qui n'a qu'à se camper là pour dire : « Je nie ! C'est absurde votre affaire ! » et celle du croyant qu'on oblige de répondre : « Attendez, je vais vous faire un cours de

théologie. » C'est si facile de nier ! C'est si long, si difficile d'enseigner, de prouver, de démontrer. Il suffirait d'une cartouche placée sous la pierre angulaire du monument Maisonneuve pour le faire sauter ; il a fallu pour le bâtir et il faudrait pour le relever, le travail patient, pendant des jours et des mois, d'un artiste, d'un architecte et des maçons.

Et puis, demandez à votre objectant de bonne foi, si, dans « une question aussi capitale », comme il dit, il aurait la patience d'entendre ? Je ne le crois pas.

— Je pense que si.

—Alors, pourquoi ne lit-il pas les solutions savantes, solides, concluantes, déjà données ? Il ne suffit pas de les trouver vieilles pour les infirmer. Les doutes qu'on leur oppose ne sont guère plus jeunes.

Saint Jérôme reprochait à Julien l'Apostát — ce n'est pas d'hier, comme vous voyez — de ressasser des objections, dont plusieurs ressemblaient à celles de votre journal, et il les traitait déjà de vieilles. Par ailleurs, qu'est-ce que cela peut bien faire qu'une chose soit vieille ou jeune, pourvu que ce soit la vraie chose qu'on cherche et dont on a besoin ? Le soleil est très vieux et la vérité aussi ; faut-il pour cela que l'une cesse d'être la joie de nos intelligences, et l'autre la lumière dans laquelle nous nous plaisons à vivre ? Il

y a mille ans, on semait le même blé de la même façon qu'aujourd'hui : cela est très vieux, mais ça ne nous empêche pas d'en semer encore et d'aimer le bon pain.

— Ce sont là des figures, mon Père; mais il me semble que vous m'avez déjà dit que des figures et des sentiments ne sont pas des raisons.

— Non, pas plus que des gants ne sont les mains qu'ils couvrent. Vous portez tout de même des gants, par égard pour vos mains... Vous voulez donc que je reprenne votre article par le détail ?

— Ça me ferait plaisir, à condition toutefois de ne pas m'infliger un traité de théologie.

— C'est bien ça ! Vous aussi, dans « une question aussi capitale », vous avez peur d'une solution « capitale ». Alors, pourquoi ne vous procurez-vous pas plutôt le *Dictionnaire apologétique* du P. Adhémar d'Alès ? Vous vous souvenez de ce que nous avons déjà dit de cet ouvrage. Il est tout à fait au point et « scientifique » au possible. Vous y trouveriez, aussi brièvement qu'il se peut, les réponses à votre article et à mille autres articles semblables. C'est de la science peu « naïve », très « moderne » et même modeste.

— Et avant ce cours d'apologétique, vous n'avez rien à ajouter sur les erreurs contenues dans mon journal ? Quelques mots de vous m'aideraient peut-

être à me sauver du P. d'Alès ou à le mieux mettre à profit. Et puisque c'est un article type, cela en vaut bien la peine.

— Eh bien, puisque vous y tenez, allons-y. Relisez-moi ça.

* * *

UNE LECTURE COMMENTÉE. Maurice reprit sa feuille, lut l'en-tête, s'engagea dans les premiers paragraphes, lentement, prononçant avec soin tous les mots, articulant chaque syllabe, pour en faire ressortir tout le sens, comme s'il se fût agi des *Pensées* de Pascal. Son oeil scrutateur faisait la navette entre le journal et mes yeux, pour voir si je ne laissais pas échapper quelque parcelle du sens.

Les premières lignes me firent sourire en silence. Elles contenaient l'éloge pitoyable des incrédules, ces « malheureux » incompris ; quelques injures aux apologistes ingénus qui ne les prennent pas au sérieux, et contre « la charitable légende qui va fouiller dans les moeurs privées pour en extraire l'origine de l'incrédulité. »

Jusque là rien d'hérétique ou qui sentît très fort la science « moderne ». Ça concluait à l'impossibilité

où se trouvent « les militants de métier » de convertir ou d'aider les « malheureux ».

Car, tranchait l'auteur :

Pour moi, la question est très simple : on naît croyant ou incroyant, c'est-à-dire esprit négatif, comme on naît bien conformé ou difformé.... Prenez deux collégiens dont l'un est disposé à ce qu'on appellera plus tard chez lui la foi robuste de race, et l'autre est un esprit négatif. Passez, au premier, Voltaire, Rousseau, Hugo, Flammarion, Spencer et toute la pléiade libre-penseuse... Au lieu d'ébranler ses convictions religieuses, tout ce formidable appareil de batteries hostiles ne fera qu'enthousiasmer sa foi davantage. Ne permettez pas à l'esprit négatif de toucher un seul de ces livres : vous serez étonné de voir ce qu'il en sait sans en avoir jamais rien lu... Dès les premiers mots de l'enseignement religieux, il vous arrête pour vous dire non.

Mon lecteur aperçut dans mon regard qu'ici ça n'allait plus du tout. Il suspendit la navette et la lecture.

— Que pensez-vous de cette affirmation gratuite, demandai-je ?

— Je crois que c'est le moment de dire : *Quod gratis affirmatur, gratis negatur.*

— Oseriez-vous tenter cet essai sur un de vos enfants

si vous étiez papa ? Le trouveriez-vous conforme à la prudence et au sens commun ? L'expérience prouve-t-elle qu'il produit de pareils effets ?

Je sais mille intelligences de croyants, au contraire, longtemps inclinées vers la foi et ses pratiques, mieux outillées pour se défendre qu'un simple collégien, et qui, aux prises avec les sophismes de la « pléiade libre-penseuse », ont été lamentablement dépouillées et vidées.

J'en ai vu d'autres, sceptiques comme par nature,— *négatifs,* comme dit votre homme, sans savoir au juste ce que ça veut dire, — ramenés à la foi par des lectures sérieuses, par l'étude de Bossuet, de Bourdaloue, de l'histoire de l'Eglise, des apologistes, ou par le simple contact des catholiques sincères et vivant leur foi.

— Pourtant, si l'on naît croyant ou incroyant, le contact des catholiques n'y peut pas grand'chose.

— Voilà un *si* qui vous mènerait loin : arrêtons-le là tout de suite. Dire que « l'on naît croyant ou incroyant, comme on naît bien conformé ou difformé », c'est ignorer la nature même de la foi et le rôle qu'y joue la volonté.

L'enfant pied-bot, cul-de-jatte ou bossu, n'a qu'à laisser faire : sa volonté est impuissante sur son infirmité. L'homme responsable, au contraire, peut redres-

ser ses croyances, arriver à la foi, la conserver, quelles que soient les révoltes de son esprit, son tempérament, ses tendances et ses tentations. Pour qu'il n'en fût pas ainsi, il faudrait admettre : 1° que Dieu a voué irrémédiablement certaines âmes à l'incrédulité ; ou 2° qu'il est indifférent entre l'erreur et la vérité ; ou 3° que dans l'acte de foi n'entre aucune part de volonté libre.

* * *

INJUSTE OU OPPORTUNISTE. Dans les deux premiers cas, Dieu serait *injuste* ou *opportuniste.* J'imagine que votre journaliste, étant au moins déiste, ne voudrait appliquer à l'Etre souverain ni l'une ni l'autre de ces deux épithètes.

Il serait injuste *devant nous,* qui croyons aux écritures révélées, puisqu'Il imposerait à une de ses créatures l'obligation de croire, et la mettrait, par *naissance,* dans l'impossibilité d'y satisfaire. Il ferait de la foi une condition de salut : *Qui crediderit... salvus erit, qui vero non crediderit, condemnabitur,* et il créerait une âme à qui il dirait en la jetant en ce monde : « Toi, tu ne pourras jamais croire. »

Il serait injuste même *devant le simple déiste* réfractaire à la révélation, puisque pour lui aussi le Créateur est un être parfait, exécutant toute chose avec sagesse et mesure. Or, créer une intelligence pour la vérité et la lumière, et la contraindre en même temps, sans qu'elle puisse s'y soustraire, aux ténèbres et à l'erreur, est une contradiction révoltante dans le concept de l'Etre parfait.

Ou bien, Dieu serait un vulgaire opportuniste, à qui il serait bien égal que la religion nous rattachât à lui par le mensonge ou par la vérité. Croyez-vous qu'un libre-penseur, même s'il est peu libre et peu penseur, oserait soutenir pareille affirmation ? Est-ce qu'elle ne répugne pas à la raison ?

Par ailleurs,nous qui ne sommes nés ni « incroyants » ni « difformés », nous possédons là-dessus des enseignements plus clairs. Pourquoi saint Paul, dans ses épîtres inspirées, défend-il aux Ephésiens de se laisser ballotter à tout vent de doctrine, s'il importe peu par quelle doctrine on va à Dieu ? Pourquoi fulmine-t-il l'anathème contre quiconque — fût-ce un ange du ciel — prêcherait aux Galates un autre évangile que le sien ? Pourquoi exhorte-t-il son disciple Timothée a garder fidèlement le dépôt des vérités reçues et à le transmettre aux fidèles dans toute son intégrité, si

c'est bien égal à Dieu une profession de foi ou une autre, un mensonge ou une vérité ?

Mais non. Devant la raison comme devant la révélation, il appert que Dieu scrute nécessairement notre intelligence et notre coeur. Il n'est pas plus indifférent à nos déviations volontaires à la règle de foi, qu'à nos déviations à la règle de la morale. Pas plus indifférent entre le vrai et le faux, qu'entre le vice et la vertu, — également législateur du code de nos croyances et du code de nos actions.

* * *

FOI ET LIBERTÉ. Mon jeune ami Maurice, trop facile à convaincre et toujours préoccupé de son journal, allait reprendre sa lecture, pour arriver enfin aux faits embarrassants. Je lui fis remarquer :

— Et notre 3°, sur la libre volonté, vous n'en avez cure ?

— C'est vrai ! Pardon, il m'échappait.

— Vous n'êtes pourtant pas de ceux qui aiment mieux pousser des difficultés que d'en attendre la solution. Allons, soyons brefs, si vous voulez; mais pas plus superficiels que de raison.

J'ai dit que l'esprit « négatif » n'est pas impuissant à l'égard de la foi, comme le « difformé » l'est à l'égard de sa bosse. L'un jouit de sa volonté libre, l'autre n'en jouit pas. L'un subit une infirmité physique, l'autre pratique une vertu morale. Celui-là se résigne ou pleure, l'autre accepte ou refuse. Attendez que je vous cite à mon tour un bout d'article des dernières *Annales,* No 1586. Il est d'un libre-penseur, très intelligent celui-là, et auquel les raisons de croire arrachent de temps en temps des aveux compromettants. Je suis sûr que votre journaliste le récuserait moins qu'il ne ferait Thomas d'Aquin, car il s'appelle Emile Faguet.

Voyez comment, chez lui, *vouloir* et *croire* se tiennent :

« L'acte de foi est un acte de volonté, cite-t-il (et il approuve l'auteur cité dont il fait la critique). Qui veut croire croit, bien que son intelligence ne saisisse pas la vérité que sa volonté accepte... Ou comme dit Brunetière, l'homme aux formules : On est maître de sa foi dans la mesure où on l'est de sa volonté. Et Lacordaire et Brunetière ont raison. Seulement si l'acte de foi est un acte de volonté, il est vraisemblable qu'on ne veut croire que quand on croit déjà et que (ne tenez pas compte, mon cher Maurice, de tous ces *que*:

ils sont de l'Académie), par conséquent, ce n'est pas la volonté qui précède la foi, mais c'est la foi qui cause la volonté et qui la précède, et c'est précisément ce que Pascal a fait entendre quand il a dit : *Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé.*

« Mais encore, quoique venant toujours après un commencement de foi, la volonté aide, je le reconnais, à ce commencement de foi, et fort puissamment, et ni Lacordaire et ni Brunetière n'ont dit une sottise complète, ce qui est déjà très joli. »

— C'est bien la première fois, mon Père, que j'entends Faguet faire de la théologie.

— Et encore, en est-ce pour de bon ? C'est de la théologie *ad hominem,* si on peut dire. Et c'est pourquoi je l'ai cité. Au reste une fois n'est pas coutume, et si Faguet retombe dans la théologie, vous verrez que ce sera moins pour en faire que pour en défaire.

* * *

LE RÔLE DE LA VOLONTÉ. — La suite de sa critique explique-t-elle jusqu'où la volonté entre en ligne de compte dans la foi, et en quoi elle « aide » une vertu surnaturelle ?

— Non ; mais puisque vous m'y amenez, je veux bien ajouter un mot sur ce point. Il vous aidera peut-être à répondre à votre incroyant-né.

— Il m'aidera d'abord moi-même à comprendre comment une vertu peut être un don de Dieu, *surnaturelle,* et dépendre en même temps de ma volonté humaine.

— Et, en cela, nulle contradiction. La foi est une vertu *surnaturelle,* un *don de Dieu* accordé soit dans le baptême et avant l'usage de la raison, soit avant le baptême, s'il s'agit d'un adulte et de quiconque entend une fois parler du christianisme. Ce don est distinct de la simple conviction de la vérité du christianisme. Vertu *surnaturelle* dans son principe nécessaire, qui est la grâce de Dieu ; dans son *objet précis,* déterminant, formel, qui est la vérité en tant que révélée de Dieu. L'objet matériel de la foi, ou *vérité à croire,* peut être naturel : la création, par exemple, la vie future ; ou surnaturel, s'il s'agit d'un mystère. Mais l'objet déterminant, caractéristique de la foi, est toujours surnaturel dans son mode de notoriété, — et c'est la révélation divine. Ainsi l'immortalité de l'âme, dont je suis convaincu par raison, devient objet de foi, dès que j'y adhère sur la parole de Dieu.

Mais la foi est aussi le résultat de la liberté, sans

quoi comment serait-elle une vertu morale et une source de mérites ? Il dépend en partie de l'homme de s'y disposer, de la conserver, de l'augmenter. Il dépend de lui seul de l'amoindrir et de la perdre. Parler de foi, n'est-ce pas avant tout parler d'obéissance, de soumission ?

— Oui, certes, et de ce qu'il y a de plus difficile à soumettre en nous.

— Or, comment parler d'obéissance sans parler de volonté ? Et si vous voulez tout de suite saisir comment cette faculté influe sur la foi, posez d'abord comme principe qu'en toute chose, et en morale même naturelle, l'action de la volonté est indispensable pour mener la raison au vrai et l'y tenir. Il y faut un double effort : l'un *positif*, et c'est l'application énergique, commandée par l'amour du vrai encore abstrait et inconnu ; — l'autre *négatif*, qui en résulte, et c'est l'acceptation à l'avance, l'indifférence généreuse vis-à-vis de la nature et des conséquences du vrai à trouver.

Appliquez ce principe à la foi, et *à fortiori*. On n'y va, ou l'on n'y revient jamais sans *vouloir* trouver le vrai qui rend meilleur, dût-il contrarier nos passions par ses conséquences, ou humilier notre orgueil par cela seul qu'il ne vient pas de nous. Pour arriver ou

revenir à la foi, c'est la condition infaillible, mais indispensable.

Promettez-moi de lire, sur ce sujet, Auguste Nicolas : *L'Art de croire,* t. III, cc. 2-5.

—Merci, assurément, je vous le promets, dit Lejeune en prenant note dans son carnet.

— Gardez-vous de deux sophismes, ajoutai-je en manière de conclusion.

Le premier : la foi est-elle donc imposée à la raison par une volonté déterminée à l'avance à croire ? Non. Nous ne disons pas : *pour croire il faut vouloir croire;* mais *pour croire il faut vouloir être meilleur,* quoi qu'il en coûte. En cela rien de naïf ou qui sente le préjugé, rien qui trouble la rectitude ou l'indépendance de l'esprit. Ainsi doit s'entendre le mot de Joseph de Maistre : « La foi est une croyance par amour. » Ainsi l'ont entendu Lacordaire et Brunetière ; et quand Faguet leur reproche de n'avoir pas dit « une sottise complète », il mérite lui-même sans s'en douter le compliment sans restriction.

Le second sophisme : la foi est-elle affaire de sentiment ? Pas davantage. En fait, la sentimentalité émue peut influer heureusement sur la volonté pour ramener l'amour du bien et du vrai, d'où la foi doit suivre. Vous avez lu dans les *Mémoires d'Outre-*

Tombe comment Chateaubriand fut converti par la mort de sa mère. Vous pourrez lire dans Donoso Cortès, t. II, p. 119, comment celui-ci le fut par celle de son frère. Cependant il ne faut pas s'y tromper : une influence auxiliaire, une occasion et une disposition propices ne sont pas des causes.

* * *

IL FAUT FAIRE LA PART DES CHOSES.

— Oh ! que nous voilà loin de la question « bien simple » de mon journaliste, dit Lejeune en repliant sa feuille. Mais c'est qu'elle n'est pas simple du tout, la question !

— Nous n'en sommes pas si loin que ça ; et en quoi la question vous paraît-elle si compliquée ? Y a-t-il en tout ce que je viens de dire un mot qui ne soit conforme à votre manière ordinaire de penser, de croire, d'apprendre et d'agir ?

— C'est que, en approuvant vos raisons, il me paraît quand même y avoir du vrai dans cette proposition : on naît croyant ou incroyant.

— Il y a du vrai dans ce que vous voulez dire ; mais vous le dites mal. Il y en a peut-être de même

dans l'intention de l'auteur de votre proposition ; ce qui ne l'empêche d'exprimer une erreur. Vous venez de le comprendre et d'en convenir. En tout ceci, d'ailleurs, rien de nouveau. Il y a, comme ça, dans beaucoup d'erreurs, des parcelles de vérité. L'erreur n'est souvent que la vérité amputée, défigurée, caricaturée. De là vient, je suppose, la difficulté d'avoir tellement tort qu'on n'ait un peu raison, et tellement raison qu'on n'ait un peu tort.

— Et la part de vérité dans cette proposition, en quoi consiste-t-elle ?

— Je vais vous la dire, et il importe aux plus robustes croyants de la savoir.

Concluons d'abord, car je ne veux pas revenir sur ce que nous avons dit : personne n'est fatalement voué à l'incroyance, c'est contraire à la nature de Dieu, contraire à la nature de la foi et de nos volontés libres.

— Bien, c'était déjà conclu.

— Ce qui donne une apparence de vérité à votre proposition absolue et fausse, le voici : tous les hommes ne sont pas également aptes à profiter du *don de Dieu* et à croire. Cela tient à la forme de leur esprit, à leur tempérament, à leur naissance si vous voulez, aux impressions premières dans leur âme neuve, à des

dispositions de nature enfin ou à des circonstances extérieures. La foi pénètre certaines âmes sans heurt ni bruit, comme l'eau pénètre l'éponge. D'autres la font attendre à la porte de l'âme et, avant de l'y bien reconnaître chez elle, résistent, discutent et lui demandent ses titres.

— J'ai vu ces attitudes contraires, mon Père, chez des enfants d'une même famille.

— Elles pourraient se rencontrer chez des jumeaux. Y a-t-il dans ces dispositions diverses une fatalité absolue ? Un Musulman dirait oui...

— Mais nous ne sommes pas des Musulmans...

— Il y a chez l'enfant revêche à la foi, chez l'homme travaillé de scepticisme, une arène ouverte à plus de luttes ; c'est là le point faible où convergent toutes les attaques du dehors et du dedans. C'est la brèche qu'il faudra sans cesse fermer à l'ennemi ; c'est l'objet de la *militia* dont parle Job, et peut-être pour toute la vie. Mais, pour avoir besoin d'une éducation plus raisonnée et de sacrifices plus méritoires, s'ensuit-il que cet enfant et cet homme soient irrémédiablement vaincus ? La foi, d'ailleurs, n'est pas la seule vertu soumise à ces divergences de tempérament et de nature.

D'autres enfants naissent, et parfois aussi dans la

même famille, et d'autres hommes vivent, avec des résistances instinctives à la chasteté, ou des penchants innés à l'injustice. Ils ont cela, semble-t-il, dans les veines, dans la chair, dans leurs doigts crochus, comme le sceptique a cela dans l'esprit. Sont-ils pour cela fatalement voués à la luxure et au vol ? Dit-on que les uns naissent nécessairement chastes, comme d'autres impudiques ? les uns voleurs, comme d'autres absolument probes ?

Ils ont des champs de bataille et des mérites divers ; c'est toute la différence. Tous doivent se battre. Tous peuvent vaincre : les uns, la chair, d'autres les convoitises de l'esprit, d'autres la gourmandise, — d'autres enfin le doute, dans la lutte plus ou moins opiniâtre pour conserver, augmenter, défendre le don surnaturel de la foi.

— C'est donc, relativement à la volonté, une vertu comme une autre, la foi ?

— Pourquoi pas ?

* * *

VERTU PASSIVE. PARALLÈLE ET DISSEMBLANCE. Ce pourquoi pas ? répondant à la question de mon interlocuteur, ne parut le satisfaire qu'à demi. Je repris :

— L'erreur, ou tout au moins l'illusion, même des plus fermes croyants, est de penser qu'on puisse se tenir *passif* quant à la foi. On dirait qu'à l'égard de cette vertu, ils n'ont qu'à se laisser faire ; ils l'attendent comme on attend un guide de route : tant mieux, s'il arrive et les mène au ciel ! Ils ont leur billet de voyage, puisqu'ils sont catholiques ! Que leur faut-il de plus ?

Se montrer *actif*, attaquer, conquérir ou se défendre ne leur paraît un devoir que dans la pratique des autres vertus. Personne ne songe à affirmer, par exemple, que « l'on naît chaste ou impudique », comme on naît « bien conformé ou boiteux ». Et pourtant la chasteté, je le répète, comme la foi, rencontre dans les coeurs divers des dispositions diverses. Celui-ci s'y livre avec une aisance heureuse, un autre avec d'héroïques efforts. Aux privilégiés, il suffit de s'incliner vers la vertu qui leur sourit : la pureté passe devant leurs yeux ainsi qu'une apparition céleste ; leur âme éprouve intensivement le délice de l'aimer. Ils chérissent les mortifications mêmes qui en sont la

garde. Leur joie est de la voir régner sur eux, d'en faire briller les traits avec une délicatesse infinie, sous les regards de l'Immaculée, comme sous les rayons du matin brillent les gouttes de rosée dans le calice des fleurs. Le sacrifice, pour eux, et la lutte, et la douleur, ce n'est pas de garder leur chasteté, ce serait de la perdre.

Pour d'autres, cette même vertu aimée n'est conquise ou reconquise qu'après de douloureux combats et des blessures brûlantes. Elle occupe pour eux un sommet élevé et, pour en gravir la pente, portant le poids de leur chair, il leur faut briser mille chaînes, fuir, peiner, haleter, déchirer leurs mains toujours aux mêmes ronces, blesser leurs pieds toujours aux mêmes pierres, gémir et saigner. Puis, quand ils croient y être, redescendus soudain de tout leur poids,il leur faut recommencer. Quand ils comptent bien hospitaliser dans leur coeur la vertu divine, il leur faut, pour que, angélique hôtesse, elle ne voile pas bientôt sa face et ne s'enfuie, assainir et orner toujours plus l'habitation : *amplius lava me*, mortifier le corps et l'imagination, étouffer le souvenir des voluptés devenues plus séduisantes et plus chères parce qu'abandonnées, extraire avec des tenailles ardentes et jusqu'aux racines toute la moisson infecte des vieilles habitudes et des illégitimes amours.

— Mais, alors, c'est vous qui affirmez à votre tour que l'on naît...

— Avec des natures diverses, même opposées, toutes réformables et soumises au travail de la grâce et de la volonté libre. Prenez deux individus dans les groupes opposés que nous venons de voir, chacun vá vous offrir l'exemple de la même conquête et de la même vertu : — le premier, dans l'éclat d'une victoire définitive et sans nulle défaite, et c'est un Louis de Gonzague ; le second, dans des luttes incessantes et pleines de mérite, contre une nature révoltée et traîtresse, contre des ennemis sans nombre, dans les larmes, dans le sang, dans les angoisses poignantes, et c'est un Augustin.

Refaites, si vous le voulez, les mêmes contrastes naturels : même acceptation heureuse ou même résistance devant la vertu de foi. Vous allez arriver à d'autres conquêtes de la volonté, ou à d'autres naufrages consentis. Nulle part à une fatale nécessité.

A côté d'un Jouffroy sombrant dans la nuit, lâchant tout, et dont l'aveu désespéré ressemble bien plus au sanglot d'un suicide qu'à l'appel au secours d'un blessé, vous rencontrerez un « négatif » torturé par le doute et qui, pour mettre fin à une lutte épuisante et en sortir victorieux, écrit de sa main tout le symbole des Apôtres, le coud au dedans de sa soutane,

à la hauteur du coeur : « Chaque fois que je douterai, Seigneur, je mettrai ma main sur mon coeur ; cela signifiera que *je crois malgré tout,* parce qu'il est impossible que vous nous trompiez », et dans l'incroyant-né signant ce pacte libre, vous saluerez saint Vincent de Paul.

Allons, mon ami, faut-il insister davantage sur l'affirmation gratuite de ce premier paragraphe ?

— Vous y avez insisté beaucoup plus que je ne m'y attendais, répondit mon lecteur, avec un sourire et en déployant de nouveau sa découpure de journal.

— Continuez-vous ?

* * *

PLUS HAUT QUE LE DÉLUGE. Pour rétablir la liaison rompue, il relut la dernière phrase déjà citée :

Dès les premiers mots de l'enseignement religieux l'esprit négatif vous arrête pour vous dire : non.

— Non ? interrompis-je, il dit non ? S'il doute, comment peut-il dire non ? Et s'il ne sait pas, comment peut-il dire oui ? Oui et non expriment une certitude, mais puisqu'il doute ?...

— *Pour vous dire : non,* relut mon jeune ami, afin de refaire de nouveau la liaison.

Je le laissai poursuivre.

— *Vous me professez que le fondement de la religion est la croyance au péché originel, sans lequel il n'y a pas de Rédempteur ni de divinité du Christ, et vous enseignez que la mort physique est la peine du péché de nos ancêtres. Il vous répond: non, la mort physique de l'homme est identique à la mort de l'animal ; la géologie de l'abbé Laflamme montre à l'évidence que l'animal mourait de la même manière qu'aujourd'hui il y a des millions d'années ; la cosmologie des Jésuites démontre que la planète de Mars a les mêmes conditions climatériques que nous, que nos conditions sont normales, et qu'il n'y a jamais eu de révolution biologique faisant passer l'homme d'un état immortel à une constitution périssable.*

— Assez ! Pour être de la « science », ça c'est de la science.

— Ç'en a du moins l'air, hasarde mon lecteur, sans trop savoir si j'étais sérieux.

— Si je disais, devant vous, à certain professeur de dogme bien connu que « la croyance au péché originel est le fondement de la religion », vous assisteriez à l'expression d'une physionomie qui serait à elle seule

toute une réfutation. Mais n'insistons pas sur ce détail : ce professeur de dogme n'enseignant pas des « malheureux » peut se permettre d'être sensible à l'impropriété des termes et aux propositions malsonnantes.

— Et l'abbé Laflamme ? et sa géologie ?

— L'abbé Laflamme et sa géologie ne sont nullement en désaccord avec les théologiens et l'exégèse sacrée. Vous avez ici, mon cher, un nouvel exemple de l'individu qui pose un mensonge, de bonne ou mauvaise foi, et en tire ensuite des conclusions indéniables pour ceux qui l'ont accepté.

Qui a jamais enseigné que la mort physique de l'homme n'est pas naturelle, normale, identique à celle de l'animal, avant comme après le péché originel ? C'est bien cependant cette affirmation que tout le charabia cité met en contradiction avec la géologie de Mgr Laflamme.

L'homme, — et même pour l'intelligence d'un « malheureux » cette proposition diffère bien de l'autre, — l'homme, animal raisonnable, est, de sa nature, mortel comme tout autre animal. Dieu lui a fait de plus le don gratuit de l'élever à l'état surnaturel ; mais il s'en est dépouillé volontairement par le péché. Il n'a pas plus, par là, changé sa nature mortelle, « identique à

celle de l'animal », lequel mourait comme aujourd'hui il y a *des millions d'années,* que le voyageur, chargé d'une bourse pleine d'or, ne cesse d'être un animal raisonnable parce qu'il l'a perdue.

— Et les millions d'années ?

— Ne vous donnez pas la peine de les supputer. Demandez plutôt à votre « négatif » dans quelle page de l'abbé Laflamme il les a comptées. Ou bien, demandez-lui s'il ne confond pas l'origine de l'homme avec l'origine du monde, — ce qui serait malséant pour un savant. Et, dans ce cas, renvoyez-le à *Science et Religion* : article de M. de Lapparent sur l'âge du monde.

Quant à Mars qui a « les mêmes conditions climatériques *que nous* », n'y allez pas voir. Ne perdez pas votre temps à les comparer avec les nôtres, avec *nous,* comme il dit.

— Et à qui renverrai-je mon homme, pour remettre en bonne posture la cosmologie des Jésuites ?

— Contentez-vous d'étudier avec lui les conclusions logiques de cette cosmologie et de comprendre ce que Mars peut bien avoir à faire avec notre « révolution biologique ».

— Et si on me prouvait scientifiquement que les conditions climatériques de Mars sont les mêmes que les nôtres ?

— Si on vous prouvait cela, vous vous trouveriez instruit d'autant ; puis, regardant votre savant dans les yeux, vous devriez le questionner : Et après ? — Vous m'affirmez qu'il fait froid là-haut : les habitants ont-ils du charbon et des habits bien fourrés ? — Vous me dites qu'il pleut : ont-ils des parapluies ? Vous me décrivez leurs manières de vivre, de se coucher, de se chausser, de se battre, de boire et de manger : et après ?

— Après, il pourra argumenter comme suit : les conditions de leur vie sont identiques aux nôtres ; or, eux n'ont pas commis le péché originel; donc, ces conditions ne sont pas le résultat...

— Vraiment ! Que savez-vous de leur origine ? du péché qu'ils ont ou n'ont pas commis ? Le Créateur a-t-il été tenu, forcé, pensez-vous, de créer et de traiter toutes les planètes comme la nôtre ? Qui l'y a contraint ?

De plus, si les habitants de Mars n'ont pas péché, savez-vous par quels liens de religion, de créature à Créateur, ils sont unis à Dieu ? comment ils le servent et procurent sa gloire ? S'ils ont péché, par quel mode de rédemption le Tout-Puissant les a relevés de leur chute ?

La science des « conditions climatériques » ne va

pas jusqu'à restreindre, je suppose, la Miséricorde infinie et à conclure que Dieu a épuisé les ressources de son amour en rachetant les fils d'Adam et d'Eve.

* * *

UN DISCIPLE DE FLAMMARION. — Cette façon d'argumenter avec des faits scientifiques, dont on ne saisit ni les liens ni la conclusion, me rappelle celle d'un pénitent, entré chez moi un samedi-saint au soir, — un grand garçon, marié, un peu vaniteux, de beaucoup de lecture et de peu de réflexion, prenant pour science les erreurs encaissées dans sa tête, et pour vrai tout ce qu'il n'avait pu comprendre.

— « Et vous venez, n'est-ce pas, faire vos pâques ? lui dis-je en allant vers mon prie-Dieu.

— Non, mon Père ; j'y ai bien pensé ; mais, cette année, non.

— Et pourquoi pas, cette année ?

— Eh bien, vous savez, je continue de m'instruire ; depuis quelque temps je m'éclaire dans Flammarion, et...

— Et Flammarion vous défend de faire vos pâques ?

— Flammarion — vous devriez savoir ça, vous ! —

a des démonstrations grandioses sur la plurarité des mondes habités.

— Et après ?

— Nous serions bien empêchés, nous qui recourons à un Rédempteur et à ses sacrements, si nous avions à expliquer ce que l'Homme-Dieu a fait et surtout n'a pas fait pour tous ces mondes existants.

— Et après ?

— Après, nous bâtissons des systèmes surnaturels pour donner le change à notre ignorance.

— Et, dans les nuages de Flammarion, quelle église bâtissez-vous ? Quels systèmes démolissez-vous sous la pluralité des mondes habités ?

— . . . »

Maurice me regarda un instant en silence. Et comme je ne poursuivais pas :

— Eh bien, en fin de compte qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— En fin de compte, il fit ses pâques.

* * *

LES " HORREURS " DE L'ÉCRITURE. Je crus que notre conversation allait en rester là ; mais mon lecteur tenait à me faire subir son article jusqu'au bout.

Il reprit donc, articulant ferme, convaincu, comme s'il se fût agi de ses propres arguments :

Vous alléguez l'inspiration des Livres saints ; il est assez aveugle — l'esprit négatif toujours — *de prétendre y trouver mille absurdités, mille horreurs de cruauté, mille abominations de moeurs et mille contradictions.*

Mon jeune ami s'arrêta, cette fois, de lui-même. Il estimait que ces cinq lignes en contiennent assez pour mériter une réplique. Je lui demandai :

— Sur « mille absurdités » votre écrivain en signale-t-il au moins une ? Dans un pareil nombre, le choix eût été si facile !

— Et la réponse évidemment plus brève.

— En plus, pour un homme qui ne veut pas de réponse « vieille » — notez-le encore une fois — il nous lance là des objections bien antiques. Elles sont nées il y a des centaines d'années et ont été éreintées dès leur naissance. Sous quel angle voulez-vous que je les regarde pour les rajeunir, infirmes et caduques comme elles sont ?

Les Pères du Concile de Trente — ce n'est pas de la semaine dernière — en ont fait bonne justice. Lisez les articles : Sess. IV, 8 avril 1546.

Saint Jérôme — c'est encore plus vieux — les a

prises, pesées, vidées, une à une, afin de justifier l'Esprit-Saint, qui n'en a pas besoin, et d'instruire les mécréants de son temps qui en avaient un besoin extrême et qui parlaient tout à fait comme ceux d'aujourd'hui.

Plus récemment, l'abbé Vigouroux, le P. Lagrange, O. P., la *Revue biblique,* le P. Brucker, S. J., les auteurs du *Cursus completus* : Cornely, Knabenbauer, et Hummelauer, S. J., ont repris, étudié, vérifié les textes, élucidé les obscurités les plus abstruses, tranché par des solutions nouvelles les difficultés nouvelles, haussé leur exégèse au niveau changeant des sciences humaines et vengé les Livres saints de toute accusation d'erreur et de contradiction.

Combien se donnent la peine et l'honneur de consulter ces ouvrages savants ?

Votre journaliste consentirait-il seulement à lire une petite brochure française : *La Bible et l'Histoire,* publiée à Paris, en 1908, par le P. F. Prat, S. J. ? Lue de bonne foi, elle suffirait à secouer de son esprit toutes les « horreurs » qu'il croit apercevoir dans l'Ecriture.

— Peut-être y consentirait-il.

— Offrez-la lui ; je vous la donne. Et s'il se refuse même à l'effort de cette lecture brève, comment vou-

lez-vous croire à sa bonne volonté et le guérir ? Saint Jérôme avait une façon plus sommaire de classer ces gens-là ; il leur collait au front un portrait ressemblant aux types d'aujourd'hui, comme si c'était une photographie d'hier : *Qui variam supellectilem et vilia opuscula fabricantur absque doctore esse non possunt quod cupiunt ; quod medicorum est*

Promittunt medici, tractant fabrilia fabri.

Les maçons, dit-il, les menuisiers, les sculpteurs sur bois et sur métaux, les tanneurs apprennent d'un maître leur métier, comme les carabins la médecine d'un médecin. Il n'y a que la science des Ecritures — la plus difficile de toutes — qu'on réclame prétentieusement comme science infuse. Voyez-moi, ajoute-t-il, cette femme bavarde, ce vieux radoteur, ce sophiste verbeux, tous ces pédants en rupture de lettres, colportant, déclamant, enseignant audacieusement aux autres ce qu'ils ne comprennent pas. Non seulement ils ne le comprennent pas ; mais ils ne veulent pas même savoir qu'ils ne le savent pas.

— Sapristi ! il n'a pas le langage doux, saint Jérôme.

— Vous trouveriez bien d'autres douceurs méritées, si vous lisiez toute l'épître cinquante-trois à Paulin de Nole.

Sans traiter l'auteur de votre article de « garrula anus » ou de « delirus senex », vous pourriez gentiment vous enquérir auprès de lui s'il s'est souvenu, avant de se prononcer si carrément sur les « horreurs » et les « contradictions » de la Bible, des sens divers que comportent les paroles de la révélation ? Sait-il bien la différence entre le sens *littéral* et le sens *spirituel ?* Possède-t-il au moins la notion élémentaire des nuances entre les sens mystique, conséquent, accommodatice ? Un simple critique littéraire consciencieux n'oserait pas s'y aventurer sans cette connaissance première.

Et si ces sens divers rendent l'interprétation difficile, qu'en conclure, sinon — ainsi que conclut le bon sens avec l'Eglise — qu'il faut au code de la parole de Dieu, autant et plus qu'aux codes humains qui nous régissent, un tribunal qui l'interprète et une autorité qui nous l'impose et en marque les limites.

* * *

LES ABOMINATIONS. Comme mon interlocuteur semblait hésiter devant cette conclusion, j'insistai :

— Vous avez bien lu, n'est-ce pas : « des horreurs

de cruauté » et des « abominations de moeurs » dans les Livres saints ?

Pour toute réponse, Maurice me tendit le paragraphe de sa feuille volante.

— D'abord, repris-je, il n'y a pas de livre plus impersonnel que la Bible. Pas un qui s'accommode mieux à toutes les diversités d'exposition, de mouvement, de ton et d'allure. Il n'y en a pas non plus dans lequel se réunissent, se suivent, se croisent, plus de genres littéraires. Au fond, ils s'y rencontrent tous. Mais tous, apologue, fiction, simple compilation, peintures ethniques, peuvent devenir matière de l'inspiration, s'ils sont le véhicule d'un enseignement divin. Les écrivains sacrés ont été tour à tour poètes et orateurs, historiens et prophètes ; ils ont chanté des odes triomphales ou murmuré des idylles, consigné des lois, raconté des faits, peint des tableaux, décrit des moeurs, des révoltes et des châtiments, exhalé des lamentations. Tout en restant lui-même l'auteur des Livres, Dieu a laissé à chacun des écrivains la forme de son génie. Il importe donc en les interprétant de tenir compte, et des latitudes propres à ces genres divers, et des sujets traités, et du génie des narrateurs.

—Mais enfin, toutes ces circonstances peuvent-elles excuser, dans un livre inspiré, des horreurs de cruauté ?

— Raconter des cruautés, en toute sincérité historique, n'implique aucune cruauté chez le narrateur, non plus que chez Celui qui l'inspire. Les moeurs que décrivent les inspirés sont abominables ; le tableau en a-t-il été chargé ? et le livre devient-il abominable parce que c'est vrai ? Un historien impartial nous racontera, sans doute, un jour la Grande Guerre, celle dont les lamentations d'un Jérémie ne suffiraient pas à égaler la douleur ; il remplira son récit des cruautés féroces et des tueries allemandes : son livre sera-t-il répudié parce qu'impartial ?

— Ce serait d'une ignorance trop grossière. Mais vous vous donnez là, il me semble, une victoire facile en réfutant des ennemis imaginaires. Raconter des horreurs réelles de cruauté et de moeurs n'a rien d'abominable, — et personne ne le dit. Ce qui nous scandalise c'est que ces horreurs aient été ordonnées de Dieu.

— Des horreurs de moeurs ordonnées de Dieu ? Les inspirés racontent des horreurs de moeurs ordonnées de Dieu ? Vraiment ! Et vous me citez comme exemple ?...

— J'ai peut-être trop dit. Des horreurs de moeurs, non ; mais de cruauté, oui.

— Dieu a commandé parfois des exécutions terribles, ou comme châtiment exemplaire, ou comme épreu-

ve à son peuple. Il est le maître de la vie et de la mort : êtes-vous scandalisé de son droit de punir, de sauver, de ramener ses enfants au devoir par la douleur, de veiller au bien général en châtiant des particuliers ? Il en a quelquefois usé directement, par lui-même ; allez-vous juger ses jugements et fixer des bornes à sa justice et à sa miséricorde ?

— Non, assurément ; et vous le savez bien. Toutefois, quand des hommes parlent en son nom et agissent sous ses ordres, je puis bien juger leur cruauté et leurs méfaits ; puis, logiquement, en faire rejaillir la responsabilité sur la cause première ?

— Jugez-les ! A condition de tenir compte des moeurs du temps, du milieu intellectuel, de la liberté dont ces hommes usent et abusent. C'est une des erreurs fréquentes aux lecteurs de certaines pages de la Bible, de replacer toutes choses dans notre milieu, de les assimiler à nos manières de voir, de faire et de sentir, sans se souvenir des civilisations passées et des rudesses dont on n'a plus idée. C'est par ce procédé assimilateur qu'on a tracé des portraits odieux de Charlemagne, de saint Louis de France, de Roland et même de Jeanne d'Arc. Avec ça, souvenez-vous que Dieu exerce envers la liberté des hommes une grande tolérance. Il respecte, par une sorte d'opportunisme

divin, si j'ose lui appliquer ce mot compromis, cette liberté. Il s'adapte aux usages. En manifestant ses volontés, il ne violente pas les causes secondes qui vont les exécuter ; il ne réforme pas tout d'un coup un siècle, il ne force pas ses agents de passer par dessus des milliers d'années de civilisation, pour que soudain ils vivent et se traitent entre eux, comme vivront après eux d'autres races et d'autres civilisés. Il propose ses desseins et il donne ses ordres ; ce sont des volontés libres qui les exécutent, selon les modes d'action du temps, les préjugés, l'ignorance, l'équité, la force brutale ou la raison.

Seulement, Dieu sonde les intentions : *intuetur cor.* Il sait tout ce qu'excusent les moeurs du temps et où commence la malice formelle. Sa justice démêle, avec une maîtrise égale, les excès inconscients du sauvage et les élégances vicieuses du raffiné. Jamais il n'est l'auteur du mal ; ce n'est pas pour le mal qu'il a crée les causes libres. Seul il sait tenir la balance des pardons, des responsabilités, des récompenses, des châtiments, en tout équilibre.

* * *

ET LES CONTRADICTIONS ?

me dit Maurice Lejeune.

— Eh bien, non, mon cher, il n'y en a pas. Il n'y a que les hommes qui jouissent du privilège de dire, redire et se contredire.

— On croit pourtant que c'est en cela qu'a excellé Renan : à faire ressortir les contradictions scripturales.

— Il a surtout excellé à voiler ses propres contradictions. Il fut doué pour cette oeuvre d'une souplesse géniale. Il est d'une impartialité sournoise ; malgré toutes ses concessions aux exégètes catholiques, on dirait toujours qu'il regrette de n'être pas capable de concéder davantage. Avec quel souci apparent d'exactitude il fait la part des choses ! Il donne ouvertement d'une main, et reprend subrepticement de l'autre. Il s'avance, recule, se retourne, se déplace et disparaît. Puis il conclut ce qu'il veut. Le tout sans heurt, sans violence, avec une douceur sereine. dans les méandres d'un style inimitable et visqueux, distillant le poison parmi des sourires, laissant juste la trace de la couleuvre qui glisse sous les fleurs. C'est son maître, Strauss, avec de la brutalité en moins, du dilettantisme persiffleur en plus, un pas moins lourd, des gambades plus littéraires, l'embrassement final dans la même apostasie.

Strauss avait fait de Jésus un mythe : — un grand garçon naïf, campagnard simple, se croyant une mission et souffrant d'accès chroniques d'hystérie. Il fallut l'arrêter, lui et les imbéciles qu'il avait mystifiés. On dut même recourir aux châtiments corporels, pour l'empêcher de vaticiner et d'accomplir ce qu'il appelait ses miracles. La punition fut telle, un jour, qu'il faillit en mourir. Il revint toutefois à la santé, — ce que ses tenants appelèrent une résurrection, — mais il ne s'en porta plus jamais bien.

A Renan, cette biographie paraît vraiment trop sommaire. Il admet la réalité historique de Jésus ; il en fait un homme « de vertu et de génie ». Il affecte pour sa personne un respect profond. Seulement, son Jésus, à lui, ment ; il est ambitieux et intrigant ; il manie à prodige la mystification et, pour être « un homme de vertu », c'était un « vil imposteur ! »

Voilà une contradiction d'ensemble qui laisse assez deviner celles du détail, — c'est une contradiction mère.

— N'a-t-on pas sommé Renan d'indiquer les contradictions dont il parlait, et, au fait, n'en a-t-il pas découvert quelques-unes dans l'Ecriture ?

— Il en a découvert *d'apparentes,* dont plusieurs tombent sur des points accessoires. Les exégètes y ont

répondu, non sans embarras. Plus d'un texte est obscur, comme d'ailleurs il arrive dans tous les faits historiques étrangers, des âges lointains, où il faut chercher la vérité parmi des usages, des langues, des moeurs, des peuples, dont tout ce qui nous entoure ne donne aucune idée. Au reste, les passages obscurs s'éclairent mieux chaque jour avec les nouvelles découvertes de la science, avec les progrès de la linguistique, la paléontologie et l'histoire. C'est pour ceux qui s'effraient trop aisément de ces contradictions apparentes et ne veulent pas attendre la lumière pour y voir, que Léon XIII, dans son encyclique *Providentissimus,* a écrit : *Consequitur, ut qui in locis authenticis Librorum sacrorum quidpiam falsi contineri posse existimant, ii profecto aut catholicam divinae inspirationis notionem pervertant, aut Deum ipsum erroris faciant auctorem.* Ceux, conclut le pape, qui croient que dans des passages authentiques des Livres sacrés puisse se trouver une erreur quelconque, ou bien, assurément, pervertissent la notion catholique de la divine inspiration, ou bien ils rendent Dieu lui-même auteur de l'erreur.

* * *

UNE DISTINCTION NÉCESSAIRE.

— Et je tomberais sous le dilemne de Léon XIII, questionna Maurice, si j'affirmais seulement que l'astronomie de la Bible est fausse ?

— Oui, si vous affirmiez qu'elle est fausse ; mais non pas, si vous vous contentiez de dire qu'elle n'est pas complète.

— En pareille matière, m'est avis que « pas complète » et « fausse » sont bien près l'un de l'autre. Et si vous n'aimez pas les mots malsonnants, vous en attribuez ici à l'Esprit-Saint, qui grincent, il me semble.

— Vous avez l'oreille trop délicate. Vous auriez peut-être raison, — et encore? — s'il s'agissait d'un livre de science proprement dit, d'un traité destiné à épuiser la matière, ou si l'Esprit-Saint posait en spécialiste astronome. Vous n'exigez pas cela de lui ? Pour vous donner raison contre son inerrance, il devrait nier ce qui est, affirmer ce qui n'est pas, parler ou se taire de façon à créer une erreur invincible.

Or, souvenez-vous de ce que nous avons dit tout à l'heure : la Bible n'est pas un livre de science, ni d'astronomie, ni de paléontologie, ni de géologie...

Elle ne contient pas les cours du Saint-Esprit aux hérauts de sa révélation. Elle touche à beaucoup de

sujets, elle ne les épuise pas en spécialiste : elle s'en sert ; elle voit et décrit par le dehors, sans pénétrer leur nature intime, les objets dont elle a besoin pour transmettre des enseignements religieux. C'est son but. Et pour y atteindre, dit saint Thomas d'Aquin (S. T. I., 50) l'écrivain inspiré adopte tous les genres littéraires, les façons populaires de dire, de comprendre, les figures, fictions et allégories. Quand la science s'aventure, comme on l'y invite, à observer, scruter la révélation, ce n'est pas pour la corriger, mais pour s'assurer jusqu'où son langage est ou n'est pas scientifique, et pour en fixer le sens littéral ou figuré.

Mon interlocuteur, pour toute réponse, me regarda avec un sourire sceptique.

— Eh bien, quoi, lui dis-je ?

— Rien qu'à moitié convaincu.

— Il vous manque ?...

— Bien des choses ! entre autres une autorisation au Saint-Esprit pour confondre comme il fait les étoiles avec les planètes et appeler indistinctement du même nom les unes et les autres.

— C'est ainsi qu'on parlait alors. C'est une accommodation de langage pour arriver à un enseignement populaire. Si vous vouliez, même aujourd'hui, tirer des leçons et des comparaisons pour le peuple des

astres et des phénomènes célestes, croiriez-vous commettre une erreur et seriez-vous moins compris de lui, parce que vous lui parleriez d'étoiles, sans lui définir au préalable la distinction entre l'étoile et la planète, les satellites, les constellations et les nébuleuses ? Ce serait peut-être le meilleur moyen de n'en être pas compris du tout. La Bible ne dit pas qu'on doive confondre l'une avec l'autre, que l'une soit l'autre, pour se contredire ensuite en affirmant le contraire. Elle se contente, dans un but tout autre que celui d'un cours d'astronomie, de parler le langage populaire. Au fait, elle ne mentionne que l'étoile du matin et deux constellations, je crois, mettons trois, et je ne sais pas si elle leur donne au juste une place dans le ciel.

— Et pourquoi pas d'autres, puisqu'il y en a tant ?

— Parce qu'elle n'en avait pas besoin. Pas plus que les auteurs sacrés n'avaient besoin de tous les métaux, — ils n'en nomment que six, si je ne me trompe ; ni de la flore entière, ni de toutes les espèces animales : ils n'en mentionnent qu'une centaine, la plupart comme termes de comparaison.

— Est-ce aussi parce que le Saint-Esprit n'avait pas besoin du temps qu'il a partagé les oeuvres de la création en jours et a placé Adam et Eve si près de nous, alors que ces données sont contredites par la science du meilleur aloi ?

— Vous trouverez dans les manuels bibliques deux solutions à cette difficulté, l'une expliquant le sens propre de ces *jours,* l'autre en faisant des *époques,* dont l'Ecriture, pas plus que les exégètes, ne compte la durée. En tout cela, il n'y a de déterminé par la foi que la première apparition de l'homme sur la terre. Beaucoup de choses vraies n'y sont pas dites, rien de ce qui y est dit n'est faux ou contradictoire.

* * *

ORIGÈNE MIS EN CAUSE.

— Abrégeons, mon ami, fis-je brusquement, en rangeant sur ma table des feuilles éparses et trois ou quatre volumes. En voilà assez. Vous ne m'accuserez pas, voyons, d'avoir attaché trop peu d'importance à la bonne foi douteuse de votre « malheureux », et d'avoir mis au panier, comme papiers méprisables, des négations écrites à l'étourdi.

— Tandis que nous y sommes, Père, laissez-moi donc finir.

— C'est bien ; mais à condition que vous continuerez de vous convaincre vous-même en étudiant. Avant même d'insinuer une seule « contradiction » dans

l'Ecriture vous consulterez les ouvrages indiqués. Vous lirez d'abord au moins la préface de la *Vie de Jésus-Christ* par Louis Veuillot, la réfutation de Renan par Mgr Freppel et les quatre ou cinq lettres de Brunetière écrites à l'occasion des fêtes de l'inauguration et du monument Renan, à Tréguier.

— Soit ! Je ne demande que ça ; mais laissez-moi terminer.

Il reprit sa lecture :

Vous parlez à l'esprit négatif des millions de martyrs, il vous cite Origène lui-même pour en attester le très petit nombre...

— Allons, encore cette vieille loque d'objection ! murmurai-je. Faut-il qu'un « malheureux » soit aux abois pour la ramener et la secouer de nouveau !

— Laissez-moi finir, je vous prie : vous y reviendrez :

Oui l'esprit négatif est malheureux et à plaindre. Il ne comprend même pas ce que veut dire la septième note de la divinité de l'Eglise, la sainteté. Il est plus scandalisé du déportement des prêtres qu'il n'est édifié de leurs vertus.

Enfin, il veut voir des miracles...

— Et il n'en voit pas ! fis-je en l'interrompant.

Assez ! Je vous dirai plus tard ce qu'il faut penser

de sa guigne, et de Notre-Seigneur, qui ne se tient pas là, toujours prêt, comme un charlatan, pour satisfaire la curiosité des « difformés » et leur en donner pour leur argent.

Revenons aux martyrs. Tacite affirme que, sous le seul règne de Néron, il y en eut *multitudo ingens,* une multitude immense. Les collégiens qui ont traduit les *Annales,* 15-44, n'ont pas oublié les détails de toutes ces tortures.

Sulpice Sévère décrit les neuf persécutions d'avant Constantin. De la dernière, il dit : « *Omnis fere sacro martyrum cruore orbis infectus est :* Presque tout l'univers fut inondé du sang sacré des martyrs. »

Bien avant eux, Tertullien...

— Tacite, Tertullien, tous ceux que vous voudrez, reprit Maurice ; mais enfin Origène devait le savoir et il était intéressé autant qu'un autre à ne pas mentir, pourquoi en compte-t-il un si petit nombre ?

— Eh bien, ce n'est pas vrai, il n'en compte pas un petit nombre !

Maurice me dévisagea, surpris, le nez en l'air, en point d'interrogation.

Je continuai :

— Le petit nombre d'Origène est *relatif.* C'est par une *canaillerie,* en isolant un texte, qu'on le rend *absolu.*

Le mot parut trop violent à mon jeune ami. Je repris en me corrigeant :

— Quand je dis *canaillerie,* ce n'est pas votre homme que je traite de canaille. Lui, je ne le crois que plagiaire. Il répète le mensonge sans en être autrement responsable; comme le phonographe un air de tango.

Voici, pour vous, la réponse. Vous la pourriez trouver avec tous ses développements dans Origène lui-même : *Contra Celsum,* 3-8, ou, plus aisément en français, dans Paul Allard : *Histoire des Persécutions,* t. 5, Paris 1885.

Origène écrivait contre le philosophe païen Celse, lequel prétendait que les empereurs romains avaient massacré tant de chrétiens, qui, selon lui, le méritaient bien, qu'il n'en restait guère plus, et que les rois, le sénat, les proconsuls, les préfets, le peuple entier, allaient bientôt en envelopper les derniers survivants dans une destruction définitive : *Ut expugnarent nomen Iesu et Israel simul.*

A cette espérance brutale et à cette affirmation, Origène répond : Il est grand le nombre de vos victimes ; mais en comparaison des chrétiens qui survivent et naissent tous les jours du sang des martyrs, « *pauci morte affecti sunt,* il n'y en a qu'un petit nombre de morts. »

Faites dire à un Allemand : « Nous avons tué tant de Français pendant la guerre, qu'il n'en restera bientôt plus. » Et de partout la réponse va jaillir : « Tu sais mentir, ô Teuton, comme tu sais piller et tuer ; mais le nombre est petit de tes victimes comparé à celui des survivants de la France immortelle. »

Cela voudrait-il dire que la France ne pleure pas des milliers de ses enfants tombés au champ d'honneur ?

* * *

AUTOUR D'UNE SOTTISE. — Vous avez lu, dis-je, en interrogeant mon interlocuteur... comment donc se lit le paragraphe suivant ?

Maurice reprit son journal et lut :

Oui, l'esprit négatif est malheureux et à plaindre...

— Certainement ! L'ivrogne aussi, continuai-je, est malheureux et à plaindre ; mais il n'est que cela.

Mon lecteur poursuivit :

Il ne comprend pas même ce que veut dire la septième note de la divinité de l'Eglise...

— Ah ! dame, ici, mon vieux Faguet, tu proclamerais en riant la sottise complète.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il doit être embarrassant, en effet, même pour votre « difformé » de comprendre la septième note, attendu qu'il n'y en a que quatre.

— Vous m'étonnez.

— Etonné de quoi ? Qu'il n'y en ait que quatre ?

— Non, mais qu'on puisse, comme ça, sans savoir, nous poser un sept.

— C'est peut-être simple inadvertance, qui sait ? Le pauvre garçon aura été distrait par les sept péchés capitaux. Ou bien il a oublié son catéchisme, comme cela est arrivé d'ordinaire à ceux qui parlent ainsi de théologie.

— Et vous n'y trouvez rien d'étonnant ?

— Allons donc ! Vous étonnerez-vous également de voir un pareil écrivain refuser de croire à la sainteté de l'Eglise, à cause « des déportements des prêtres » ?

— Non, car sur ce point je sais mieux à quoi m'en tenir.

— Observez bien : il dit « des » prêtres, pour les envelopper tous évidemment dans les mêmes « déportements ». C'est la calomnie coutumière. Et c'est la coutumière tactique des « difformés ».

Un homme d'Eglise a-t-il des faiblesses secrètes ou publiques, ils s'en emparent, s'en scandalisent, les proclament, afin de déshonorer, avec ce membre gâté, le

corps entier, et de nier la sainteté de la loi parce que ce misérable l'a violée. Le même individu tombe-t-il de faiblesse en faiblesse jusqu'à l'apostasie, les « difformés » le comblent d'éloges et en font l'un des leurs, très honoré.

Souvenez-vous de Renan, de Loisy, de Loyson, et de bien d'autres, même de chez nous.

Il y a dans le champ de l'Eglise de l'ivraie et du bon grain, et il y en aura tant que le Maître n'aura pas vanné la moisson dernière.

Par ailleurs, la *sainteté,* seconde note positive de l'Eglise de Jésus-Christ, ne consiste pas dans la sainteté de *tous* ses membres : elle est sainte dans son *auteur,* source de toute sainteté ; dans son *but,* sauver les hommes en les purifiant ; dans ses *moyens,* ses doctrines et ses sacrements. Elle est sainte dans *beaucoup de ses membres,* et, dans ceux qui acceptent pleinement et suivent toutes ses directions, *sainte* d'une sainteté *éminente, héroïque.*

— Merci, Père, ces quelques mots me remettent en mémoire une des premières démonstrations de la divinité de l'Eglise que vous m'avez fait lire.

Au reste, les conclusions tirées d'un scandale sacerdotal ne m'impressionnent plus. Je les trouve stupides. J'ai assez d'autres spectacles à admirer chez les saints

de l'Eglise. Mon intelligence et mon coeur s'y nourrissent de doctrines et d'exemples assez purs, pour n'éprouver aucun besoin de recourir aux pâtures scandaleuses. Je n'ai aucune espèce de confiance dans le goût dépravé de l'individu qui méprise et repousse des mets délicieux, sans cesse en quête de piments malsains et de plats faisandés. Vous savez le mépris attaché à l'oiseau qui se nourrit de charogne.

— Oh ! là, ne finissez pas, de grâce, sur ce mot : on vous rangerait parmi les lecteurs de Zola !

— Ce que je ne voudrai jamais de la vie, oh jamais ! Corrigez plutôt ce mot qui est propre, ou retranchez-le.

— Si propre qu'il vous paraisse, il vaudra mieux désormais le laisser aux disciples de la pornographie.

— Vous ne m'en voulez pas, j'espère, fit Maurice en se levant pour sortir, de vous avoir apporté cette découpure de journal ? Moi, je m'en félicite.

— Et moi aussi.

— Merci. Moins vide et moins prétentieux, l'article n'aurait peut-être pas fourni prétexte à tant d'explications et de réponses. Voilà un « difformé » qui m'a permis de réformer plus d'une idée dans ma tête.

SCIENCE ET FOI

Mon cher Maurice,

Votre billet, pour bref qu'il est, exige une réponse plutôt longue.

Nous avons déjà parlé, je crois, à propos du rationalisme, du rôle de l'intelligence dans la foi. Mais puisque vous y revenez, parlons-en de nouveau.

Si je me répète, vous l'aurez voulu ; si c'est didactique et sec, tant pis pour vous ! Essayons au moins d'être clair. « J'ai compris, l'autre jour, m'écrivez-vous, la part de la volonté chez le croyant, pas assez celle de l'intelligence. Est-ce que la foi ne l'amoindrit pas en s'imposant à elle ? Malgré ce que vous m'en avez dit, la vérité de foi n'est-elle pas antiscientifique? N'y a-t-il pas un cercle vicieux, quand on laisse entendre, ou à peu près : il faut pratiquer pour croire, après avoir dit qu'il faut croire pour pratiquer ? De pareils cercles font plutôt perdre la foi...

« Ces questions, posées en toute confiance, viennent, ai-je besoin de vous le dire, d'un objectant de bonne foi..., »

* * *

UNE ANTITHÈSE. Vos deux premières questions se tiennent... à moins qu'elles ne s'excluent. C'est à savoir que l'une bien comprise renferme l'autre, ou que l'autre bien expliquée anéantit la première.

Votre foi *antiscientifique* redonne le jour à l'ancienne antithèse *entre la foi et la raison*... laquelle fut autrefois suivie par cette autre, non moins perfide : *Entre la science et la foi...*, dont les rationalistes et les « savants » ont longtemps abusé, pour y marquer une incompatibilité toute gratuite.

Antiscientifique ? Oui, la foi serait antiscientifique, mais à une condition : ce serait d'être en contradiction avec une vérité réellement démontrée par la science. Ce qui nous amènerait à demander si cette *vérité* est *vraie*.

Si elle l'est, vraie, comme il n'y a point de vérité contre la vérité, il ne saurait exister d'*anti* ou d'opposition entre l'une et l'autre. Il reste donc à la science incrédule à établir, — ce qu'elle a maintes fois tenté en vain, — en principe général ou dans des cas particuliers, cette contradiction.

* * *

UNE DISTINCTION. Vous seriez tombé plus juste en me demandant si la foi est extrascientifique. Cela signifie : est-elle totalement étrangère à la science, à tel point que celle-ci puisse et doive en faire une entière abstraction.

Telle est la prétention hautaine d'aujourd'hui.

Pour être sec et clair autant que je l'ai promis, laissez-moi distinguer deux moments logiques :

1° *Antérieurement* à l'adhésion de l'esprit, la vérité de foi est-elle extrascientifique ?

En elle-même : quelquefois. C'est le cas de tous les mystères.

Dans son *mode de notoriété* ou de la connaissance : toujours. Qu'elle qu'en soit la nature, en effet, c'est la révélation divine qui la fait vérité de foi.

Dans *son motif de crédibilité* : jamais. Car ces motifs se confondent avec les preuves de l'existence de Dieu ; ces motifs, c'est Dieu existant, Dieu infaillible, vérité scientifique ; c'est Dieu ayant parlé, question historique et donc scientifique. Conséquence : la foi est introduite et commandée dans l'intelligence par deux faits de la science.

2° *Postérieurement* à l'adhésion de l'esprit, la vérité de foi est-elle *extrascientifique ?*

Non. La science ne peut pas tout sur elle, cela va de soi. Mais elle peut y ajouter sa lumière, modifier nos attitudes vis-à-vis d'elle, et beaucoup. Elle ne peut pas pénétrer jusqu'au fond la vérité de foi, non plus que la changer ou la perfectionner en elle-même. Elle peut la travailler, ainsi que nous avons dit, s'y enfoncer dans une certaine mesure, comme dans les filons d'une mine d'or, la défendre du reproche d'absurdité, en faire jaillir au contact du bon sens et de l'esprit des étincelles et des rayons et, portée sur ses ailes, s'élancer dans l'atmosphère de la plus sereine, de la plus lumineuse et de la plus noble des sciences : la théologie.

* * *

UNE CONCLUSION. Voilà comment la réponse à votre seconde question m'amènera, par une conclusion, à répondre à la première :

Donc, il en est de la foi par rapport à l'intelligence, et du surnaturel par rapport à la nature, comme de l'enseignement de Jésus-Christ par rapport à la loi

juive : *Non veni solvere legem, sed adimplere,* elle ne la détruit pas, ne « l'amoindrit » pas ; elle la complète.

Permettez-moi d'insister : la foi complète l'intelligence en l'*enrichissant* de vérités nouvelles et inaccessibles ; elle la complète en *confirmant* par une autorité nouvelle et supérieure plusieurs enseignements de raison ; elle la complète en *éclairant* indirectement les vérités purement scientifiques.

Prenez les aveux de Pasteur, par exemple, et vous allez voir comment la lumière répandue sur l'homme et sur le monde par le dogme du péché originel l'a conduit à ses plus bienfaisantes découvertes.

Partout la même grande loi se retrouve : la nature ne refuse de s'élever au-dessus d'elle-même que pour retomber au-dessous. C'est une vérité frappante dans l'*ensemble,* comme elle l'est dans les *individus* : la révélation a pu assurer et populariser les grandes vérités, même naturelles, indispensables à la fin dernière. Lisez à ce sujet la VIe et la VIIe conférence de Monsabré à Saint-Thomas-d'Aquin.

Frappante dans les individus : la foi, disait Mme Swetchine, nous garde de la crédulité. Qui refuse de croire devient crédule. Qui écarte Dieu et l'Eglise tombe sous le joug d'un homme, ou, chose pire, sous

le joug de l'opinion, en attendant bien d'autres jougs.

Et donc, pour conclure cette conclusion, et bien situer l'intelligence à sa place : la foi demande à l'esprit humain de s'avouer pour ce qu'il est, c'est-à-dire fini. A ce prix, elle l'élève au-dessus de ce qu'il est. S'il refuse, il tombe au-dessous.

* * *

MON CERCLE VICIEUX. — Je vous ai dit le rôle de la volonté, et je viens de rappeler sommairement celui de l'intelligence dans la foi, — laquelle, souvenez-vous-en, est une vertu surnaturelle dans son principe et dans son objet.

J'ajoute, et tenez-en bien compte : elle est de plus une *habitude*, c'est-à-dire une qualité stable disposant à adhérer aux vérités à croire.

Comme telle elle subit des influences. Influences *héréditaires* d'abord ; la foi est infusée au baptême, c'est vrai ; mais la profondeur, la vivacité rapide de la foi semblent se transmettre avec le sang. C'est une chose mystérieuse, en partie, et pourtant d'une incontestable réalité. Influences du *milieu*, du *temps* : la foi est bien plus facile quand nous la respirons, pour ainsi dire, dans l'atmosphère. Elle exige des luttes

douloureuses, au contraire, comme nous l'avons dit en parlant du rôle de la volonté, quand elle ne pénètre pas l'organisme moral en même temps que les leçons d'une mère, ou que l'éducation ne se donne pas dans un milieu chrétien.

Influences de l'*exercice,* chez les baptisés surtout. La foi est le principe logique des actes de christianisme, mais les actes de christianisme sont aussi un principe moral et pratique de foi.

Il faut croire pour pratiquer, car la volonté suit l'intelligence. Mais dans un sens vrai, il faut pratiquer pour croire, et c'est une vérité d'expérience constante.

Cercle vicieux, dites-vous.

N'y tournez pas, comme un enfant, ça vous donnerait le vertige. Voyez plutôt.

Il est de la nature de tout exercice et de toute habitude de mettre en acte une aptitude initiale et incomplète. S'habituer, c'est développer et compléter par la répétition des actes cette aptitude.

Ainsi en est-il de la foi. Avant le premier acte de christianisme — chez l'adulte, évidemment en voie de conversion — il faut au moins une disposition initiale, incomplète, peut-être hésitante. Le premier acte pratique part de là : sorte d'expérience, de ten-

tative, marque à demi conditionnelle du bon vouloir envers l'autorité, — laquelle, comme je la suppose, a le pouvoir de rendre meilleur. (Cf. Schiffini : De Virt. inf*is*, p. 246).

En cela, point de contradiction, moins encore d'hypocrisie. Je veux être meilleur. On m'indique un moyen. Sans être sûr encore, je l'emploie par volonté de bien faire, comme le malade emploie, pour se guérir, un remède dans lequel il n'a qu'une demi confiance.

Voilà comment nombre de gens retrouvent la foi. Ils acceptent de poser un acte de chrétien. Ça ne les *abêtit* pas, selon le mot que l'on prête faussement à Pascal et sans en expliquer le sens. C'est un acte d'humilité qui atteste leur bon vouloir.

Le *confessez-vous d'abord* du P. de Ravignan reste à jamais la réponse la plus justifiante de notre *cercle vicieux.*

* * *

A PROPOS D'UN MARIAGE. REGARDEZ ! Je préparais un jour au mariage un jeune homme qui ne voulait pas se confesser. Sa fiancée me l'avait envoyé, comptant sur cette démarche, plus que sur ses cadeaux de noce, comme élément de son bonheur

futur. Lui, il exigeait d'abord que je le fisse croire.

— C'est précisément là mon intention, lui dis-je, en vous invitant à vous confesser.

— Me confesser ! Si je me confessais, je croirais. Je m'agenouillerai quand vous m'aurez convaincu que je dois le faire ; sans quoi je remplirais une formalité d'hypocrite.

— Et pour vous convaincre, vous exigez... ?

— La preuve du précepte supérieur de la confession et de son origine divine.

— Et si je vous montre ce précepte dans l'Evangile de Jésus-Christ, dans la Tradition...

— Vous feriez mieux de me donner d'abord les preuves de la divinité de Jésus-Christ, des sacrements et de...

— Ce serait long, mon ami, un traité *de Verbo incarnato*, de l'Eglise, de la grâce, des sacrements... Votre fiancée s'impatienterait pendant tout ce temps-là... Aujourd'hui les jeunes filles sont pressées... elle ne voudrait peut-être pas attendre. Acceptez donc plutôt avec confiance mon moyen. Vous allez voir comme ça abrège.

Je sentis qu'il était mal à l'aise. Il me vit sourire. Il n'avait pas un seul argument sérieux pour discuter ; il avait trop d'orgueil pour se rendre ; et il ne voulait pourtant pas être venu pour rien.

Je repris :

— Savez-vous ce que je dirais à un homme enfermé depuis longtemps dans les ténèbres et qui nierait l'existence du soleil et refuserait de croire aux rayons de sa lumière illuminant le monde ?

— Ça dépend : si c'était un ignorant, vous vous en tireriez comme avec le charbonnier : vous affirmeriez. Mais avec un homme instruit, vous sauriez bien recourir aux preuves de la physique, de l'astronomie...

— Eh bien, non !

Je me levai, j'allai à ma fenêtre ; c'était un bel après-midi de juin : j'ouvris les persiennes. Puis j'achevai :

— Je lui dirais : regardez !

Je vous invite de même à ouvrir les persiennes de votre conscience. Vous les tenez fermées depuis longtemps. Ouvrez-les ! Après, vous aurez mieux que les preuves de la lumière du Soleil de vérité : vous verrez clair.

* * *

ÇA SE PERD. — Votre cercle, plus imaginaire que vicieux, mon ami Lejeune, ne fait donc pas perdre la foi. Il faut chercher ailleurs la cause de cette perte,

— car, aussi bien, elle se perd, la foi. — Je m'en assure tous les jours.

L'énigme est difficile à débrouiller ; elle est compliquée, diversement enchevêtrée, selon les individus. C'est déjà tout un problème d'analyser l'homme, double par lui-même, ange et bête ; à ce problème s'ajoute ici l'analyse de deux forces contraires et extérieures : la grâce et la tentation.

Pour y voir clair, il convient, je pense, d'y mettre un peu d'ordre et de discerner trois choses bien distinctes dans le croyant : 1° la *conviction* de la vérité du christianisme ; 2° l'*adhésion* volontaire à l'autorité révélatrice ; 3° le *sentiment* de l'une et de l'autre.

Perdre la foi, c'est perdre l'adhésion volontairement. Mais l'adhésion perdue, il se peut que la conviction demeure. De là, les colères des apostats, colères difficilement explicables en dehors d'une conviction persistante malgré les révoltes de l'esprit.

Enfin, il arrive souvent que l'on s'imagine perdre la foi, alors qu'on n'en perd de fait que le sentiment. D'où s'explique l'extrême facilité à tout retrouver « en ouvrant les persiennes », je veux dire par un acte humble de christianisme. Une heure douloureuse sonne, on assiste au spectacle d'un héros mourant pour sa religion, la mort frappe et endeuille le coeur,

la Patrie en danger crie : aux armes ! et pousse au feu et à l'honneur ses enfants en bataillons pressés, — et, soudain, un réveil prodigieux s'opère. Nous apercevons, non plus un individu seulement, mais des foules entières,dans le coeur desquelles la foi semblait éteinte, levant leurs mains au ciel dans un élan de confiance surnaturelle et courant au confessionnal, avant de courir à la frontière menacée.

En ces moments-là, la prière se retrouve sur les lèvres des écrivains, des intellectuels, « des anciens croyants », comme sur celle du jeune soldat qui ne sait pas lire et qui s'en va mourir.

Yvonne Sarcey, trouvant une médaille de la vierge Marie pendue au cou d'un petit zouave expirant après la bataille de la Marne : « Comme il avait dû bien se battre, le petit, s'écrie-t-elle, et de quel coeur il dut faire le don de sa jeunesse, de sa force et de sa vie ! »

Puis elle le transporte là-Haut, sur les ailes d'une pensée à laquelle le « sentiment » en apparence perdu de sa foi nous avait peu habitués, dans les bras de « la Mère de douleurs, celle qui pleura, elle aussi, au Golgotha, son divin Fils. »

* * *

LE RÉSIDU. Un autre écrivain, compté, lui aussi, parmi les incrédules, définissait naguère cette foi dont on n'a perdu que le *sentiment.* Il l'appelle le dernier *résidu* de l'idéal chrétien au fond d'une âme. « Je ne connais pas, en l'espèce, avoue-t-il, de mot plus sinistre que ce mot de résidu, qui, hélas ! est juste. De tout ce qui a fait vivre, palpiter, lutter nos ancêtres, notre génération n'aura eu que cela pour héritage : un *résidu,* dont elle n'arrive même pas à secouer le charme indiciblement douloureux.

« Nous ne savons et ne saurons jamais rien de rien : c'est le seul fait acquis (ce n'est pas encourageant pour les rationalistes). La vraie science n'a même plus cette prétention d'expliquer, qu'elle avait hier. Chaque fois qu'un pauvre cerveau humain d'avant-garde découvre le pourquoi de quelque chose, c'est comme s'il réussissait à forcer une nouvelle porte de fer, mais pour n'ouvrir qu'un couloir plus effarant, plus sombre, qui aboutit à une autre porte plus scellée et plus terrible. A mesure que nous avançons, le mystère, la nuit, s'épaississent et l'horreur augmente... C'est alors que le résidu chrétien essaie encore de protester doucement au fond de nos âmes... nous nous raccrochons à l'idée qu'il existe quelque part une Pitié suprême vers qui jeter, à l'heure des grands adieux, le cri de grâce qui, autrefois, s'appelait la prière. »

Et qui s'appelle encore du même nom chez tous ceux qui prient sans rhétorique.

Que d'autres, comme Pierre Loti, en ces temps derniers de misères et de *gesta Dei* dans les âmes, l'ont jeté ce cri de la foi qui s'éveille.

L'auteur de *Jérusalem* entonne lui-même cette prière, dont il emprunte la formule aux *Disciples d'Emmaüs,* de Jean Aicard :

Ah ! puisque la nuit monte au ciel ensanglanté,
Reste avec nous, Seigneur, ne nous quitte plus, reste !
Soutiens notre chair faible, ô fantôme céleste,
Sur tout notre néant, seule réalité !

Seigneur, nous avons soif, Seigneur, nous avons faim !
Que notre âme expirante avec toi communie !
A la table où s'assied la fatigue infinie,
Nous te reconnaîtrons quand tu rompras le pain.

Les vallons sont comblés par l'ombre des grands monts,
Le siècle va finir dans une angoisse immense ;
Nous avons peur et froid dans la nuit qui commence,
Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons !

Songez souvent, mon ami, et avec crainte, à la foi qui se perd. Mais en réfléchissant sur ce qui est adhésion, conviction et sentiment, tâchez de ne pas confondre.

N'en exigez pas davantage aujourd'hui.

Je vous salue.

* * *

UNE DOUCHE AU PROGRÈS. Nous n'avions pas causé, Lejeune et moi, depuis plusieurs jours.

Or, voici qu'au matin du 20 septembre dernier, tandis que je m'installais sur la banquette d'un wagon du Canadien-Pacifique, en route pour Saint-François de Sales, mon jeune ami me salue d'un gai bonjour et s'assied à mon côté.

Il tenait en main un numéro du *Scientific american.*

— N'est-ce pas prodigieux ! me dit-il, encore sous l'impression de sa lecture. Voyez donc le progrès que ces gens-là ont fait.

Son exclamation ne produisit pas l'effet attendu. Nous venions de quitter la gare. Nous longions le fleuve et j'avais l'attention fixée sur une goélette dont on repliait les voiles et sur un énorme steamer, qui s'avançait avec lenteur dans le courant, tandis que, entre l'île Sainte-Hélène et les quais, les eaux vertes du Saint-Laurent scintillaient comme un prisme sous le soleil du matin.

— Regardez-moi cette gravure insista mon compagnon.

Il ouvrit son magazine et m'indiqua la page. La

gravure représentait les canons de siège et autres engins de guerre avec lesquels les Allemands détruisirent Liège et Anvers.

— En voilà qui avancent ! fit-il avec un geste montant.

— Ils reculeront, j'espère.

— Mais en ont-ils assez fait de progrès ! sommes-nous assez loin des vieux sabres et des anciennes gâchettes !

— On tue le monde beaucoup mieux qu'autrefois, c'est sûr.

— A la guerre, comme partout ailleurs, c'est le progrès, c'est le génie de l'homme qui découvre et lutte....

— Et détruit.

— Il ferait mieux, je suppose, de se laisser détruire et de stationner là, quand tout avance. Est-ce cela que vous voudriez ?

— Non, je constate seulement, une fois de plus, qu'à certaines merveilles humaines, il y a un contrepoids, et qu'à votre admiration flambante, il faut une douche.

— Je vous remercie.

— Vous êtes trop gentil : je recommencerai.

* * *

MÉDECINS ET MARTYRS.

— Vous m'y avez habitué, d'ailleurs, à vos douches. Vous m'en avez versé une, l'autre jour, parce que je maudissais l'âge des empereurs romains et tous les bourreaux qui ont failli noyer l'Eglise naissante dans le sang et l'étouffer dans la boue.

— Parce que, exclusif et pessimiste, vous ne voyez que cela.

— Devais-je louer leur justice et leur douceur ?

— Pas précisément. Mais sans eux nous n'aurions pas des millions de martyrs fécondant le sol de l'Eglise. C'est ça, le contrepoids.

— Et c'est pour mettre un contrepoids aussi aux progrès incontestables de la médecine et de la chirurgie, que vous m'avez forcé, le mois dernier, à si bien en rabattre.

— Je n'ai pas nié ce progrès, bien au contraire.

— Pourquoi alors insister sur la moyenne décroissante de la vie humaine et me répéter, comme si c'était une découverte heureuse : nous mourons plus jeunes que nos ancêtres ! les santés sont plus débiles !

— Parce que c'est vrai. Avez-vous peur de le savoir ? vous, un gaillard si solide !

— En êtes-vous bien sûr, de cette décroissance ?

— J'en suis sûr, comme vous êtes sûr de vos pro-

grès : je l'ai lu dans les magazines. Mais je n'y tiens pas plus que cela...

— C'est dans ces lectures-là aussi que vous découvrez toutes les infirmités nouvelles dont vous nous affligez et toutes les maladies modernes, inventées exprès, semble-t-il, pour déprécier la médecine.

— Ah ! dame, celles-là, si je les découvrais dans les magazines, je les y laisserais ! Je n'ai pas besoin de les lire pour les connaître. J'en pâtis assez et j'en vois pâtir assez d'autres, qui les portent dans les nerfs, dans l'appendice, dans le foie et le sang, dans la tête, l'estomac, les mains et les pieds, dans l'organisme...

— Cela ne prouve rien contre la médecine.

— Cela en prouve, au contraire, la nécessité.

— Ni contre la chirurgie.

— Non ; mais qu'elle a plus d'organes à couper.

— Et si elle les coupe admirablement ?

— Je l'en félicite. Mais croyez-vous que je vous féliciterais, si vous aviez un bras admirablement coupé ? Ce n'est pas mépriser la médecine que d'aimer mieux se bien porter, que d'être bien soigné ! Ni la chirurgie que de préférer ses deux jambes au progrès qui les ampute. Et je n'ai pas dit autre chose, et je n'en dirai pas davantage contre votre magazine et les progrès dans l'art de tuer le pauvre monde.

Au fond, mon cher, le progrès doit être surtout dans l'ordre moral, — étant de lui-même l'avancement dans le bien. Il est dans le libre arbitre de l'homme, dans la maîtrise de sa volonté et l'usage qu'elle fait des choses, — indifférentes en soi, — pour le bien ou pour le mal. Et comme dans l'ordre moral, l'homme est resté à peu près pareil à lui-même, en dépit du progrès dans l'ordre des connaissances et des moyens, il convient de parler de progrès sans pessimisme, mais aussi sans emballement.

* * *

LES DOGMES MOMIFIÉS. Maurice roula son *Scientific american,* le déposa sur le siège d'en face, d'où une femme, trois enfants avec une demi-douzaine de paniers et de paquets venaient de déménager. Nous étions à la station de Bordeaux.

Mon compagnon, les bras croisés et se tournant vers moi, reprit sur un ton plutôt frondeur :

— Vous n'en direz pas davantage contre mon magazine, avez-vous conclu ; soit ! mais les réserves, les demi-réponses, les façons de reprendre d'une main les concessions de l'autre... vous savez... ça ne me va

guère ; je crois que c'est cela, des réponses de jésuite.

— Et moi, je crois que c'est cela, une accusation gratuite et un inepte cliché. Si ma réponse est fausse, montrez-le. Si elle est juste, est-elle nécessairement jésuite pour ça ?

— Pardon. Ne vous froissez pas pour si peu. C'est que je veux en venir à autre chose.

— Je vous vois venir. Vous avez l'humeur combative, ce matin.

— Là, dites-moi, mais dites-le, s'il vous plaît, sans réserve, sans *distinguo* : les catholiques se défient du progrès, ont des préjugés contre lui, ça les ennuie comme une menace quand on le leur rappelle et leur démontre.

— Et pourquoi donc ?

— C'est juste ce que je me demande : pourquoi ? On dirait que tous les secrets dérobés à la nature par la science sont autant de vols commis contre la foi. Pourquoi ?

— D'abord, ce n'est pas vrai. Si c'était vrai, ce serait absurde, idiot, comme la conduite d'un artiste exposant son tableau, ou d'un architecte vantant le plan merveilleux d'une cathédrale, et qui fuirait la lumière.

— Vous ne niez pas, du moins, que le progrès, c'est

le mouvement, c'est l'avancement : vous l'avez dit. Les dogmes catholiques, au contraire, c'est la fixité, c'est le *statu quo.* Ils sont, ils étaient, ils seront toujours les mêmes dogmes. Ils sont figés dans la révélation, momifiés.

— Et cela explique, vous pensez, notre antipathie pour le progrès ?

— Au fait, c'est agaçant, quand tout avance, d'être planté là ; quand tout monte vers une vie nouvelle, de stationner à la porte d'un cimetière.

— Vous avez l'imagination joliment débridée, pour un combatif en train de raisonner. Vous seriez vous-même surpris et attristé de voir partir l'Eglise avec ses dogmes, en manière de conquérante échevelée, à la suite des sciences et des mille théories nouvelles et changeantes.

— J'aimerais mieux la voir les devancer.

— Pour les devancer, mon cher Maurice, il lui faudrait aller dans la même direction et vers le même but. La science souvent tourne le dos à l'Eglise, va, vient, s'étourdit, tente fortune ailleurs et partout. Elle est comme l'enfant qui lâche la main de sa gouvernante, trop lente à son goût, court,gambade, s'aventure et tombe dans le ruisseau.

— Vous me parlerez d'imagination, après cela.

Assez de figures, n'est-ce pas ? Serrons les mots, s'il vous plaît, et rentrons les métaphores au garage.

— En voici une qui n'aurait jamais dû en sortir... Et, en mots serrés, vous dites ?

— Je dis, comme beaucoup de savants et après eux : tout progresse dans la science, tout est stagnant dans l'Eglise. De là l'esprit chagrin et vos antipathies contre...

— Tout est stagnant, parce que... ?

— Parce que l'Eglise est ancrée à des dogmes immobiles.

— Ça la sauve du naufrage.

— Oui, mais ça n'avance pas l'humanité en course.

— Bon ! encore des figures.

— Je ne fais que poursuivre la vôtre.

— Et bien, j'y renonce. Vous êtes arrivé où je vous voyais venir. Le sujet mérite d'être pris au sérieux.

— Tant mieux ! je vous écoute.

* * *

OÙ L'ON Y EST. — Commençons par les « dogmes immobiles ». D'abord, je ne crois pas que vous croyiez à l'antipathie de l'Eglise pour les savants. Les plus

illustres, vous le savez, sont ses enfants. Elle en a canonisé un grand nombre, en a protégé, cultivé bien d'autres ; elle les convoque tous au travail, les pousse vers tous les sommets, ouvre pour eux des bibliothèques, des universités, des concours ; leur redit sans cesse la parole du Christ, son fondateur : *Ego sum veritas,* je suis la vérité : il faut que la vérité brille dans la lumière, toujours dans plus de lumière !

— Et s'il n'y a pas de progrès dans la foi, comment voulez-vous qu'elle brille toujours plus ?

— Ne confondez pas entre foi et dogme. Vous lancez, comme ça, des mots au hasard ! Dans l'ordre de la connaissance, un dogme désigne une vérité certaine enseignée d'autorité ; tandis que la foi est l'adhésion à cette vérité en vertu de l'autorité.

— C'est ça ! après les figures, les subtilités.

— Ne faites pas le myope ! Je dis donc : la vérité révélée est communiquée une fois pour toutes, et, dans ce sens, elle ne progresse pas. C'est un dépôt confié à la garde de l'Eglise, et c'est pour en conserver l'identité de sens qu'elle *dogmatise.*

Ce qui n'empêche que, pour les dogmes, il y ait deux façons de progresser : la première, par les définitions de l'Eglise ; la seconde, par la vue nouvelle qu'en acquièrent les fidèles ; ou, en d'autres termes, par les

progrès que font les fidèles dans la foi et la foi dans les fidèles.

Cette distinction vous paraît-elle trop subtile ? Trouvez-vous encore que c'est une réponse de jésuite ?

— Subtile, peut-être non ; mais claire, non plus.

— Reprenons cela par partie alors.

— Par définition de l'Eglise, vous entendez, n'est-ce pas, l'autorité dont elle use pour faire un dogme avec ce qui n'en était pas un ?

— Dites plutôt : l'autorité dont elle use pour le proclamer.

— Ça m'est égal.

— Oh ! mais c'est que ce n'est pas égal du tout !

— En tout cas, que devient, avec ces définitions nouvelles, votre vérité communiquée une fois pour toutes ? où était, dans *cette fois pour toutes,* votre dogme proclamé ?

— Il était là.

Quand un dogme non défini vient à l'être, la définition ne le crée pas. Elle le suppose. Jusque-là il était implicitement contenu dans la révélation ; sa proclamation par l'Eglise le rend explicite à la connaissance des fidèles. Autour de lui désormais brille une lumière plus nette ; il s'impose avec une obligation plus stricte. Et c'est en cela qu'il a progressé. Avant sa

définition, le catholique qui le niait était un fils téméraire, même rebelle ; après, il serait étranger.

— Ce n'est donc pas l'Eglise qui a fait le dogme de l'Immaculée-Conception, par exemple, et celui de l'Infaillibilité ?

— Elle les a définis et proclamés.

Ces définitions dogmatiques ne contredisent aucunement des définitions antérieures. Elles supposent et invoquent une tradition constante ; elles remontent à la révélation même.

* * *

UNE COMPARAISON. Mon interlocuteur me regarda de cet air vague, qui ne veut rien dire ou tout au plus signifie : je ne suis pas plus avancé qu'avant.

— Me refuserez-vous, repris-je, d'entendre une nouvelle figure, une comparaison ?

— Tout ce que vous voudrez, pourvu que je voie clair.

— On a disputé, je suppose, depuis longtemps sur le nombre de pierres précieuses qui ornent la couronne de la reine d'Angleterre. D'aucuns ont contesté leur valeur. Plusieurs l'ont exaltée. J'en ai compté cent,

dit l'un ; plus, reprend un autre ; et moi plus encore...

Un jour, on décide de terminer ces contradictions et ces doutes. Les personnages autorisés : lords, nobles, ministres et courtisans, se rendent auprès du conservateur des bijoux royaux et lui disent : « Rassurez-nous ; combien y a-t-il de pierres précieuses dans la couronne de la reine ? »

Le gardien ouvre l'écrin et, en présence des témoins, il prend la couronne, il examine, il compte, puis il proclame le nombre. Et le doute est disparu. Il n'a rien créé, rien retranché, rien changé arbitrairement. Il a constaté un nombre, les témoins ont contrôlé en connaisseurs son calcul, et il a dit le résultat.

Ainsi fait le pape avec le trésor de la révélation.

Quand il veut définir une vérité concernant le dogme et la morale, il ouvre l'écrin de cette révélation inaliénable, laquelle, partie des origines de la religion, descend de siècle en siècle, de génération en génération, par la tradition écrite ou orale, jusqu'à nous. Il regarde, compte, recherche, scrute dans l'écrin pour voir si cette vérité n'y est pas contenue et si elle n'est pas venue à la connaissance et à la vénération de tous les âges chrétiens. Lorsque ce travail est achevé, cette élaboration à laquelle ont pris part les plus saints travailleurs de Dieu, venus des quatre coins de l'univers,

apportant chacun sa lumière à l'éclatant faisceau de lumières qui va éclairer le monde, alors le dogme est prêt : *Visum est Spiritui sancto et nobis,* dit le Pontife, comme Pierre au premier concile de Jérusalem : « Il nous a paru, à l'Esprit-Saint et à nous » ; et la définition tombe des lèvres du vicaire de Jésus-Christ.

Le pape n'a rien innové, rien inventé. Il a compté, lui infaillible, en présence des témoins les plus augustes, un nombre, et il l'a dit.

S'il ne l'avait pas trouvé dans le dépôt des vérités révélées, il ne l'aurait pas, il n'aurait pas pu le proclamer.

Un jour, Pie IX, avec pleine certitude et infaillible autorité, a découvert, parmi toutes les pierres ciselées de Dieu même et serties dans la couronne de la Vierge, une perle unique, celle qui, des profondeurs de l'éternité, avait été réservée à la seule mère de Dieu ; et, confirmant avec une clarté décisive la tradition commencée le jour même de l'Eden perdu, réunissant dans sa voix de docteur et de Pontife les échos de toutes les voix et de toutes les générations, qui avaient chanté l'éclat de cette perle au front virginal de Marie, ému des voeux et des soupirs des siècles à genoux dans la prière et l'admiration au pied de la mère du Verbe, il proclama le dogme de l'Immaculée-Conception.

Saississez-vous maintenant en quoi le dogme a progressé ?

— Fort bien ! Et non moins bien, je pense, en quoi il est resté identique à lui-même.

* * *

AUTRE PROGRÈS. Nous venions de quitter la station, à la bifurcation de Saint-Martin. Par la fenêtre du wagon soufflait un vent frais ; il faisait une température à ravir. Nous traversions un bois et des taillis dont les feuilles étaient déjà teintées par l'automne. J'indiquai le spectacle à Maurice, pour l'inviter à parler d'autre chose. Il n'y céda pas :

— Allons plus loin, insista-t-il.

— Oui, allons au moins jusqu'à Saint-François-de-Sales.

— Evidemment, je vous ennuie, fit-il en souriant, avec le geste de reprendre son *Scientific american.*

— Mais, pas du tout ! Au reste, ne vous ai-je pas moi-même parlé d'une seconde forme de progrès dans les dogmes ? le progrès des dogmes dans l'intelligence des fidèles ?

— Et c'est cette forme-là surtout que j'attends.

Aussi bien, si claire que soit la première, elle fait peu d'impression sur les savants. Que leur importe, à eux, qu'un dogme soit défini, s'il est toujours le même.

— Ils aimeraient mieux, pensez-vous, lui voir subir toutes les vicissitudes des sciences et des opinions philosophiques ?

— Vicissitudes et opinions tant que vous voudrez : ils veulent qu'on avance.

— On peut avancer même en rebroussant chemin et à rebours... Les dogmes, eux, avancent dans les esprits... tenez, dis-je à Maurice, en lui montrant la locomotive que nous apercevions dans une courbe du chemin, comme cette locomotive.

— Bon ! encore une comparaison. J'espère du moins que celle-ci va nous mener vite au but.

— Elle est moins juste que l'autre ; mais enfin, va, puisque j'y suis engagé.

La locomotive est la même de Montréal à Québec. Et pourtant que de changements sur son parcours, dans les campagnes dont elle anime et aide la vie et le progrès, dans l'intelligence acquise et l'utilisation de sa force par les hommes, dans tous les moyens qu'elle fournit et les services qu'elle rend à l'industrie, à l'agriculture, aux voyageurs qu'elle mène au but !

— Si j'étais encore en rhétorique, je continuerais :

de même... ainsi... tel... comme nous faisions autrefois.

— Moquez-vous de la forme, si cela vous amuse ; je vous l'abandonne. Respectez le fond.

Les dogmes ont traversé le monde, foncièrement les mêmes. Mais dans le long trajet, que de progrès ils ont fait dans les intelligences ! Combien d'esprits divers ont progressé en eux et, par eux, ont été amenés à leur but! même quand ce but était purement scientifique. Ne vous souvenez-vous plus de notre conversation sur « l'intelligence en cage », pendant une promenade dans la montagne, un beau dimanche du mois de mai dernier? Vous n'allez pas me contraindre de la reprendre ?

— En fait de cage, voici des oiseaux qui y sont pour tout de bon...

Il me montrait du doigt le pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul.

— Ils ont volé autrement qu'avec les ailes de la foi, hasardai-je entre parenthèse. Ça mène là souvent, les dogmes ignorés, méconnus, inertes dans la conscience, tout comme votre humeur, agressive en apparence, mène aisément à la plaisanterie.

Et donc, pour en finir, l'immobilité des dogmes n'est pas la stagnation. C'est l'idée vraie, immuable en soi,

par cela qu'elle est vraie ; mais vivante, en mouvement, progressive par toutes les lumières apportées par elle aux idées nouvelles, évoluant, s'adaptant aux fluctuations, féconde dans les âmes en modalités neuves, et prêtant avec une souplesse sûre d'elle-même, à toutes les vérités acquises, son principe de stabilité.

— Semblable, je suppose, au phare immobile dans le mouvement perpétuel des flots — je puis y aller de ma petite comparaison, moi aussi, — mais dont les feux tournants plongent plus loin dans les horizons et éclairent plus sûrement la route des marins, selon qu'est plus clairvoyant l'oeil qui s'y oriente et qu'on perfectionne davantage les réflecteurs projetant les rayons.

— Bravo ! Votre phare vaut mieux que votre cage. Suivez votre idée, avancez, vous allez conclure... ?

— Que le dogme peut progresser dans les intelligences mieux éclairées, et que l'Eglise n'a pas plus peur de la science qu'un phare, si un phare pouvait avoir peur, n'aurait peur des perfectionnements de ses réflecteurs ; qu'elle n'est pas plus antipathique aux savants qu'un phare ne saurait l'être au verrier imprimant à ses glaces la concavité, les courbes et le poli propres à multiplier la puissance des miroirs paraboliques.

— Vous y êtes, — autant du moins qu'une comparaison, toujours un peu clochante, peut y être.

* * *

DE LA RAISON AU FAIT. Maurice, satisfait de lui-même, hasarda une dernière remarque.

— Démontrer, dit-il, que l'Eglise n'a aucune raison d'être chagrine devant les découvertes modernes ne prouve pas grand'chose, si, de fait, elle l'est.

— Si c'est injuste et ridicule de l'être, c'est déjà une forte présomption qu'elle ne l'est pas. Si c'est même contre ses propres intérêts, concluez comme vous avez fait tout à l'heure qu'elle ne l'est ni en fait ni en droit. Peut-être reviendrons-nous plus tard sur le fait.

— Et en attendant, je garde donc pour acquises deux manières pour le dogme de progresser.

— C'est sa façon d'évoluer. Faites attention en interprétant ce double progrès de ne pas encourir l'anathème du concile de Trente contre quiconque prétendrait que « peut-être un jour, avec le progrès de la science, il faudra donner aux dogmes professés par l'Eglise un sens différent de celui qu'elle y a vu et y voit. »

Affirmez avec assurance à ceux qui parlent dédaigneusement de momie, de stagnation dans la foi, la légitime évolution du dogme, et, si vous avez bonne mémoire des mots, saluez-en les perspectives d'avenir avec les fières expressions de saint Vincent de Lérins : « Qu'elle grandisse, donc, qu'elle *progresse*, de plus en plus, tant en chaque fidèle qu'en tous, en chaque homme et en toute l'Eglise, à mesure qu'avancent les temps et les siècles, l'intelligence, la science, la sagesse ; mais dans la ligne qui convient, c'est-à-dire dans l'identité du dogme, de l'idée, de la pensée ! »

— Je ne me souviendrai pas des expressions ; mais j'en tiens le sens. Merci, c'est assez.

— Voilà le coup de sifflet d'arrivée. Je descends. Adieu et bon voyagee !

LES INTELLECTUELS

— Voilà, mon Père ; merci, me dit un soir Maurice, en posant deux ou trois volumes et des brochures sur ma table. Ces livres s'ennuyaient chez moi de ne plus servir. Je les ai gardés trop longtemps. Pardonnez-le-moi.

* * *

HOMMES ET LIVRES.

— Vous ont-ils au moins été utiles ?

— Pas tous également ; mais, en somme, beaucoup. Tenez, en voici un, par exemple, — et il posa son doigt sur *la Bête,* du P. de Bonniot, — un vrai semeur d'idées et de celles qui germent le mieux.

— C'est pour le fond et non pour la forme que vous le préférez ?

— Pour l'un et l'autre. On ne saurait dissimuler plus de science sous une simplicité qui s'abandonne et dans plus de clarté. De l'écrivain-né il a l'aisance, la verve et la bonne grâce. Des maîtres, il a gardé la tradition en y ajoutant un tour qui n'est qu'à lui.

— Oui... ceci me paraît très juste.

— Il excelle à illustrer : ses exemples nombreux font vivre ses doctrines en reposant le lecteur ; on y assiste, on les voit en oeuvre sous les yeux ; ses pages sont comme un champ d'action, où brille le soleil et où les personnages pensent, parlent, gesticulent et démontrent. Même quand la vérité jaillit de sa plume en forme lapidaire, elle reste accessible à tous et claire. Si elle passe, comme cela lui arrive souvent, en des mots spirituels, provoquant le sourire, la réflexion n'est pas lente à la découvrir profonde et concluante. Ce que le P. de Bonniot en a jeté de regards aigus sur toutes choses et pénétré de contradictions humaines !

— Et celui-ci, de l'Académie française, Gratry ?

— Il me va moins. Ce serait prétention ridicule à moi de le critiquer. Veuillot l'a fait pour nous tous, d'ailleurs, à l'occasion de ses brochures et de ce qu'on appelait ses « intrigues », au concile du Vatican, et il me paraît l'avoir réduit juste à la taille congrue. Même dans ses pages de pur mysticisme, sa piété est trop académique : trop de lieux communs héroïques, trop d'efforts éclatants ; il a trop fait applaudir ses beaux sentiments.

Et puis, est-ce que vous n'avez pas remarqué dans

sa vie, — malgré ses livres, qu'il faut lire tout de même et faire lire, — à combien de doctrines, d'initiatives, de mouvements romains il s'est opposé ? Puis, quand le mouvement avait réussi sans lui, contre lui, il s'en mettait, — comme ces braves qui volent toujours au secours de la victoire.

— Tout ceci, mon cher, c'est l'homme, et c'est de ses oeuvres que nous nous occupons.

— C'est vrai. Je suis trop impressionnable sans doute. Mais quoi que je fasse, le livre me paraît inséparable de l'homme ; celui-ci diminue ou accrédite invinciblement celui-là.

— Et Lacordaire ? continuai-je en regardant le titre d'un des volumes, intéressé par les réflexions de mon jeune critique.

— Oh ! celui-là, il m'enlève, il me ravit, autrement mieux que Monsabré et Félix, qui m'instruisent davantage.

— Un de ces jours, je vous donnerai la liste des auteurs plus récents, plus au point. Ceux-là, sans être démodés, répondent moins bien aux adversaires de l'heure.

* * *

L'ARGUMENT D'AUTORITÉ. Je crus que Maurice allait se lancer à fond dans une dissertation oratoire; mais non, il s'en sauva et moi avec lui. Il tira de sa poche une brochure : la *Causerie* du P. Van Tricht, S. J. sur la Foi. Il la remit avec les autres livres, sur mon bureau.

— L'avez-vous lue ?

— Et même relue, pas à cause de sa profondeur : il n'y a rien de moins profond. Mais parce que, tout en étant d'une lecture agréable, elle est d'une sévérité piquante et peu avertie pour les savants, auxquels elle porte des défis que ne justifie pas assez la légèreté de ses arguments.

— Vous n'aimez donc pas le P. Van Tricht ?

— Si. C'est un vulgarisateur charmant. Certaines de ses façons de prouver la vérité, toutefois, me semblent bien opposées à un conseil que vous avez souvent répété.

— Lequel ?

— Ne prouvez jamais, me disiez-vous, par une simple raison de convenance ce qu'une autre raison de convenance peut démolir. Au lieu d'aider la vérité, ça lui fait tort.

— Et le P. Van Tricht, dans sa causerie sur la Foi, recourt à ce procédé ? Je ne le savais pas ; en êtes-vous sûr ?

— Pardon, je me suis peut-être mal exprimé. En tout cas, il tire l'origine de la foi et nos raisons et obligations de croire d'une autorité qu'une autre autorité peut démolir. C'est là ce qui me paraît faire tort à la foi au lieu de l'aider.

— Vous m'étonnez.

— N'est-ce pas d'ailleurs le procédé de beaucoup d'autres apologistes, employé d'ordinaire auprès des hommes du peuple et même des gens instruits ? N'avez-vous pas vous-même usé de cet argument comme irrésistible : « Je crois avec les martyrs, avec les confesseurs et les pontifes, avec la science, la vertu et l'héroïsme ; je crois avec les docteurs et les Pères de l'Eglise, avec Augustin, avec saint Bonaventure, et Bossuet, et Moreno, et Arago, et Pasteur, et Brunetière... ? »

— Et qu'est-ce que vous trouvez à redire à cet argument entre beaucoup d'autres ? En quoi fait-il tort à la foi ?

— Je n'y ai rien à redire, pourvu que l'autorité des maîtres soit incontestable et s'impose. Mais le P. Van Tricht ne remonte pas si haut et il est moins exigeant. Voulez-vous relire avec moi une de ses pages sur l'argument d'autorité ;

* * *

UN GROS GARÇON SA MÈRE ET SON CURÉ. Comme je faisais en souriant un signe d'assentiment, Maurice reprit la *Causerie*, l'ouvrit à la page 29, et, après un court préambule, pour ramener à son expression simple et dépouillée de détails la réponse du paysan, à qui on a demandé : « Pourquoi croyez-vous ? — Je crois parce qu'on me l'affirme », — il commença sa lecture :

« Voici, sur le seuil d'une ferme de l'Ardenne, un « gros garçon... Je l'interpelle ; il se lève sur ses « petits sabots, ouvre de grands yeux effarouchés et, « les mains pendantes, il me regarde. Je l'interroge ; « à ma demande, il fait son signe de croix. Le Père, « le Fils, le Saint-Esprit... qu'est-ce que c'est que « cela ?

— « C'est la sainte Trinité.

— « Vous croyez donc qu'il y a un Dieu, et un Dieu « en trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-« Esprit ?

— « Oui, monsieur.

— « Et pourquoi croyez-vous cela ?

— « C'est maman qui me l'a appris...

« Nous voilà renvoyés à la maman. Notez que dans « ces mots : c'est maman qui me l'a appris, se trouvent « renfermés ces autres : et maman doit le savoir, et « maman ne veut pas me tromper.

« Entrons, monsieur ; la mère est là, une de ces fortes « paysannes des Ardennes, vaillante au travail, dure « à la peine, s'entendant à merveille à blanchir son « linge au soleil, à traire sa vache et sa chèvre, à cuire « son pain d'épeautre ; mais profondément ignorante « de tout ce qui dépasse le clocher de son village et « des villages d'alentour. Interrogez-la :

— « Pourquoi, bonne femme, avez-vous dit à votre « garçon qu'il y a un Dieu, et en trois personnes : le « Père, le Fils et le Saint-Esprit ?

— « Parce que c'est ma foi.

— « Et pourquoi le croyez-vous ?

— « Pourquoi ? Mais le curé de notre village nous « l'enseigne ainsi . Nous voilà renvoyés au curé. « Allons-y, messieurs, et notons en chemin que dans « ces mots : le curé du village nous l'enseigne ainsi, se « trouvent renfermés les autres : et le curé doit le « savoir et le curé ne veut pas me tromper.

« Sonnez à la porte du presbytère, interrogez à son « tour le beau vieillard qui vous ouvre, il vous renvoie « à l'Eglise : Je crois parce que l'Eglise l'enseigne. ».

— Voilà ! dit Maurice, interrompant sa lecture. Que pensez-vous de ce gros garçon-là et de l'affirmation sur laquelle il appuie sa foi ?

— Ce que j'en pense ? Il a commencé par où commencent tous les enfants, comme vous et moi, comme tous ceux qui ont ignoré avant de savoir et ont été petits avant d'être grands.

— La belle autorité ! une paysanne et un curé de campagne !

— Voudriez-vous qu'il eût commencé par l'intuition ? ou par analyser Newman, Bellarmin ou Suarez ?

— Je ne veux ni ceci, ni autre chose, ni rien du tout.

— A la bonne heure ! C'est plus facile à procurer que l'intuition des vérités de la foi à un gros garçon, même des Ardennes, ou que de lui débrouiller Suarez.

— Je dis seulement, — et, à mon avis, il n'y a pas de quoi rire, — que le P. Van Tricht appuie la foi de ce garçon sur une autorité qu'une autre autorité plus grande peut détruire d'un mot. Cette autre autorité est peut-être là, tout près, dans le village prochain, parlant haut, sur les lèvres d'un notaire, d'un commis au conseil municipal, d'un bachelier de collège ou d'un avocat. Et c'est là, si je ne m'abuse, le procédé périlleux, léger, dont vous m'avez parlé.

— Pour le moment, c'est vous qui faites le notaire, le bachelier...

— Supposez votre gros garçon, non plus des Ardennes, mais de Saint-François-de-Sales, interrogé non plus par le P. Van Tricht ou vous-même, mais par un journaliste ou un médecin, par quelqu'un de cette élite libre-penseuse et intellectuelle si nombreuse à Montréal...

— Et même à Saint-Vincent-de-Paul.

— « Tu crois à la sainte Trinité, mon garçon ?

— « Oui, c'est maman qui me l'a appris.

— « Pauvre naïf, va ; c'est un conte de grand'mère. « N'y crois plus. Tout ce qu'il y a de plus intelligent, « en ville et dans l'univers, n'y croit pas. »

Et vous savez s'il y a du vrai là-dedans ! (Pas dans le conte, mais dans le nombre des intelligents qui ne croient plus.) Que va-t-il répondre et croire désormais, votre garçon, balancé entre ces deux autorités ?

* * *

SAVANTS DE CHEZ NOUS. — Au fait, avez-vous remarqué, continua Lejeune, sans faire mine de s'apercevoir comme il m'amusait, combien de nos hommes les plus intelligents ne croient pas ?

— Non ; vous, vous avez observé cela ?

— Regardez donc, à Montréal, ceci est devenu presque une recommandation, d'être esprit fort.

— Auprès de qui ?

— Auprès de tout le monde !

— T'*exagères,* mon vieux, t'*exagères.* Ce n'est une recommandation ni auprès du peuple, ni auprès des honnêtes gens, ni auprès des hommes de bon sens moins instruits, ni auprès des catholiques bien renseignés.

— Voyez les médecins revenus de Paris : ils sont matérialistes, sans pratiques religieuses... Aussi, quels succès !

— Tu exagères de plus en plus, mon vieil ami. Ils n'ont pas tous tant de succès. Et c'est une calomnie de les compter ainsi en bloc parmi les matérialistes et les libres-penseurs. J'en sais un bon nombre, des plus distingués, retour de Paris, croyant et pratiquant comme vous et moi.

— Sinon tous en bloc, du moins la plupart d'entre eux.

— Et c'est d'eux que vous tirez votre contre-argument d'autorité ? Et vous vous rendez à cette preuve ? Vous avez la conviction facile.

— Si l'enfant commence par croire à sa mère, la mère à son curé, un homme de science ordinaire, il n'y a pas tant de ridicule à croire à un médecin, à un

avocat, à un sociologue intelligent, cultivé, retour de Paris.

— D'abord, — avant de revenir au P. Van Tricht et à une réponse sérieuse à votre argument d'autorité, — notez ceci : vous n'êtes plus un enfant. Votre mère ne vous conte plus de légendes sur ses genoux. Vous pensez, vous réfléchissez. En niant les vérités surnaturelles, votre Parisien sort de ses gonds, il lâche son sujet et sa matière pour se jeter dans l'inconnu. Il contredit un enseignement auquel il est étranger, il tente de briser une tradition dont il ne connaît pas les anneaux. Son sujet est la médecine; il y jouit d'une grande autorité. Ce n'est pas le vôtre. Il n'y a donc pas conflit de sujets, comment voulez-vous qu'il y ait conflit d'autorité ? Car enfin, — puisque vous avez choisi un médecin pour exemple, — dites-moi, qu'a-t-il étudié, à Paris, pour se conquérir une pareille autorité ?

— La belle question ! Si je vous dis qu'il a étudié l'architecture ?

— Je vous demanderai pourquoi il pratique la médecine.

— Soit ! vous voulez que je sois naïf : il a étudié la médecine.

— Alors, pourquoi pratique-t-il la théologie ? Quel prestige ses études médicales lui ont-elles conféré en

matière de foi ? Vous apparaît-il plus intelligent de ce que, parti d'ici médecin et revenu de même, il se mêle à son retour d'apologétique et de droit canon ? Je sais plusieurs jeunes prêtres qui ont étudié à Rome, et avec grand succès, l'Ecriture et la théologie. Ont-ils prouvé la supériorité de leur intelligence, au retour, en pratiquant la médecine ? D'autres ont suivi des cours de littérature, à Paris, à l'école des Carmes et ailleurs. Ont-ils, revenus à Montréal, ou à Québec, passé pour des autorités en peinture ?

— Laissons plutôt de côté, si vous le voulez bien, les applications faites à ceux de chez nous.

— Je ne les ai pas recherchées ; vous les avez choisies vous-même.

— Trouvons au dehors, au loin, le poids intellectuel des uns et des autres, croyants et incroyants.

— Fort bien : ça expose moins aux personnalités.

— Et aux allusions transparentes...

— Et humiliantes parfois.

* * *

UN ARGUMENT "À SUIVRE." — Ne fermons pas, repris-je, votre brochure ; la page inachevée m'a donné le goût d'y revenir. Reprenez-la, s'il vous plaît ; cela m'a paru fort incomplet comme sens.

Mon lecteur, confiant et sincère, reprit la *Causerie* sur la Foi ; et comme il cherchait le paragraphe où il s'était arrêté, je lui rappelai :

— Vous étiez arrivé chez le bon curé, lequel vous renvoie à l'Eglise : « Je le crois, parce que l'Eglise l'enseigne. »

— C'est ça, j'y suis.

Et il acheva la lecture interrompue :

« Interrogez l'Eglise, elle vous répondra : je le crois « parce que Jésus-Christ Dieu l'a enseigné aux hom- « mes.

« Et ces mots aussi en comprennent d'autres : « Jésus-Christ le sait, Jésus-Christ ne me trompe pas.

« Si bien que, messieurs, en remontant la chaîne et « en développant les pensées de ces âmes... l'Eglise, « le prêtre, la mère, l'enfant croient parce que Dieu « l'affirme, parce que Dieu sait ce qu'il affirme et « que Dieu ne trompe pas...

« La foi religieuse procède-t-elle autrement que « votre foi humaine ?

« Que dit votre foi humaine ? Je crois parce qu'on « me l'affirme, qu'on le sait et qu'on ne veut pas me « tromper.

« Que dit ma foi religieuse ? Je crois parce que « Dieu l'affirme, que Dieu le sait et que Dieu ne « trompe pas. »

— Maurice, fis-je en l'interrompant d'un geste, voilà qui est plus complet. Nous avons maintenant toute la chaîne qui unit à Dieu votre garçon des Ardennes ou de Saint-François-de-Sales.

— De fait, nous l'avons, s'il suffit pour former cette chaîne d'une affirmation de plus ou de moins.

— Croyez-vous qu'entre le « on » de la foi humaine, — *on* me l'affirme, — qui connaît et ne veut pas tromper et sur lequel se fondent toutes nos certitudes, et « Dieu », qui connaît et ne veut pas tromper, cette mère paysanne ne saura pas choisir et croire, en dépit de toutes les affirmations contraires de tous les notaires et bacheliers de toutes les villes et villages, retour de tous les Paris ? Est-ce qu'elle ne sait pas, et de science vraie, inébranlable, que ce « on », c'est le oui d'une intelligence bornée, tâtonnant, errante, dans le brouillard de l'ignorance, sous l'empire d'une volonté encline aux défaillances et à la malice ; tandis que Dieu, c'est la science infinie, la lumière indéfectible et l'éternelle bonté ?

Elle le sait, très bien ; sa conscience, comme celle du charbonnier, le lui crie plus fort que toutes les voix des avocats, des journalistes, des bacheliers et des commis-voyageurs.

— Et si l'un d'eux lui rétorque : il n'y a pas de

« oui » de Dieu, il n'y a que le « oui » des ignorants, contre le « non » des savants ?

— Ah ! dame, vous n'allez pas me ramener, je suppose bien, à toute la série des preuves populaires, des réfutations, des démonstrations déjà vingt fois redites.

— Non, ce n'est pas mon intention. Mais nous n'avons guère causé encore, si ma mémoire est fidèle, de l'argument d'autorité tiré de la science incrédule et de bonne foi. Elle est d'un grand poids, croyez-moi auprès de beaucoup d'esprits hésitants ; elle leur vient à point pour se bâtir à leur tour une bonne foi relative.

Je ne parle plus évidemment, nous venons d'en convenir, du médecin qui s'impose à la foi du paysan avec toute l'autorité de ses pilules ; mais des savants illustres par leurs oeuvres, leurs découvertes, l'éclat de leur art, leur génie universellement admiré. Ne pensez-vous pas qu'ils sont une réponse vivante, *ad hominem*, faisant contre-poids aux noms de nos plus célèbres croyants et apologistes ?

— Vous voulez enfin que nos adversaires puissent dire : « Je crois avec Voltaire », comme nous disons : « Je crois avec Thomas d'Aquin », et avec la même sécurité ?

— Je ne veux ni n'apprécie cette méthode, calquée d'ailleurs sur la vôtre. — Je dis seulement qu'ils le disent, et — je le regrette — avec un succès contagieux.

— Soit ! alors faisons le rapprochement des hommes, de l'objet mis en cause, du but et des moyens de l'atteindre, du résultat final obtenu de part et d'autre. Si ces conditions, hommes et choses, — ou plutôt, si ces prémisses ne sont pas identiques des deux côtés, vous admettez, n'est-ce pas, que les conclusions déduites par nos adversaires et par nous ne sauraient l'être.

— C'est juste : de prémisses diverses, évidemment on ne tire pas une même conclusion...

— Et pour qu'une négation détruise une affirmation, il faut qu'elle lui soit opposée ; de même qu'une force, pour en annuler une autre, doit agir en sens contraire et en opposition avec elle.

— J'admets tout cela ; mais je ne vois pas où vous voulez en venir avec cette précaution, avec ces conditions diverses, qui empêchent la négation des uns d'infirmer l'affirmation des autres...

— Comment pourrait-elle l'infirmer, si elle ne s'y oppose ou ne nie pas ce qui est affirmé ? Ce que je veux dire, c'est qu'il y a, entre les croyants et leurs contradicteurs, de telles divergences que leur *oui* et

leur *non* ne vont pas toujours à l'encontre l'un de l'autre, — vu que celui-ci s'exprime dans de telles conditions souvent, qu'il n'a, contre celui-là, aucune valeur.

— Et vous êtes bien sûr que ces divergences existent ? qu'elles peuvent fournir une réponse suffisante, générale, applicable à tous les cas particuliers, contre l'autorité négative et la science des incrédules ?

— Assurément, elles existent ; je vais vous signaler les quatre qui forment cadre et les renferment à peu près toutes. Quand on ne les retrouve pas *les unes et les autres* chez un incrédule, on en trouve au moins *l'une ou l'autre.*

* * *

PREMIÈRE DIVERGENCE. — Commençons, mon cher, par l'humilité ; ce point de départ nous permettra de mieux voir les autres divergences entre les antagonistes.

— Pourquoi l'humilité ? Qu'est-ce qu'elle a à faire ici ?

— Elle est une des conditions essentielles à la foi. Elle nous permet de commencer par une leçon du

Dieu « qui donne sa grâce aux humbles ». Vous vous souvenez que, dans l'état présent, l'acte de foi étant un acte surnaturel, aucune force de la nature ne suffit à le produire : il y faut la grâce de Dieu.

Il importe donc de discerner tout de suite, avant de mesurer en matière de foi, l'autorité des hommes que nous comparons, ceux qui posent ou ne posent pas les conditions requises pour croire. De sorte que, dans le jugement définitif, on soit moins autorisé à dire : celui-ci, qui ne croit pas, est plus instruit, et celui-là qui croit, est plus ignorant ; mais bien plutôt : celui-ci ne croit pas, empêché par son orgueil, celui-là croit, aidé par son humilité.

Cette vertu nous invite de plus à placer en tête des divergences d'idées et d'action des hommes dont nous invoquons le témoignage pour ou contre la foi, un petit tableau d'évangile, qui me paraît contenir en raccourci le portrait de tous ces hommes divers.

Notre-Seigneur vient de prononcer des malédictions contre les villes qui ont méprisé sa lumière et rejeté les preuves de son enseignement. Sous le souffle de l'Esprit-Saint, il tressaille et, levant les yeux au ciel, il dit : « O Père, ô maître du ciel et de la terre, je vous loue et vous bénis d'avoir caché ces vérités aux savants, aux habiles, et de les avoir révélées aux petits.

« Oui, Père, tel est votre bon plaisir et je vous en bénis.

« Toutes choses m'ont été données par mon Père ; personne ne connaît la nature du Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît la nature du Père, si ce n'est le Fils et celui à qui il plaît au Fils de la révéler. »

— Dès lors, fit Maurice, si je comprends bien, les savants n'ont rien à y voir, ça ne leur a pas été révélé ; ce n'est que pour les petits.

— Non. Car, dans le texte grec les adjectifs « savants » et « habiles » pris substantivement ne sont pas précédés de l'article. Le sens n'indique pas que Dieu a caché la vérité religieuse à tous les savants, mais à « ces savants », à « ces habiles », c'est-à-dire à cette catégorie d'orgueilleux, pour qui il n'y a de vérité que celle tirée de leur propre fond.

Les « petits » sont les humbles, si savants soient-ils, prêts à soumettre leur intelligence et leur volonté à la parole d'en-Haut et à répéter, avec l'aveugle du saint Livre : « *Domine ut videam* ». La prière attire la grâce, qui est lumière, et l'humilité constitue le milieu à travers lequel ses rayons pénètrent dans l'homme. « Un moment de recueillement, d'amour et de présence de Dieu, avouait Maine de Biran, fait voir et

entendre plus de vérités que tous les raisonnements du monde. » Bien avant lui, saint Augustin avait écrit : « S'il n'y avait pas d'orgueil, il n'y aurait ni hérétiques ni schismatiques, ni Juifs obstinés. » Le prie-Dieu, que Joubert trouvait si utile au bon ordre des idées, fournit aussi son appoint de force à la volonté ; — et, vous vous en souvenez, nous l'avons assez dit, la foi n'exige pas seulement l'action de l'intelligence, mais aussi celle de la volonté, — de la volonté humble.

Et donc, avant de s'autoriser de tel savant pour ne pas croire, il importe de se demander : « Est-ce que ce savant ne croit pas parce qu'il est savant, ou parce que l'orgueil a fermé dans son coeur la porte à Dieu ? »

— L'enquête ne se ferait pas sans peine. Et avant l'enquête vous me semblez bien, de ce chef, envelopper parmi les orgueilleux tous les intellectuels et les érudits incrédules. C'est aller vite et loin.

— Tous, vous me faites trop dire. Il y a d'autres causes à l'incrédulité et d'autres divergences, dont nous parlerons. Nous ne pouvons pas les mettre toutes à la fois.

Contentons-nous de dire, pour le moment, que cette condition essentielle à la foi, dont nous parlons, l'humilité, n'est pas le défaut habituel des savants. L'or-

gueil s'enfle même chez plusieurs à ce point et leur donne des proportions tellement grotesques, que les plus simples charbonniers ne se trompent ni sur eux ni sur leur autorité. Comme chez un Victor Hugo, par exemple, à genoux devant son propre génie et se qualifiant avec modestie de dieu ; comme chez un Ernest Renan, *primus inter pares,* chez qui l'orgueil oblitère tout sens moral et lui fait trouver bon de nous confier, entre autres choses modestes, qu'à peine entré au séminaire d'Issy, on s'aperçut qu'il était d'autre race que ses condisciples, d'une race supérieure, et que, seul en son siècle, il a pu comprendre Jésus et François d'Assise, — qu'il fut toujours un modèle de désintéressement, de patriotisme, d'humilité, de sincérité ! La *Revue des Deux-Mondes,* 1er novembre 1880, si vous aimez les confidences, vous en fournira bien d'autres de ce genre.

Reconnaissez-vous dans cette fatuité des traits ressemblant à l'humilité — et à l'autorité — d'un Bonaventure, agenouillé au pied de son crucifix, afin d'obtenir « la lumière sans laquelle les lumières de sa science ne sont que ténèbres ou lueurs vacillantes » ? Reconnaissez-vous dans ce Renan infatué le digne antagoniste ou l'émule d'un Pasteur, lequel entend la messe et communie avant de se livrer aux travaux

bienfaisants de son génie, et part d'un dogme catholique et de ce qu'il appelle « l'idéal évangélique » pour monter plus sûrement vers ses découvertes merveilleuses ?

Reconnaissez-vous dans le matérialisme prétentieux d'un Berthelot rien qui égale, en grandeur et en lumière conquérante, cette prière qu'écrivit l'ordonnateur de l'espace, le vieux Képler, en promenant un dernier regard sur les cartes du ciel : « O toi qui, par la lumière de la nature nous a fait soupirer après la lumière de ta grâce, afin de nous révéler la lumière de ta gloire, je te rends grâce, mon créateur et mon Dieu, de ce que tu m'as permis d'admirer et d'aimer tes oeuvres. J'ai maintenant terminé le travail de ma vie avec la force d'intelligence que tu m'as accordée ; j'ai raconté aux hommes la gloire de tes oeuvres aussi bien que mon esprit en a pu comprendre l'infinie majesté. Que mon âme loue son Créateur ! C'est par lui et en lui que tout existe, le monde matériel comme le monde spirituel, tout ce que nous savons et tout ce que nous ne savons pas encore... »

— Oh ! la belle et humble prière ! s'exclama Maurice.

— En ai-je assez dit pour bien marquer notre première divergence ? pour bien établir l'immense diffé-

rence, en matière de foi, dans l'autorité de ces deux catégories d'hommes, placés aux antipodes les uns des autres : les premiers réduits aux simples lumières de leur science orgueilleuse et à qui les choses de Dieu « sont cachées » ; les autres joignant à une science au moins égale, l'humilité à qui Dieu « se révèle ».

* * *

VERS UNE DEUXIÈME DIVERGENCE. — Vous m'avez donné là, objecta mon interlocuteur, dans sa hâte d'aller plus vite que la raison, l'exemple de deux ou trois individus...

— Oh ! vous pourriez aisément allonger la liste !

— Peut-être ; mais quelques individus ne constituent pas une réponse définitive à l'objection générale, bien connue, que voici : les esprits cultivés, les intellectuels comme nous disions forment un contingent notable dans l'armée des incrédules ; ils peuplent nos sociétés savantes, nos chambres législatives, nos administrations publiques, nos chaires universitaires. Plusieurs des écrivains poètes et journalistes, qui ont pourtant fait de la question religieuse l'objet de leurs études, vivent et meurent sans croyances.

— Vivent, c'est encore assez vrai ; mais meurent....?

— N'est-ce pas, dit-on, une preuve de la fausseté du christianisme, ou tout au moins de son caractère hypothétique ?

— C'est là toute la question primitive, mon cher ami. Vous ne faites que la renouveler en la précisant.

— Oh ! si vous vouliez aussi préciser la réponse !

* * *

UNE RÉPONSE QUI COMMENCE PAR LA FIN.

— Eh bien, considérons la question sous une nouvelle face, pour mieux voir encore une fois si la négation de vos savants vient bien en conflit avec l'affirmation des nôtres.

Posons en deux mots une vérité préalable : Pour que le « non » des uns détruise ou contrebalance le « oui » des autres, il faut que les deux se rapportent, sous le même aspect, au même objet...

— Voilà une vérité de la Palisse qui se donne des airs de profondeur.

— ...Or, c'est précisément ce qui n'arrive pas.

— ?

— Pourquoi cette face de surprise ? Vous y voyez clair, parbleu !

— Au contraire. Jusqu'ici, je ne vois que ceci de clair : si le christianisme est la vérité, les plus clairvoyants doivent le voir, et ils doivent être les premiers à croire. Or, ils sont les derniers, ou plutôt ils n'y sont pas du tout.

— Eh bien, commençons par la fin... voir si ce sera moins obscur.

Les incroyants, après leurs recherches et avec ce trait bien accusé de leur confiance en eux-mêmes, concluent : « La vérité de la foi, c'est le mystère, c'est l'*Inconnaissable* de Spencer. Donc inutile de s'y attarder. »

Les croyants disent de même : « Les vérités de la foi, c'est l'inconnaissable » ; mais ils ajoutent : « Nous démontrons qu'il est raisonnable d'y croire. »

Voyez-vous la différence d'objet et comment le *non* et le *oui* ne viennent pas en conflit ? Ils nient la possibilité d'expliquer un mystère : nous aussi. Ils ne veulent pas s'y attarder : nous non plus. Nous nous transportons aussitôt sur le terrain des motifs d'y adhérer : ils n'y viennent même pas. Ils nous répondent par une fin de non recevoir. Comment voulez-vous qu'il y ait opposition d'affirmation ?

Il ne nous reste plus qu'à leur dire : « Comment ! vous voulez soumettre au seul tribunal de votre intelli-

gence une vérité surnaturelle, et vous vous arrêtez en chemin dès qu'on vous dit qu'en soi elle n'est pas connaissable ? Avancez plus avant, venez avec nous ! Vous savez qu'il nous faut sur Dieu et ses attributs, sur les trois personnes en Dieu, sur notre origine et notre fin, sur nos relations de Créateur à créatures, des solutions claires, certaines, adaptées à l'esprit des petits et des grands, et vous ne comptez pour les connaître que sur votre raison ? L'histoire de l'esprit humain atteste, avec une abondance de témoignages écrasante, son impuissance à construire, sans mélange d'erreurs, un édifice de science religieuse, et vous voulez sans cesse recommencer, tout seuls, à le rebâtir ? Vous le recommencez, et sur le même plan, alors qu'après de laborieux tâtonnements, les philosophes modernes sont arrivés, sur nos destinées et nos origines, à quelques vérités indécises et changeantes, au scepticisme, au chaos, au singe, à l'huître et à cet aveu loyal enfin des rationalistes sincères : la science a fait banqueroute ?

— Mais ils sont tout de même arrivés à des découvertes admirables !

— En matière religieuse ? Ils sont arrivés, et ils l'ont annoncé tapageusement, à des vérités de gros bon sens, vieilles de milliers d'années.

Voulez-vous maintenant une explication de leur conduite ; — car on peut d'une certaine façon l'expliquer sinon l'excuser.

Outre l'humilité, dont nous avons parlé, nécessaire en toute vertu morale, et dont ils sont d'ordinaire dépourvus, il y a une considération d'un autre genre propre à nous éclairer sur leur procédé, — propre surtout à rendre indulgent envers les incrédules, sans toutefois accroître le poids de leur autorité.

Les sciences expérimentales et mathématiques occupent aujourd'hui un rang suprême dans les études. Les savants y ont contracté l'habitude — et elle est digne d'éloge — de n'accepter aucune conclusion qui ne soit démontrée avec une évidence excluant tout doute et forçant l'esprit à l'assentiment, — l'évidence du soleil et de deux et deux font quatre.

Cependant, avec cette certitude absolue, physique, mathématique, métaphysique, il en existe une autre, parallèle, qui n'exclut pas au même degré toute possibilité du doute et du contraire : c'est la certitude morale. Elle ne trompe pas cependant. Sur elle s'appuie notre conduite ordinaire, se fondent même nos affaires les plus graves. Sans elle, la vie même du savant habitué à toute la rigueur mathématique deviendrait paralysée, butterait à tout bout de champ,

donnerait dans tous les panneaux, serait enfin une vie *invivable.*

C'est avec cette certitude, suffisante à toute notre vie pour n'être pas trompée, que se présente l'enseignement de notre foi,—pourquoi ne suffirait-elle pas ?

* * *

UN BEAU DÉSIR. — Et pourquoi, reprit Maurice, l'Eglise se refuserait-elle de nous laisser arriver à la certitude mathématique ?

— C'est un beau désir. Il me fait penser aux enfants qui demandent la lune.

— La foi serait bien plus maîtresse des esprits, et avec quel accord tous l'accepteraient !

— L'Eglise ne s'y refuse pas, mon cher, parce que l'Eglise n'a pas besoin de se refuser aux impossibilités. Et votre certitude mathématique en la matière, en est une impossibilité. Les termes du mystère échappent à notre compréhension; il est impossible à l'intelligence finie d'embrasser l'intelligence infinie. Et puis si nous pouvions avoir la compréhension des termes du mystère, comme cela arrive dans les mathématiques et dans les sciences expérimentales, la foi n'en

deviendrait pas plus maîtresse des esprits pour cela : elle n'existerait plus !

La foi, en effet, étant une vertu morale, principe et fondement de nos mérites, l'acte doit en être libre. Or, où est la liberté de nier le soleil ? quelle récompense puis-je attendre pour avoir admis le « deux et deux font quatre » ? Je ne crois pas que la somme des angles d'un triangle égale deux angles droits : je le sais.

Donc, quand vos intellectuels analysent les mystères et nos motifs de crédibilité comme un composé chimique, ou se proposent, au bout de leur recherches, de trouver la foi, ainsi qu'une vérité physique ou mathématique au bout d'une expérience ou de la démonstration d'un théorème, ils procèdent par antilogie et ne sauraient arriver à une conclusion rationnelle. Ils aboutissent à une contradiction, ou, si je puis dire, ils mettent le nez sur le mur.

Et si alors, comme les coqs orgueilleux, ils nous chantent : « Nous n'avons pas vu ! Donc... » nous leur répondons simplement : « Nous non plus ! et vous ne pouviez pas voir ! » Où est en cela le contrepoids, l'opposition de leur autorité à la nôtre ? Nous nous accordons, bien au contraire. Quand Renan...

— Vous le citez bien souvent !

— Pardonnez-le-moi. Vous savez combien d'autres en usent et en abusent.

— Son prestige, de fait, a été si grand !

— Oui, mais si profondément tombé, comme du reste beaucoup de ses palinodies, et comme tombent fatalement tous les succès de scandale.

Quand donc Renan dit : « Je ne rejetterais pas ma foi, si Dieu me donnait en ce moment cette illumination intérieure qui fait toucher l'évidence et ne permet pas le doute », nous lui répondons avec Euler, qu'il est absurde « de prétendre à des démonstrations géométriques pour prouver la vérité de la religion ». Dieu lui-même ne saurait donner cette illumination de l'évidence, parce qu'il ne peut opérer cette chose contradictoire, que la foi ne soit pas la foi, ou qu'elle soit en même temps une vertu morale et sans mérite.

Vos esprits cultivés ne marchent pas dans la même direction que nous ; ils professent des sciences exactes, nous professons une vertu morale ; ils veulent voir comme des élus, nous nous contentons d'avoir raison de croire comme des hommes. Leur acte de foi consisterait à dire : je crois parce que je sais, tandis que de sa nature il consiste à dire : je crois parce qu'Il l'a dit.

— Je saisis, fit Maurice, en se levant pour me quitter ; je comprends cette seconde divergence.

— Et si vous l'exprimiez sous la forme d'une proposition, comme nous aurions dû faire plus haut ?

— Si nous n'avions commencé par la fin... je dirais qu'une contradiction n'infirme une affirmation, que si elle vient à l'encontre et est opposée au sens même de cette affirmation.

— Sinon, que penserez-vous de l'autorité des contradicteurs ?

— Qu'elle peut être très puissante en soi ; mais qu'elle ne fait pas plus équilibre à l'autre, que ne se font mutuellement équilibre deux poids sur des balances diverses ; elle ne l'annule pas plus que deux forces motrices ne s'annulent en produisant indépendamment l'une de l'autre des tractions différentes.

— Ce qui veut dire, pour conclure ?

— Que l'argument d'autorité tirée des savants incrédules — de ceux, au moins, qui entrent dans cette seconde catégorie — ne fait pas contre-poids à l'autorité des savants du christianisme et ne la détruit aucunement.

— *Quod erat probandum !* Jusqu'au plaisir de vous revoir !

* * *

TROISIÈME DIVERGENCE. Dès le lendemain soir, mon jeune ami était là, assis près de ma fenêtre ouverte. Malgré la pluie fine, tombant du ciel noir, fouettée par le vent d'automne, il paraissait vivre un de ses bons quarts d'heure de gaieté satisfaite et qui ne regrette rien.

—A cette heure,commença-t-il, nous pouvons reprendre notre conversation d'hier. Si j'abuse, dites-le-moi, nous causerons d'autre chose.

— Et si je vous ennuie, ne dites rien, nous causerons de la même chose.

Il répondit par quelques gentillesses, y intercala deux ou trois plaisanteries et, de plus belle, je revins à l'objection des intellectuels :

— Pour que leur témoignage détruise celui des savants catholiques, il doit de plus, ce me semble, revêtir le même caractère de probité. Vous ne trouvez pas cette condition exorbitante ?

— Non, j'estime nulle, en pareil cas et en tout autre, l'autorité de l'homme improbe.

— Remarquez bien, il ne s'agit plus ici des objectants de *l'ignorance,* de *la légèreté mondaine,* ou de *ceux qui ne veulent pas de réponse.* Ceux-là, nous avons naguère assez vidé leur cas pour n'y plus revenir. Nous nous en tenons encore à l'argument des

objectants de bonne foi, tiré de l'autorité des savants.

— Et dont vous dites qu'ils manquent de probité ?

— Parfaitement, et partant d'autorité. Beaucoup d'entre eux, en effet, — pas tous, car les divergences que nous établissons varient avec les individus et ne conviennent pas à chacun, — laissent fortement suspecter leur sincérité. Et pour les juger ainsi, il n'est pas nécessaire de sonder leurs intentions et leur conscience, — ce qui n'appartient à personne, — il suffit de connaître leurs propos et leurs écrits.

Ce qu'on ne saurait contester, c'est leur intelligence : ils sont intelligents, puisqu'ils s'appellent des intellectuels ! Or, est-ce qu'un homme intelligent peut être sincère quand, renonçant à toute pratique religieuse, il combat même les principes élémentaires de la morale et de l'honnêteté ? Est-ce honnête de n'apporter aux problèmes religieux ni l'attention, ni les recherches possibles, nécessaires en matière si essentielle, de se contenter d'une demi-sécurité et de la proclamer absolue, en posant en incrédule tranquille ?

Peut-on croire, par ailleurs, qu'un petit nombre au moins de nos adversaires ont scruté les enseignements catholiques pour s'en faire une juste idée, avec toute la pénétration et l'érudition qu'ils apportent aux sciences profanes ? Ne serait-ce pas leur faire trop d'honneur et être dupe que de le croire ?

Combien, sur les questions religieuses,sont plus ignorants que les simples dont ils se moquent ! Combien dans leurs discours et leurs écrits ne peuvent parler des dogmes sans les travestir, sans en confondre les termes, la matière et l'objet ! Combien d'autres sont incrédules par pure indifférence !

Une seule question n'a aucun place dans leur vie, n'apporte aucune préoccupation à leurs travaux : la seule question nécessaire, celle de la foi et du salut. Pour plus d'un, l'incrédulité n'a été, — comme chez ce Savignan, de Bourget, — qu'une mise d'accord de leur esprit avec leurs actes : n'ayant pas vécu comme ils pensaient, ils ont fini par penser comme ils avaient vécu.

Et l'on voudrait que leur autorité, dans cette question dont ils n'ont cure, annulât l'autorité des saints et des savants du catholicisme !

* * *

UN CONTRASTE DE PLUS. — Par contre, ajoutai-je, procurez-vous la liste de dix, de vingt, de cent, de tous les noms sur lesquels nous fondons notre argument d'autorité, et dites-moi si vous en rencon-

trez un seul qui soit amoindri, je ne dis pas par la preuve, mais par le simple soupçon d'une pareille improbité.

Ces savants ont démontré des dogmes se résolvant en obligations pratiques, et ils les ont acceptées toutes. Du travail de leur esprit se déduisaient, dans plus de lumière, des devoirs nouveaux, ardus, et ils les ont vécus tous. Pas de contradiction entre leurs pensées et leurs actes. Ils n'ont laissé personne dans la demi-sécurité, rien affirmé dont ils n'aient été sûrs, jamais travesti par intérêt ou par légèreté l'enseignement des autres, jamais changé de simples opinions en maximes absolues. Ils ont pâli sur *leur sujet,* afin d'en parler en toute connaissance de cause ; ils n'ont imposé au prochain aucun fardeau, depuis le jeûne et l'abstinence jusqu'à la confession, qu'ils ne l'aient porté eux-mêmes plus lourd et plus entier que personne. Plus ils ont été croyants, plus ils ont prouvé à eux-mêmes et à nous tous qu'il fallait l'être, et plus la tenue de leur intelligence et de leur coeur a été probe.

Ceux d'entre eux qui sont des convertis, ramenés à la foi par la puissance de la vérité et la constance de leurs recherches, le sont devenus pour être meilleurs, plus pauvres, plus mortifiés dans leurs sens, plus dévoués au service des autres, plus privés de jouissan-

ces et de libertés. De combien de transfuges, passés à l'anticléricalisme ou versés dans l'hérésie, pourriez-vous en dire autant ? Combien de vos savants, pensez-vous, pourraient nous dire : « J'ai apostasié, ou bien je suis devenu et demeure incroyant, afin d'être plus chaste, plus charitable envers le prochain,plus honnête, plus détaché des biens matériels, moins envieux, moins orgueilleux et moins menteur ? » Faites, quand vous en aurez le loisir, le rapprochement des représentants des deux sciences : le seul contact des personnages fait éclater le contraste. Il y a des noms célèbres que vous ne pourrez pas accoler à d'autres sans les faire jurer.

Un Flammarion à côté d'un Secchi ! une vie austère d'astronome consciencieux, dont le génie a peur du bruit, de l'apparat, du cliquetis de la gloire, et n'exprime ses lois sidérales, ses phénomènes prévus et ses déductions qu'après des données certaines, des observations réitérées et minutieuses, — comparée à la vie d'un vulgarisateur en vogue, dont les connaissances astronomiques s'étalent bruyamment dans des décors de roman et éblouissent par l'éclat des affirmations gratuites, des postulats, des illogismes et des contradictions savantes !

— Vous choisissez, tout de même, un peu à votre aise

et à votre avantage, répliqua Maurice. Vous ne feriez pas crouler si piteusement dans la comparaison un Berthelot ou un Strauss.

— Et bien, soit ! Allons-y de Berthelot et de Strauss. Ce dernier s'est trop souvent contredit, et le clair esprit français, même des rationalistes, a fait trop bonne justice de ses nuages allemands pour qu'il entre ici en ligne de compte.

Berthelot ne s'est jamais occupé du problème religieux. Il s'est cantonné dans sa chimie et sa thermochimie, a excellé dans une thèse sur les *Combinaisons de la Glycérine*, a même fait de la politique en dilettante dans le ministère Bourgeois, puis il a terminé — lisez son discours à l'Académie des sciences — par l'aveu de l'à peu près et de l'hypothétique dans ses propres travaux et conclusions.

Ne sentez-vous pas dès lors quel contraste choquant vous faites saillir en rapprochant son autorité de celle d'un Branly, d'un Pasteur et d'un Claude Bernard ?

Y a-t-il une comparaison possible et qui ne flaire l'injure entre cette philosophie faite chair, Balmès, ce converti illustre, Newman, dont on se demande si c'est le génie des lettres, de la théologie ou de la plus tendre piété qui l'emporte en lui, — et cet abbé excommunié, Loisy, pris du vertige de la suffisance et perdu dans la

poussière de ses parchemins historiques, ou cet Hyacinthe Loyson, absorbé par son ménage sacrilège et perdu par la femme ?

Une comparaison comme d'égal à égal entre un saint Augustin, la plus belle intelligence peut-être que Dieu ait donnée à la terre, dont le retour à la foi signifie sacrifice, apostolat, mortification, renoncement à tout ce qu'il a aimé, — avec cette canaille de Voltaire qui a tout renié, afin de mieux railler, trahir, voler et détruire ? ou avec un Sainte-Beuve, critique disert et fin, de tous les critiques le maître assurément, mais dont la probité des idées et de la vie ne fut qu'un long mépris de la pudeur et ne sut pas s'affirmer avec plus d'éclat, dans sa vieillesse de vieux garçon, que par cette profession de foi savante et ce défi plein de bravoure : un dîner au porc le vendredi-saint ? Non !

— Un jour maigre, c'est sûr !

— Que pensez-vous...

— Je pense à son indigestion... Pardon ; je pense comme j'ai pensé et dit : il n'y a pas d'autorité sans probité.

— Vous n'osez pas croire à l'homme improbe, *insincère*, dont la vie dit, se dédit et se contredit ?

— Non ; ça ne me paraît pas sûr.

— Et bien, concluez. Que pensez-vous aussi de

l'autorité de ceux qui, aux heures de sincérité, ont fait des aveux contraires à toutes leurs théories ? Que devient-elle en face de l'autorité des catholiques, dont les paroles, les doctrines, la conduite constante, toute la vie et la science, forment un tout unique et infrangible. ?

— De ceux-là, nous parlerons plus tard, n'est-ce pas?

— C'est bien. Et ce sera notre quatrième divergence.

* * *

LETTRE D'UN APOLOGISTE BATIE SUR CELLE D'UN AUTRE.

Avant de reparler de cette dernière divergence, Maurice m'arriva par le courrier, quelques semaines plus tard. Il se faisait auprès de moi apologiste à son tour. Dans une lettre courte, coupée de citations longues, il m'envoyait une bonne moitié du *Mutisme athée,* de Paul Bourget. Il y glissait des commentaires à sa façon.

L'article était transcrit de l'*Echo de Paris,* fin de décembre 1914.

Il traite des prières publiques demandées pour les soldats tombés au champ d'honneur, et que le gouvernement français refusa de rendre officielles.

Bourget, comme Gabriel Hanotaux, comme Maurice Barrès, comme Henri Lavedan, comme les foules anonymes, y souhaite passionnément que la France sorte de son athéisme absurde et fasse un geste national prouvant qu'elle croit en Dieu. Il s'indigne devant l'acuité du problème religieux qu'une « équipe de politiciens » s'obstine à ne pas résoudre, même sous la main de Dieu agissant par la guerre. Il accuse ces politiciens de représenter la France aux nations étrangères « comme si profondément dépravée qu'elle est sortie non seulement de la chrétienté, mais de cette simple foi en quelque chose de supérieur, la première lueur de civilisation chez les sauvages. »

— « Vous m'avez prêché assez longtemps, m'écrivait Maurice Lejeune, c'est à mon tour à le faire aujourd'hui.

« Ohé ! écoutez ; je vous parle du haut de Bourget, et, sans plus, je vous le livre. C'est sa voix, dans la mienne, que vous entendez. Et quelle voix ! comme elle vibre et saisit !

« Vous m'avez cité, dans notre dernier entretien, des cas isolés de savants, proclamant comme certaines leurs hypothèses, niant le surnaturel parce qu'introuvable dans leurs cornues et leurs creusets, aboutissant, dans leur improbité, à l'illogisme, à la vieillerie, à la

femme et à la mangeaille. Voyez comme Bourget, lui, ne les isole pas. Il les exécute en bloc et il exécute plus impitoyablement encore les politiciens attardés à les suivre.

« Qu'il y en a d'idées dans ce seul article ! Elles débordent, elles violentent le cadre, elles le font éclater. D'autres auraient besoin de tout un livre pour les y mettre et ne les y mettraient pas. Quel portrait de la douleur française causée par le mutisme athée des gouvernants, alors que pour les coeurs endoloris le plus noble besoin, le plus saignant, est de croire en Dieu et de le prier. »

Mon jeune correspondant était sincère, — comme d'habitude d'ailleurs; mais sa sincérité ne l'empêchait pas toujours de passer des hauteurs de la foi combative au doute stagnant et à l'objection.

* * *

“ **LISEZ-MOI ÇA !** ” continuait-il, de sa plus ferme écriture, soulignant chaque mot, comme dans ses crises de *bleus* ou d'enthousiasme, il soulignait, scandait, martelait les syllabes. Lisez-moi ça ! et dites-vous : mon Lejeune est convaincu. Il ne se demande plus si

l'argument du gros garçon des Ardennes, tiré du bon sens et du besoin de parler à notre Père qui est aux cieux, vaut bien celui de tous les *scientistes* : il le sait. L'argument de Bourget rejoint celui du paysan et forme le cercle parfait.

*La France souffre, écrit l'auteur de l'*Etape, *et comme toute créature humaine qui souffre, elle a besoin de Dieu, parce qu'elle a besoin que cette douleur ait un sens. Croire en Dieu c'est d'abord cela. C'est affirmer qu'il y a une signification à la vie et à la mort, qu'une intelligence, une justice, un amour infini nous accompagnent à travers les épreuves, dont nous ne comprenons pas pourquoi nous les subissons. Croire en Dieu c'est espérer devant l'agonie, c'est affirmer que cet effroyable écrasement de tout l'être sensible n'est pas une destruction, que notre existence n'est pas un guet-apens brutal et stupide où nous aurions été jetés sans l'avoir demandé pour y être égorgés sans l'avoir mérité. Croire en Dieu c'est à cette minute, pour le soldat qui tombe loin de son père, de sa mère, de sa femme, de son enfant, de ses amis, pouvoir se dire : « Quelqu'un a pitié de ma détresse ! » Et pour ce père, cette mère, cette femme, ces enfants, c'est pouvoir répondre à travers l'espace au cri déchirant qu'ils devinent : « Tu ne nous a pas perdus. » Croire en*

Dieu, c'est dans le suprême danger, pouvoir implorer un secours. C'est penser, c'est sentir que l'univers n'est pas un implacable mécanisme de rouages aveugles qui, tôt ou tard, nous broient, mais qu'il y a un jeu flexible des lois nécessaires, une part de liberté dans l'ajustage, d'indulgence dans leurs intentions, et, à cause de cette intime confiance, croire en Dieu, c'est pouvoir prier.

« Cet élan vers le Consolateur, aussi bienfaisant à l'âme qu'il lui est naturel, comment s'est-il arrêté dans tout un groupe d'hommes et ceux-là précisément qui, ayant, dans des heures tragiques, la charge et la responsabilité du destin national, devraient, semble-t-il, chercher en Lui tous les appuis pour leur faiblesse et la nôtre ?

« Mon Père, confessait Maurice dans sa candeur et en interrompant cette longue page, si j'avais oublié les prières de ma mère, je les réapprendrais ! Et si jamais le fatras du scientisme dix-neuvième siècle m'éblouit encore ou m'ébranle du poids de son autorité, je relirai pour me remettre d'aplomb le passage ci-joint :

Ne dites pas, reprend Bourget, parlant des gouvernants incrédules, *ne dites pas : c'est faire trop d'honneur à des manœuvriers issus du suffrage universel*

que de les supposer mus par une doctrine. Il y a dans toutes les équipes de politiciens un ensemble d'idées générales qui leur sont communes et qui leur constituent, sinon une doctrine, — le mot est bien sérieux, en effet, pour ces gens-là, — du moins une mentalité. Nos gouvernants actuels sont, intellectuellement, imprégnés de scientisme. Nous avons là un exemple typique de la manière dont les systèmes philosophiques, si éloignés, croira-t-on, de la politique quotidienne, agissent sur elle à distance. Vers le milieu du siècle dernier, l'extraordinaire développement des sciences a littéralement hypnotisé la pensée française. De ces sciences une conclusion se dégage : tout a des lois. Il semblerait que la conséquence immédiate doive être : si tout a des lois, il y a un législateur. L'ordre suppose une puissance ordonnatrice...

— « Oui, oui ! s'exclame, en marge, mon correspondant ; un de vos bons garçons de Saint-François-de-Sales aurait trouvé ça ! »

Puis, allégé sans doute par cet applaudissement, il continue de transcrire :

Nos grands aînés de 1850 *ont raisonné autrement. Voici quel fut le schéma de leur système: tout a des lois, donc tout s'accomplit impersonnellement. Tout a des lois, donc il n'y a pas trace dans l'univers de volon-*

tés personnelles. Avec une telle vue des choses, que devient Dieu ?... Un « axiome éternel ». *Mais on ne prie pas un axiome. On ne prie pas une loi. On n'aime pas une loi, et elle ne nous aime pas. Elle a pour caractère d'être universelle et de ne pas tenir compte de l'individu. Il existe pourtant cet individu, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous. Il y a une personne au moins dans le monde impersonnel: la nôtre...*

« Précisément ! continue Maurice, tenant à mêler un peu du sien à celui de Bourget, — avec cette indignation propre à la jeunesse qu'éblouit la vérité et en face de l'erreur malfaisante. Et quand je proteste contre cette loi sourde et muette, parce qu'elle me brise, quand mon âme issue de « l'axiome éternel », qui n'en a pas d'âme, lui, demande au nom de la justice et de l'amour, la valeur de la vie et le prix des larmes d'un père et d'une mère, versées sur leur fils tué sur la ligne de feu, quand je demande de m'expliquer mon « moi » chétif, puisqu'on explique les infiniment petits, les combinaisons chimiques, les trajectoires et la marche des soleils, qui donc va me répondre ? va seulement m'entendre et m'aimer ? Va-t-on, parce que je suis ignorant, se contenter de me répliquer : tu dois tout subir aveuglément, car tu n'es qu'une partie méprisable dans le tout immense ? Eh bien, cette partie

souffre, et puisque vous expliquez le tout, expliquez-moi la partie ! »

C'était raisonner d'or, et non seulement après Bourget, mais comme lui. La citation reprit :

Telle est la conception que vous trouverez, reproduite avec des expressions et d'après des tempéraments divers, dans presque toute notre littérature philosophique, critique, romanesque même et poétique, durant la fin du second Empire et dans les débuts de la troisième République. C'est cette conception dont nos gouvernants actuels ont été pourris. Qu'elle se soit vulgarisée et abaissée en pénétrant chez les politiciens, qu'ils y aient vu un moyen de poursuivre des fins très peu philosophiques, il n'importe. C'est le fond de leur pensée. Celui d'entre eux qui a déclaré à la tribune le ciel vide et les étoiles éteintes n'a fait que donner une forme métaphorique à une théorie secrètement admise par eux tous, et qu'ils croient celle du progrès. Ils retardent de plus d'un quart de siècle, mais ils l'ignorent. Cette conclusion exclusive... qu'elle est loin et que nous l'avons dépassée !

« Ils s'y tiennent pourtant encore, mon Père, les « manœuvriers » de 1915, à l'ancre, hors du chenal où vogue la Vérité qui porte le monde. Les savants d'aujourd'hui ont détruit les principes mêmes sur lesquels

posaient les savants de 1850. Un Jules Tannery, un Henri Poincaré, un William James et même un Boutroux, les font mentir ou n'en tiennent pas compte. Et c'est avec eux, Père, que je saisis l'existence des vérités d'*intuition,* des vérités de coeur, d'affirmations populaires, que la science, non plus des Charcots minuscules de village ou de Paris, mais la science avec une grande S, ne saurait anéantir. La vraie science, comme affirme si justement Bourget, a détruit le scientisme par son propre développement, et elle a rendu enfin leur place à ces puissances de sentiment dont Pascal disait avec tant de sagacité, *qu'elles ont leurs raisons que la science ne comprend pas.*

« Lisez encore ceci qui m'éclaire et m'enchante :

Quel contraste !... D'un côté, des dirigeants qui se croient éclairés, qui s'intitulent des hommes de progrès et qui restent figés dans leur étroitesse de pensée... de l'autre côté, un peuple que des événements tragiques achèvent d'instruire et qui, dans son instinct y voit si net là où les autres y voient si trouble ! C'est avec ce peuple héroïque et illuminé par le coeur qu'est aussi l'intelligence... Il sent que nous assistons à une de ces catastrophes que les motifs humains ne suffisent pas à expliquer... Il sent que ce fléau épouvantable ne s'explique point par le seul hasard, ou alors

le monde serait vraiment, comme disait Chamfort, l'oeuvre du diable devenu fou. Il y a un sens à ce cataclysme, et toutes les religions sont unanimes à reconnaître dans tout le malheur national une expiation par la réversibilité: « J'ai payé la dette qui n'était pas la mienne. » Ce verset si troublant de l'Ecriture qui proclame le rachat des fautes par la substitution de la victime innocente, le peuple n'a pas besoin d'en lire la lettre pour en avoir en lui l'esprit. Il n'a pas besoin de méditer sur les Soirées de Saint-Pétersbourg, *pour sentir que certaines épreuves subies collectivement ont été méritées collectivement. Ce que des civilisations comme les nôtres renferment d'iniquités cachées et non châtiées, il ne l'ignore pas davantage.*

« Vous comprenez qu'après cetté lecture, il ne m'est pas plus difficile d'accepter la conclusion de l'auteur, que celle de notre dernière conversation. *Le peuple accepte la solidarité des peines. Mais il y a une autre solidarité après laquelle il soupire, c'est la solidarité de la supplication. Pourquoi la lui refuse-t-on ? Son infaillible instinct lui dit : s'il y a un sens à la vie et à la mort, Dieu existe, et si Dieu existe, il peut écouter l'homme l'implorer, l'exaucer... De cette croyance, le scientiste sourit. Laissons-le sourire et plaignons-le, mais plaignons aussi la France religieuse de n'être pas*

mieux comprise et plus tendrement aimée, — elle si dévouée !

« Vous saisissez trop bien, mon Père, comment cet article se rattache à l'autorité des savants dont nous avons causé et la confond, pour que j'aie à m'excuser de vous en avoir fait lire de si longs fragments. La joie de les lire moi-même ne vous explique pas moins pourquoi je n'ai pu me retenir d'y joindre mes pauvres réflexions. — Ce n'est pas vous d'ailleurs qui reprocherez un peu d'enthousiasme à votre vieil ami Lejeune. »

* * *

UNE QUATRIÈME DIVERGENCE. — Tiens ! dis-je surpris, un dimanche matin, à Maurice qui traversait la sacristie de l'Immaculée-Conception, vous, ici !

— Moi-même, mon Père, pour vous dire bonjour.

— Etes-vous venu à la messe chez nous parce que ce n'est pas votre paroisse, ou parce que le sermon y est plus court ? Je le dirai à votre curé.

— Il en sera bien aise : il hait la critique à mort, et moi j'en vis.

— Allons ne vous calomniez pas, et venez vous asseoir chez moi que nous causions.

Deux minutes suffirent à l'expédition des nouvelles du jour. Il avait hâte, et moi de même, de reprendre le sujet interrompu le mois d'avant. Il commença en toute confiance, en homme arrêté à un point précis et qui se souvient de tout ce qui précède :

— Votre énumération n'est pas achevée, n'est-ce pas, des divergences destinées à prouver la disparité entre les savants incrédules et les savants de l'Eglise. Vous continuez de croire, je suppose bien, que l'autorité des uns est légère en comparaison de celle des autres.

— Cette fois, mon cher, et grâce à vous, nous pouvons arriver sans transition à une quatrième divergence. La transition est toute faite par l'admirable article de Paul Bourget, pour lequel, encore une fois, je vous remercie.

— Est-il assez dans le mouvement des idées ! et sait-il en faire la synthèse ! En voilà un qui y a gagné en restant fidèle à la tradition, en se rapprochant toujours plus des dogmes, en se soumettant définitivement à l'autorité de l'Eglise ! Connaissez-vous beaucoup d'écrivains qui, comme lui, approchant de leurs soixante-dix ans, dépassent par chaque oeuvre nouvelle leur dernier chef-d'oeuvre ? Chacun de ses écrits, livres ou articles,s'illumine de plus de gloire littéraire,

au fur et à mesure que son esprit s'illumine de plus de foi.

—Fort bien ! Je vois que vous êtes encore tout chaud de l'article de décembre dernier.

— Dame, le temps m'a un peu refroidi ; mais l'effet solide reste.

— Tout pour le mieux ! Ça va au-delà du quart d'heure intense, et je vois que Lejeune vieillit.

* * *

REMISE AU POINT. — Nous refusons, disions-nous l'autre jour, au moment de votre départ, de reconnaître une parité d'autorité entre les scientistes et les apologistes chrétiens, à cause des aveux de ceux-là à ceux-ci. Ceux-là, je veux dire les intellectuels de tout rang, ont fait des aveux contre eux-mêmes et leurs conclusions scientifiques, et ils les ont faits alors que les circonstances en garantissaient mieux la sincérité ; ils les ont motivés et ont dû les faire. Ceux-ci n'en ont jamais fait aucun, et ils ont dit pourquoi ils n'ont pas voulu et n'ont pu les faire.

— C'est encore « la science détruite par la science même », dit Maurice, en citant Bourget.

— Supposez un saint Augustin, après toutes ses luttes contre le manichéisme, avouant un jour : « Je me suis trompé : le manichéisme, c'est la vérité ! » Ou simplement un Pascal, un Ampère, un Leibnitz, un Descartes, un Cauchy, un Newton, déclarant à la fin : « Dieu n'existe pas ! le Christ n'est qu'un homme ! » ou encore un Bellarmin, le marteau de l'hérésie, ou un Bossuet, après l'*Histoire des Variations,* prononçant devant ce qu'il croit être l'évidence : « La Réforme est dans le vrai ! » ou enfin, un Joseph de Maistre reniant d'un mot tout son livre : « Le pape est faillible ! » quel poids nous resterait de l'autorité de tous ces maîtres ? Ce qu'il reste d'un vase précieux, brisé par le potier lui-même.

— Et c'est ce qui reste, pensez-vous, au point de vue religieux, de l'autorité des savants incrédules ?

— Ai-je besoin de vous le dire, à vous qui avez admis l'écroulement de « l'axiome éternel » et de toute la science échafaudée par la moitié du dix-neuvième siècle ?

— Et ces aveux, et ces savants détruisant d'une main ce qu'ils avaient bâti de l'autre... ?

— Vous ne me les demandez pas tous, n'est-ce pas ? Le volume qui les contiendrait n'est pas encore composé, et il en faudrait plusieurs.

Vous pouvez affirmer sans crainte d'être contredit que pas un des intellectuels dont s'autorisent la libre-pensée et la légèreté n'a assez peu vécu, parlé, écrit, pour n'avoir pas laissé échapper quelques-uns de ces aveux.

Ce défi global peut ressembler à une gageure et à de la forfanterie, mais je serais heureux qu'on essayât de le faire mentir, dans le nombre comme dans le temps: depuis Julien l'Apostat vaincu par le Galiléen, à Luther empêché de se convertir par le seul désespoir devant son «char trop embourbé», à Voltaire dont «les perles recueillies dans le fumier de ses oeuvres» forment tout un livre d'apologétique, à Berthelot s'affaissant à bout d'haleine en face de ses expériences, dans un doute universel et navré, à Georges Sorel confessant, après avoir fouillé le monde et essayé de toutes les théories sociologiques, qu'il n'y a de salut que dans la vérité de l'Evangile, à tous les convertis enfin, revenus de loin de toutes les philosophies, initiés à toutes les écoles, ayant pris la mesure de tous les orgueils, vécu dans tous les milieux, séché sur tous les problèmes, entendu tous les pourquoi des hommes et des choses, et qui n'ont respiré, tranquilles, certains et forts, que dans l'immuable foi divine.

— Tous ces aveux en bloc, Père, sont du domaine

commun des lecteurs et j'avoue qu'ils me suffisent. Toutefois, si on me demandait une de ces « confessions » textuelles ? L'aveu, par exemple, d'un intellectuel, romancier ou artiste,qui forme et mène aujourd'hui l'opinion ?

* * *

LE DERNIER RÉSIDU. — Ouvrez Victor Giraud : vous allez en trouver tout plein. C'est précisément dans ses *Maîtres de l'Heure* que je lisais ce matin cette phrase de Pierre Loti : « Je ne pourrai jamais marcher avec les multitudes qui dédaignent le Christ et l'oublient. » Et cette autre : « Oh ! la foi bénie et délicieuse !... »

— Entend-il par là la foi au surnaturel ?

— Assurément ! celle dont il a dit, dans sa réception de Jean Aicard à l'Académie française, qu'elle a fait vivre, palpiter, lutter nos ancêtres, et qu'elle reste « dans son âme, comme un résidu dont il n'arrive même pas à secouer le charme ». La même dont il écrit dans son livre, *Jérusalem,* qu'elle le jeta à genoux sans résistance : « Voici que je pleure, moi aussi, que je pleure enfin toutes les larmes amoncelées et refoulées pendant mes longues angoisses anté-

rieures... Le Christ ! Oh ! quoi que les hommes fassent et disent, il demeure bien l'inexpugnable et l'unique !... Il est le maître des consolations inespérées et le prince des pardons infinis. »

Il avait pourtant, pensait-on, fait table rase de ses croyances, le bel esprit païen qui écrivait *Pêcheur d'Islande ;* et beaucoup d'autres beaux esprits tournaient autour de lui, dans ce que Marcel Prévost appelle « la mascarade philosophique des snobs de notre époque. »

Théodore Jouffroy consomme, dans cette nuit inoubliable de décembre que vous savez, l'apostasie de sa foi. Il révoque en doute toutes ses croyances. Il démolit et jette au vent du malheur tout ce qui a guidé son intelligence et abrité son âme. Puis, philosophe acharné à ses recherches, il tourne tristement tous les systèmes, tel l'esclave tournait autrefois sa meule ; il explore tous les domaines afin d'y bâtir sa certitude avec de nouveaux matériaux ; enfin, après de longues souffrances, de douloureux détours, il arrive à cet hommage : « Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre, qui est le catéchisme : vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. »

* * *

LA PLUS BELLE DÉCOUVERTE. — Quand Maine de Biran, continuai-je, commença le travail d'épuration de son âme et sa montée vers la lumière, lui dont Royer-Collard disait : « Il est notre maître à tous », et que Victor Cousin appelait : « le plus grand métaphysien qui ait honoré la France depuis Malebranche », il ne se contenta pas d'aveux seulement ; son coeur rasséréné se fit apôtre. Il écrivit à La Place : « Laissez pour quelques instants reposer les mathématiques... La plus belle, la plus importante découverte vous reste encore à faire et à publier : c'est celle d'un Dieu créateur, père et juge suprême, devant qui doit s'humilier la raison la plus superbe et qui mérite l'adoration de tous les coeurs dignes du nom d'humains. »

L'aveu de Royer-Collard n'est pas moins significatif. Absorbé par la politique et ne professant encore aucune religion, — comme cet autre politique illustre, Castelar, — il n'en écrivit pas moins à Paul Andal, son petit-fils : « Soyez chrétien, mon enfant ; ce n'est pas assez, soyez catholique. Il n'y a de solide en ce monde que les idées religieuses ; ne les abandonnez jamais, ou, si vous en sortez, rentrez-y. »

Plus d'un maître de la Sorbonne d'alors pense ainsi, même en parlant autrement.

Victor Cousin, traitant de l'immortalité de l'âme et des conséquences des bonnes et des mauvaises actions, avoue à son disciple et ami, Santa-Rosa : « C'est là une probabilité sublime qui échappe peut-être à la rigueur de la démonstration, mais qu'autorisent et consacrent, et le voeu secret du coeur, et l'assentiment universel des peuples. »

Que d'autres textes semblables vous recueilleriez dans Cousin, si vous lisiez sa vie par Paul Janet, ou par Jules Simon.

— Plus catégoriques, je suppose, que ce dernier ; car, vous me le concéderez, celui-ci se teint d'assez de scepticisme, dit Maurice, qui, jusque là avait écouté avec patience la lecture de mes feuilles de notes et de mes *aveux*.

— Vous en trouverez de clairs comme notre acte de foi. « Quelques-uns d'eux, disait Edgar Quinet, me confondent. »

— Je les lirai si c'est possible. Car Cousin, je pense, est celui dont la marque est plus profonde dans le demi-siècle de scepticisme rappelé par Bourget.

— Et Schérer ? Personne plus que lui ne s'est fatigué à découronner Jésus-Christ de ses miracles évan-

géliques, à canoniser la Science et celui qu'il nommait saint Marc-Aurèle. Personne, de son propre aveu, n'est arrivé comme lui à l'angoisse, à « l'infini qui est dans toute âme humaine », à « la blessure saignante au flanc ».

* * *

LES POÈTES. — Voulez-vous maintenant un aveu de poète ?

— Cela peut être de moindre conséquence ; mais puisque vous glanez chez les intellectuels de tout rang...

— Il est de François Coppée. Permettez que je le retrouve dans la collection du *Messenger*, de New York, où je l'ai cité, en 1908, dans une biographie de l'illustre converti.

Le poète, encore victime du scepticisme, mais déjà travaillé par le besoin du retour, contemple le sanctuaire de son âme, dévasté par le doute :

Je sais une chapelle horrible et diffamée
Dans laquelle autrefois un prêtre s'est pendu.
Depuis ce sacrilège effroyable on a dû
La tenir pour toujours aux fidèles fermée.

Plus de croix sur l'autel, plus de cierge assidu,
Plus d'encensoir perdant son âme parfumée :
Sous les arceaux déserts une funèbre armée
De feuilles mortes court en essaim éperdu.

Ma conscience est cette église de scandale ;
Mes remords affolés bondissent sur les dalles :
Le doute, qui faisait mon orgueil, me punit.

Obstiné, sans grandeur, je reste morne et sombre,
Et ne puis même plus mettre mon âme à l'ombre
Du grand geste du Christ qui plane et qui bénit.

— Pour citer Alfred de Musset, ajoutai-je, je n'aurais qu'à cueillir au hasard de la main dans sa prose et surtout dans ses *Nuits*.

Parmi ses aventures, mouillées de tant de larmes, — ce sang de l'âme, — le tourment de l'infini dominait en lui l'autorité des philosophes,

...ces faiseurs de systèmes,
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes,

et il se ramenait sans cesse lui-même au même point :

Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

D'autre fois et chez d'autres écrivains, le témoignage se double d'une tristesse poignante. C'est l'aveu

de l'homme séduit par la vérité qu'il montre de la main, tandis que sa volonté se débat en vain dans une chaîne d'ordre moral. Ici, je songe à cet auteur tant aimé, — celui peut-être que j'ai le plus aimé, avec Lemaître et Daudet, dans le monde exclusif des lettres et en dehors des écrivains catholiques, — à ce Maxime du Camp, vieilli dans des oeuvres bienfaisantes, panégyriste émouvant de la charité dont il a chanté tous les héroïsmes, dont il a si bien montré la source unique, divine, sans savoir s'y abreuver, comme le chameau du désert qui porte les outres et meurt de soif.

Il a su, lui du Camp, et il a vu plus que personne peut-être, combien souvent la libre-pensée n'est qu'un passe-port délivré par le monde à la libre vie, un billet d'entrée à la comédie humaine, une étiquette collée au front qui veut porter haut sans rougir.

Un jour, — et je tiens ce fait d'un témoin bien sûr, — on l'exhortait à revenir à la foi de sa mère et à remplir ses devoirs envers Dieu. C'était peu de temps avant sa mort. — « Oui, je le devrais, répondit-il, avec une douceur pleine de mélancolie ; mais je me souviens des conditions requises pour recevoir les sacrements. J'ai deux femmes, il me faudrait en renvoyer une : je ne veux pas faire cela. »

Voilà comment cet écrivain de génie, si aimé, après

avoir procuré tant de jouissances intellectuelles à ses admirateurs, a fini en les faisant pleurer.

* * *

DEUX ESPRITS QUI SE RENCONTRENT. — Enfin, dis-je pour en finir, est-ce assez d'aveux ?

— Plus qu'il n'en faut, je l'avoue, pour établir votre quatrième divergence et la conviction dans un esprit sincère. Merci.

Je les garde, ils me serviront. Je vais essayer d'en trier d'autres parmi les écrivains les plus en vogue cette année. Car l'actualité, vous savez comme on aime l'actualité ! Et les écrivains, c'est un peu comme la mode chez les femmes : ils sont plus ou moins portés selon les saisons.

— Vous n'aurez d'ailleurs, pour colliger les aveux plus récents, qu'à suivre les commentaires des derniers événements et du réveil religieux en France. Vous allez en trouver des liasses, tombées des lèvres et de la plume des écrivains les plus accrédités.

On pourra faire — on le fera sans doute—un magnifique livre apologétique de la guerre, en réunissant des fragments d'articles de Frédéric Masson, de Lave-

dan, de Clémenceau, de Barrès, de Boutroux et même de Hervé.

— Il semble que la guerre les ait tous ramenés au nid, comme des oiseaux blessés.

— Tiens ! est-ce une réminiscence de Melchior de Vogüé ? Votre comparaison me le rappelle.

— Preuve que l'esprit le plus modeste peut se rencontrer avec le plus grand. Je ne l'ai jamais lu.

— C'est bien lui, si je ne me trompe, qui a parlé des âmes déçues par la Science et qui tournoient cherchant un guide, comme les hirondelles rasant les marais sous l'orage, éperdues, dans le froid et le bruit... Essayez de leur dire, commentait-il, qu'il est une retraite où l'on ramasse et réchauffe les oiseaux blessés, vous les verrez s'assembler, toutes ces âmes, monter, partir à grand vol, par delà les déserts arides du doute, vers celui qui les aura appelés d'un cri de son coeur.

— S'il n'était mort il y a quatre ou cinq ans, on dirait bien qu'il écrit pour les hirondelles d'aujourd'hui.

— Ce qu'il a écrit de mieux encore, pour les âmes de tous les temps, écoutez-le bien, je vais vous le lire, — du moins aussi textuellement que le porte cette feuille volante à laquelle je l'ai confié : c'est le dialogue entre la tour Eiffel et les tours de Notre-Dame.

Une belle page d'anthologie. Elle fut d'abord publiée dans la *Revue des Deux-Mondes,* puis dans un volume intitulé : *Remarques sur l'Exposition du Centenaire en* 1889.

* * *

UN BEAU DIALOGUE. Melchior de Vogüé s'était attardé au sommet de la Tour bien avant dans la nuit. Tout à coup deux faisceaux de lumière électrique partirent des flancs du colosse de fer et s'arrêtèrent sur les tours de Notre-Dame, qu'ils baignèrent de leur clarté.

« La Tour, écrit-il, n'est pas muette. Le vent qui frémit dans ses cordes de métal lui donne une voix. Elle dit : — Vieilles tours abandonnées, on ne vous écoute plus. Ne voyez-vous pas que le monde a changé de pôle et qu'il tourne maintenant sur mon axe de fer?

« Je représente la force universelle disciplinée par le calcul. La pensée humaine court le long de mes membres. J'ai le front ceint d'éclairs dérobés aux sources de la lumière. Vous étiez l'ignorance, je suis la science. Vous teniez l'homme esclave, je le fais libre. Je sais le secret des prodiges qui terrifiaient vos fidèles. Mon pouvoir illimité refera l'univers et trouvera ici-bas

votre paradis enfantin. Je n'ai plus besoin de votre Dieu, inventé pour expliquer une création dont je connais les lois. Ces lois me suffisent ; elles suffisent aux esprits que j'ai conquis sur vous et qui ne rétrograderont pas. »

— Voilà, où je n'y comprends rien, interrompit Maurice, la science prise du vertige de l'orgueil !

— Vous comprenez très bien. Et je m'en réjouis ; la réponse des Tours va faire résonner plus clairement à vos oreilles la pensée de saint Augustin, à savoir que le coeur ne peut se reposer hors de Dieu : *irrequietum est donec requiescat in te :*

« Fille du savoir, répondent les tours de Notre-Dame, courbe ton orgueil. Ta science est belle et nécessaire, et invincible ; mais c'est peu d'éclairer l'esprit, si l'on ne guérit pas l'éternelle plaie du coeur. Tu es fière de ton savoir, tu sais peu de chose, puisque tu ne sais pas prier. Tu peux étonner les hommes ; ils iront s'égayer chez toi, ils viendront pleurer chez nous. Fantaisie d'un jour, tu n'es pas viable, car tu n'as point d'âme... Tu ne règneras vraiment sur le monde que le jour... où dans l'accord de la science et de la foi, tu rendras au malheureux ce qu'ils trouvaient chez nous : une immense compassion et un espoir divin. »

— Magnifique ! et combien vrai, s'écrie Maurice en se levant. Il n'est pas surprenant qu'une pareille page soit dans toutes les mémoires.

— C'est le dialogue de deux mondes aux antipodes, universel, souvent inconsciemment repris, le dialogue des deux hommes en chacun de nous. Heureux ceux qui le concluent dans la foi sincère de ces braves gens ! — d'un geste vers ma fenêtre, j'indiquais la foule sortie de la grand'messe et dévalant dans la rue Rachel.

J'ajoutai :

— Mais pour conclure avec sincérité comme nos paroissiens, il faut pratiquer comme eux, et, comme eux, venir sous les *vieilles tours* prier avec humilité.

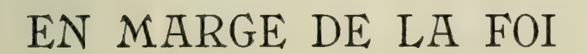
— Me permettez-vous d'apporter cette feuille ?

— A quoi bon ? vous la trouverez partout.

— C'est possible ; mais si vous me la donniez, je n'aurais plus à la trouver.

— Allez, je vous la donne.

— Je vous offre tous mes respects, mon Père, et mille mercis.


EN MARGE DE LA FOI

LE VOL ET LE DOUTE

RETOUR DE L'ABORD-À-PLOUFFE. Maurice Lejeune venait de terminer une retraite fermée à notre maison Saint-Martin. Il en était revenu rayonnant de joie communicative, prêt à toutes les oeuvres de zèle, plus convaincu que jamais des vérités catholiques, fermement décidé à les défendre et à les propager partout. En cela d'ailleurs, il ressemblait à tous les retraitants retour de l'Abord-à-Plouffe. Ceux qui ont fait, là-bas, dans le silence et la paix du coeur, les Exercices, ne s'étonneront pas des ardeurs généreuses et combatives de mon jeune ami.

En rentrant chez lui, il m'écrivit la lettre qui suit :

Mon révérend et cher Père,

Au cours de nos conversations sur la foi, il nous est arrivé souvent de nous arrêter sur des matières de morale. Vous remettiez toujours à plus tard vos réponses à mes questions, afin de garder plus d'homogénéité à nos sujets. Ce serait un complément, il me semble, à

ce que vous m'avez dit, si vous consentiez à y répondre aujourd'hui.

Ce serait une lacune de moins, sans ajouter ce que vous appelliez un hors-d'oeuvre de plus.

Vous souvenez-vous de m'avoir dit un jour : « Vous perdez votre temps en démontrant la divinité de la confession à un individu qui refuse de se confesser, parce qu'il a volé vingt-cinq piastres et ne veut pas restituer » ?

Vous établissiez donc une relation entre le *vol* et le *doute*, — celui-ci né de celui-là ou lui servant au moins de prétexte et de lien.

Je profite de cette sortie sur le terrain de la justice pour vous poser deux questions. — Il me servirait beaucoup en ce moment d'en avoir les réponses :

1° Le droit de propriété varie-t-il avec les circonstances et le temps ?

2° Notre vie moderne ne rend-elle pas quelquefois justifiable ce que le public appelle des vols ?

Si cela ne vous ennuie pas de me voir revenir à cette question de justice, vous répondrez à un retraitant qui veut être juste autant que croyant.

Je vous dis à l'avance de grands mercis.

Maurice LEJEUNE.

* * *

CE QUE N'EST PAS LA PROPRIÉTÉ.

Les jours suivants ne me laissèrent pas le loisir de répondre.

J'avertis Maurice que j'allais partir pour Sorel et y prêcher une retraite à des jeunes gens. Il m'attendit le soir même sur le pont du bateau.

— Vous voyez, me dit-il, que je ne me tiens pas facilement pour battu.

Et, sans transition, il me posa de nouveau ses deux questions.

— Il n'est pas facile, repris-je, d'y répondre par un oui ou un non.

Dans les deux cas il s'agit de la justice, invariable, absolue comme la vérité. Or, qui dit justice dit respect du droit d'autrui ; et parler de droit, c'est parler de propriété. Vous aurez déjà une réponse suffisante à votre première question, si nous définissons clairement le sens de ce mot. Il suffira ensuite de l'appliquer à des théories diverses pour voir comment elles s'accordent avec lui, ou saisir comment elles violent le droit dans la pratique.

— Je croyais bien savoir un peu ce qu'est la propriété.

— Savez-vous aussi ce qu'elle n'est pas ?

— ?

— Si j'en croyais certains économistes et législateurs que j'ai consultés, comme on écoute les témoins du demandeur avant ceux de la défense, je serais tenté de répondre qu'elle est tout ce qu'ils ne disent pas, ou le contraire de ce qu'ils disent.

Quand Proudhon, par exemple, affirme que « la propriété c'est le vol », il commet une monstruosité trop répugnante pour qu'il soit besoin de le réfuter. Il a pourtant fait école, sinon parmi les théoriciens, du moins parmi les intéressés à suivre ses théories. Et ceux-là sont sans nombre, attendu qu'il y a toujours une multitude de gens heureux d'entendre absoudre par l'intelligence les malhonnêtetés du coeur.

Quand Montesquieu enseigne « qu'elle est un droit civil », et que Mirabeau, la définissant à son tour, ajoute : « La propriété particulière est acquise par la force des lois et c'est la loi seule qui la constitue », il semble que ces définitions ne produisent plus dans les esprits la même répugnance, — si peu différentes qu'elles soient.

Vous savez comment se traduit aujourd'hui par des actes la théorie de Bismarck : « La force prime le droit », ou, comme d'autres l'ont rapporté en tradui-

sant ses paroles au Reichstag allemand : « Quand on ne possède pas une propriété, on la conquiert, et c'est alors la force qui crée le droit », vous savez, dis-je comment cette doctrine barbare, sanctionnée par la *Kultur* des intellectuels de Berlin, se réalise aujourd'hui dans les vols sacrilèges et les tueries d'une guerre effroyable. Un peuple fort et fou d'orgueil pousse les théories bismarkiennes jusqu'à leurs conséquences ultimes ; on les lui a fait boire, il en est ivre et trouve une gloire féroce à raser des frontières et des serments jurés, à massacrer un petit peuple comme des sauvages massacreraient une famille, parce qu'elle a refusé de leur ouvrir sa porte, à brûler des bibliothèques et des musées, à voler des trésors, du vin et des objets d'art, à bombarder des cathédrales, à fusiller et à tuer à coups de pied des prêtres, des enfants et des mères, et à achever des blessés.

* * *

UN CAS DE SIMILITUDE. Vous savez au surplus, que cette définition du droit, révoltante pour les Prussiens de chez nous, quand ils la considèrent chez les Prussiens de là-bas, ressemble comme une soeur jumelle à celle qu'on voudrait appli-

quer à la minorité française de certaine province du Canada. L'intérêt peut empêcher de la voir dans sa hideur, les préjugés peuvent la voiler aux yeux de l'ignorance. — Elle est en fait la même. — On n'a pas plus le droit d'arracher à un peuple sa langue et sa foi, qu'on a le droit de lui voler sa terre.

Et donc, la différence entre ces concepts divers est plus apparente que réelle. Somme toute, ils ne diffèrent les uns des autres que par ce que la loi civile ajoute à la force brutale. Mais comme la loi est souvent un parchemin arbitraire, sur lequel une révolution a écrit ce qu'une autre révolution rature, la propriété soumise à ces hasards peut être équitable aujourd'hui et être le vol demain, — avec cette différence que le vol y est sans le nom : il s'appelle loi.

* * *

UNE DÉFINITION. La propriété remonte plus haut que la loi écrite. Elle remonte à Dieu, qui en a écrit le droit dans notre nature même.

La loi civile ne nous crée pas ce droit ; elle le protège, le reconnaît, le consacre si vous voulez, rien de plus. Et si elle s'arroge le pouvoir de démolir le droit natu-

rel, elle se ment à elle-même, et le droit reste. Il reste à l'homme avec la pleine faculté de posséder, de disposer à son gré des biens matériels, à moins d'une juste prohibition.

— N'est-ce pas dans ce sens, dit Maurice en lisant dans son calepin, qu'on a pu écrire : « La propriété, « c'est le travail sur la matière fournie par Dieu. Et « si, objecte-t-on, la matière toute préparée se donne à « l'homme sans travail, et s'il est des pays plus heu-« reux que *le pays où fleurit l'oranger,* où les fruits « sollicitent la main de les cueillir ? je réponds : il « faut les cueillir ! Ce geste, c'est votre travail, et ce « travail crée votre propriété. Il n'est plus libre à « votre voisin de prendre l'orange dans votre main ou « l'orange sur la branche. Celle-là, c'est la vôtre ; il « le sait, vous le sentez, la nature à tous deux le crie ; « c'est un droit naturel. »

— Il y a beaucoup de vrai dans votre note ; mais elle n'est pas complète.

— Je devrais ajouter, je le sais, sans entrer dans les détails de cette question complexe, que le travail créant le droit de posséder crée également le droit de transmettre ce que l'on possède, et, par conséquent, à celui qui le reçoit le droit de le garder.

* * *

DEUX REMARQUES. — Fort bien. Cependant laissez-moi ajouter deux simples remarques, — car une conversation n'est pas un cours 1° En faisant remonter l'origine de la propriété au fait unique du travail et de l'occupation, vous avez tort de restreindre à cet élément la notion même élémentaire du droit. Les manuels de sociologie et de philosophie morale que je vous indiquerai vous serviront à compléter cette notion : — Ch. Antoine, par exemple, ou le *Manuel social* de l'Action populaire.

2° Le droit — faculté de posséder... — suppose un être moral, c'est-à-dire doué d'intelligence et de liberté. Il suppose aussi une idée de prééminence du possesseur sur la chose possédée, de dépendance morale par rapport à l'homme de l'objet dont il peut disposer à son gré. La propriété suppose l'appropriation, — ou bien *transitoire,* sur les choses qui se consomment, ou bien *stable et permanente,* s'il s'agit de fonds, d'immeubles...

Pour être propriétaire, il faut être soumis à l'ordre juridique et légal, à la loi naturelle, divine, humaine.

Et c'est pourquoi on ajoute à la définition : *à moins de prohibition légale.*

Un droit naturel, c'est à savoir inné dans l'homme, gravé en lui par l'auteur même de la nature et en vertu duquel il possède la faculté d'acquérir les biens extérieurs. Cette acquisition se fait de deux manières : *a*) en faisant sien par un fait juridique ce qui n'appartient à personne ; *b*) en possédant légitimement des choses qui appartenaient à autrui. Le premier occupant est propriétaire du bien *nullius* qu'il a occupé ; le second, parce qu'il l'a légitimement reçu en héritage ou l'a acheté.

Sans ce droit, exclusif de tout autre, la nature ne fournit plus à l'homme les moyens nécessaires de conservation ; et sans ce droit stable, elle ne lui laisse plus les ressources nécessaires à des besoins permanents, à sa vieillesse, à ses facultés perfectibles, à son travail et à ses talents. Sans ce droit, ni la famille elle-même, ni la société ne peuvent exister, pour lesquelles cependant l'homme est fait par nature.

Ce droit ne change pas, ne s'enseigne pas, ne s'apprend pas. On fait acte de propriétaire, avant même de savoir ce que c'est que la propriété. Otez à un enfant le gâteau que sa mère lui a donné ou le jouet qu'il s'est fabriqué, et tout son petit être se révolte ;

ses mains crispées, ses yeux où brillent des éclairs, sa voix perçante d'indignation enfantine, vous crient avec le désespoir de la faiblesse et toute la conscience du droit : « C'est à moi, c'est ma propriété ; tu es un voleur ! »

Qu'est-ce donc qui parle dans cet enfant, dont l'intelligence n'est encore qu'une vague lueur à travers une masse de chair rose ? C'est la nature, et cette nature spontanée affirme le principe de la propriété.

J'ajoute : — encore que cette réponse ne soit pas appelée par votre question : — ce qui est vrai de l'individu-enfant l'est également d'un peuple-enfant, enfant par l'âge ou par la faiblesse. Qu'une nation puissamment armée s'arroge sur lui des droits, parce qu'elle a des ambitions voraces, des canons, de gros bataillons, des généraux de toutes les médailles, qu'elle se mette à démolir comme un vieux mur les frontières de ce petit peuple, à envahir son territoire pour le démembrer et le partager ensuite, ainsi que les prises d'une chasse, entre les vainqueurs affamés, comme la Prusse et la Russie se partagèrent la Pologne, ou bien pour l'annexer violemment comme on annexe un homme à une croix en l'y crucifiant, alors ce peuple-enfant se dresse dans son indignation, les mains crispées sur le trésor national qu'on veut lui arracher, et

il pousse un cri dont le monde retentit, qui vibre du désespoir de la faiblesse et de toute la conscience du droit : « C'est à moi, c'est ma propriété, tu es un voleur ! »

Est-ce là une réponse suffisante à votre première question ?

— J'y vois, merci. Et la seconde ?

— Nous y voici.

* * *

PAS DE BRÈCHE A L'ABSOLU. — La justice est invariable, absolue comme la vérité. C'est là une première réponse et, à la rigueur, elle pourrait suffire. La vie la plus moderne ne saurait rien changer dans l'absolu. Elle peut inventer des modalités nouvelles dans l'application des principes, des courses à la fortune, atteindre et battre des records, chauffer des ambitions, aiguiser les esprits, les fausser et les endurcir à toute délicatesse, créer des ressources multiples et les dépasser toujours pour des besoins nouveaux, creuser des fringales insatiables de gain ; elle ne saurait changer le principe du mien et du tien, non plus que le commandement : *Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras sciemment.*

En faisant allusion à des manières de voler particulières à notre temps, vous n'insinuez pas, je suppose, que les vieilles manières soient mortes et qu'on ne veuille plus être un vulgaire escroc parce que c'est passé de mode ?

— Oh, dame non !

— En pareille matière, les vieilles modes ne s'en vont jamais. Elles s'ajoutent toujours aux autres. Dans le vol, le progrès ne laisse rien en arrière. Il ne soustrait pas, il additionne.

Votre question ne concerne donc pas les escarpes effrontés, ni les pauvres gueux aux doigts crochus qui ont subtilisé, dans la poche d'un voisin, cet objet si léger à porter quand il est plein et si lourd quand il est vide, un porte-monnaie ; elle n'a rien à voir avec les pensionnaires de Bordeaux, ces monstres en rupture de justice pour avoir cueilli un pantalon à une devanture, un pain chez l'épicier, de l'eau et du gaz à la ville, un loyer au propriétaire, ou une bouteille chez l'aubergiste. Ceux-là, sans conteste, sont « les pelés, les galeux », auxquels il faut, évidemment, ôter le soleil et bien d'autres choses.

— De vrais voleurs, enfin, mais peu embarrassants n'est-ce pas ?

— Les embarrassants, ce sont les vôtres, ceux de « la vie moderne ».

* * *

VOLS D'AUJOURD'HUI ET VOLS D'AUTREFOIS.

Autrefois, on volait, mais on savait au moins, et on se l'avouait, qu'on était voleur. On vivait et on mourait quelquefois sans restituer, mais on comprenait, et c'était clair, qu'on s'en allait chez le diable.

Aujourd'hui, ce n'est pas tout à fait cela. L'industrie, l'échange, le papier-monnaie, l'argent devenu marchandise, le capital-actions, le trust, la noblesse déplacée et l'honneur remplacé par la fortune, la vitesse et l'affolement, ont créé un monde d'affaires compliqué et dans lequel il est urgent de jouer au plus fin, de manoeuvrer des coudes, de bousculer et d'écraser ses rivaux, à condition seulement de n'être pas pincé par la loi.

— Mais on s'arrange pour n'être pas pincé, fit Maurice en souriant.

— Aussi bien, la loi civile, qu'est-ce, si ce n'est l'obstacle posé à l'homme par un autre homme. Mais ce qu'un homme a posé, est-ce qu'un autre homme ne peut pas le contourner ? Et c'est justement ce que font vos voleurs, tant qu'ils ne rencontrent pas cet autre obstacle posé par Dieu, celui-là, la conscience.

Dès lors, il ne reste que cette ressource tant usitée, violenter ou assouplir sa conscience.

On prend, par exemple, de bons vieux mots illusionnants qui la caressent dans le bon sens, et auxquels on donne une signification idoine. L'escroquerie s'appelle l'habileté : est-ce que la conscience condamne l'habileté ? Le prix d'achat d'une âme ou d'une complicité ténébreuse s'appelle une récompense : est-ce que la conscience condamne les récompenses ? L'intrigue et la ruse étranglant la droiture s'appellent de la finesse d'esprit : est-ce que la conscience fait un crime d'avoir de l'esprit ? Les pots-de-vin s'appelpellent des magnificences : ne peut-on plus en conscience être magnifique ?

Quand le coupable s'est couronné de toutes ces épithètes honorables, sa conscience assouplie lui dit enfin tout bas : toi aussi, tu es honorable. Tu n'iras pas en prison.

Et l'on voit cette grande noble dame qu'est l'Honnêteté, frayer avec des filous, des intrigants, des faiseurs habiles, des tricheurs, des menteurs heureux, forcée de s'y trouver à l'aise afin de leur permettre de se dire honnêtes en volant.

On disait à Voltaire, qui a faussé l'histoire vous savez combien : « Vous êtes le plus grand inventeur du siècle.

— Et comment cela, reprit-il ?

— Parce que vous avez inventé l'histoire. »

Votre « vie moderne » a battu Voltaire.

— Oui ? Et comment donc ?

— Parcequ'elle a inventé les honnêtes voleurs.

On ne dit pas si les inventeurs ont trouvé pour leur vie, non plus vécue, mais courue, brûlée, trépidante, le bonheur et la gloire. On ne dit même pas qu'ils ont du génie, attendu que pour faire fortune souvent, ce n'est pas du génie qu'il faut, mais de la délicatesse... qu'il ne faut pas.

* * *

LA VIE MODERNE. — Revenons, mon ami, à votre expression, la *vie moderne.*

N'enveloppe-t-elle pas dans sa généralité vague une sorte de nécessité, subie, non voulue ?

— Puisque c'est la vie qui nous pousse dans ses bagarres d'affaires, il faut bien, au risque d'être étranglé, s'en tirer comme on peut, se battre contre les concurrents de corsaire à corsaire et demi, avec leurs tactiques et leurs armes. C'est la vieille histoire, que voulez-vous, de hurler avec les loups, de tricher avec les tricheurs.

— C'est ça, voilà l'équivoque ; elle tendrait à assimiler la situation du voleur à celle du malheureux qui tue en cas de légitime défense.

Or, rien ne se ressemble moins que ces deux situa-

tions : l'une, involontaire, violente, laisse à l'homme tout le droit de défendre sa vie contre un injuste agresseur ; l'autre, prévue, recherchée par l'individu qui s'y accule sans motif suffisant et s'y maintient par passion périlleuse et aimée.

Tous ces mots qu'on jette pour étourdir et pour s'étourdir : « Tout le monde fait comme ça ! les temps sont changés ! les honnêtes gens d'autrefois mourraient de faim aujourd'hui avec leurs scrupules ! » n'excusent rien ni personne. Au reste, la vie moderne, abstraite et impersonnelle, sous laquelle on dérobe, pour les justifier, toutes ces brèches à la justice et ces accrocs soi-disant forcés au bien d'autrui, porte des noms plus concrets, quand on la tire des nuages de la généralité. Elle s'appelle la fièvre de faire fortune vite, l'ambition tournant au vertige dans la mêlée financière, le luxe, le triomphe de la haute vanité, la table, les femmes, la sensualité victorieuse et devenue distinguée parce qu'elle coûte cher, les bijoux, les chambres bien capitonnées, tout le prix enfin requis par l'âme achetée et la bête entretenue.

* * *

L'AGIOTEUR. C'est la fièvre de la fortune faite vite qui a engendré l'agioteur ; — celui-là devait naître dans un accès de fièvre. L'agioteur qu'on nous impor-

tera sûrement un jour, si ce n'est déjà fait, le parasite social qui, ne produisant rien, accapare le produit des autres, échange des valeurs factices pour des sommes réelles, jette sur le marché, avec la panique, d'un coup de télégraphe ou d'un coup de téléphone, des milliers de dollars de marchandises qu'il n'a pas, ou achète des amas de denrées dont il ne prendra jamais livraison. C'est l'être odieux, dont l'âme méprisante n'aime personne, dont le coeur est de métal, dont les doigts mécaniques s'ouvrent toujours pour prendre et jamais pour lâcher prise ; c'est le joueur endiablé qui a pour église la banque, pour sanctuaire la Bourse, pour prêtre le courtier, pour sacrifice et pour victimes les naïfs immolés par lui au dieu Mammon ou bien jetés sur le pavé ; c'est l'étranger — que le ciel nous en préserve ! — sorti hier d'une masure ou échappé d'un ghetto en traînant ses guenilles, et qui sera demain le grand personnage devant lequel on lèvera droit son chapeau, pour le rabaisser révérencieusement à la hauteur du coeur. Les petits financiers s'empresseront, comme pour lui demander la permission de vivre, de lui presser la main, avec des trépidations d'espérances ou des craintes d'être poussés en bas. Ils l'interrogeront comme un sphinx dans le fond des yeux, pour voir s'il va consentir à la hausse ou à la baisse.

C'est cet arriviste enrichi qui, un beau soir, dans une extravagance de royal parvenu, s'étalera tout entier. Dans quelque grande salle flamboyante, parmi des buées de champagne, des monceaux de victuailles, des toilettes criardes et dont le prix monte, semble-t-il, à mesure que baisse leur décence, il fera comprendre et amèrement sentir à d'honnêtes bourgeois, à des magistrats, des politiciens, des employés, d'honorables et anciennes familles, qu'on a maigrement fait manger et danser son monde, quand on n'y a dépensé que quelques centaines de dollars. — « Hein ! contemplez-moi cela : j'établis un record ! »

* * *

LES HUISSIERS. Et voilà que pour l'égaler tous ces braves gens se fendent, s'esbrouffent, se cassent le cou, poussés par leurs femmes, lesquelles sont poussées par leurs fils et leurs filles, lesquels sont poussés par leur vanité,laquelle est grande et aveugle prétentieusement.

Les revenus y passent; après les revenus viennent les dettes; avec les dettes se présentent les créanciers; marchands de vin, d'épices, de bijoux, de soieries, ou les bonnes faiseuses ; après les créanciers, le mari se voit dans l'alternative de recevoir des huissiers ou de céder à une grande tentation.

Il cède quelquefois...

— A quoi ?

— Tâchez de le découvrir dans les comptes de l'administration publique, dans les livres de quelque grande compagnie, dans les trahisons politiques, dens certaines transactions louches, dans des revirements inattendus d'opinion, dans des manières d'épargner les riches et d'écraser les petits et les pauvres, qui laissent trop voir le marché.

* * *

LES VOLS HONNÊTES. — Voilà ce que vous avez enveloppé dans votre terme abstrait de *vie moderne*. Y trouverez-vous encore une excuse aux *vols honnêtes?*

— Je les trouve *plus vols* et moins honnêtes.

— En regardant un peu autour de vous, vous pourriez y découvrir d'autres conséquences désastreuses. Même quand les huissiers ne menacent pas et que le jouisseur ambitieux ne cède pas à la tentation du vol pour couvrir de folles dépenses, combien de fois des fournisseurs, de pauvres modistes, vivant du travail du dernier jour et de la dernière nuit, ont à attendre leur salaire, à rabattre, à souffrir ! C'est de cette manière *honnête* de voler que parlait le P. de Ravignan, quand, avec sa rude franchise, dans une réunion de grandes dames parisiennes qui lui avaient demandé de leur prêcher les hautes vertus de la piété parfaite,

il dit presque dès le début : « Mesdames, payez-vous vos dettes ? »

Moi, je crois bien que nos dames paient leurs dettes. Un jour pourtant, dans une maison superbe d'une de nos plus belles rues, une pauvre fille, une couturière, se présenta pour solliciter au moins une partie de l'argent qu'on lui devait. Depuis un mois, elle et sa soeur malade s'étaient employées aux toilettes de madame et de sa jeune fille, pour une soirée de « début ».

Madame lui fit répondre par sa domestique : « Dites-lui que ce n'est pas pendant les dépenses du carnaval qu'on vient demander son argent ! »

La pauvre fille s'en alla. Elle s'assit en pleurant près du lit de sa soeur qui toussait ses poumons et qui mourut pendant la nuit, dans une chambre sans feu.

Cela ne vous donne-t-il pas l'envie de crier : « Un peu de coeur, mesdames, et payez vos dettes ! »

Si l'on se donnait la peine de scruter la vie moderne, on exposerait bien d'autres de ces misères, comme des plaies vives au grand jour.

Vous y verriez le locataire, dont le loyer en souffrance ne sera pas payé ; — il avait pourtant assez d'argent, lorsque sont venus des chanteuses d'opéra et des acteurs célèbres, pour offrir à sa femme, tapageusement mise, le luxe d'une baignoire très en vue au

théâtre. Vous y rencontreriez le touriste se payant les voyages les plus à la mode, en pullman l'hiver et en extra-première des bateaux l'été, tandis que ses victimes économisent et se privent pour avoir commis la charitable sottise d'accepter et de renouveler ses billets promissoires. Vous y contempleriez sur des plages choisies, tièdes dès l'avril et fraîches en juillet, dans l'hôtel le plus select d'une ville d'eau, avec toute leur famille, des gens très fiers. Et si vous désiriez savoir le secret de ces jouissances distinguées, vous n'auriez qu'à examiner les livres de la procure de certaine maison d'éducation, où des religieux tâchent de vivre pour quinze sous par jour, ayant renoncé à se faire payer soixante ou quatre-vingt mille dollars de dettes perdues, et dont les débiteurs posent en grands seigneurs au bord de la mer, du Golfe ou des lacs, ont chevaux et voiture, chapeaux huit-reflets et fourrures rares ; — leur carte indique à la meilleure société leur jour de réception, et le plus beau monde envoie à Monsieur, à Madame, ses invitations...

— Monsieur ? madame ?

— Cela dépasse l'euphémisme, n'est-ce pas ? On ne nomme pas ainsi les gens qui détiennent le bien d'autrui, dans les cercles où l'on appelle les choses par leur nom.

* * *

NE CONFONDONS PAS.

— Vous ne le dites pas clairement, Père, dit Lejeune, mais vous m'avez bien l'air d'envelopper dans la même réprobation l'amour de la fortune et le vol, l'agioteur et le courtier, l'habile filou et le financier de génie, le guet-apens et la Bourse.

— Si c'est là votre impression, je regrette de l'avoir causée, et je m'explique.

Il y a entre ces noms et ces choses des différences essentielles. De l'une à l'autre, il y a l'espace de plus d'un pas ; vous l'avez franchi sans moi. C'est assez pour franchir une frontière, un pas, comme il suffit d'un trait poussé à la charge pour transformer le portrait le plus ressemblant en caricature.

Toutes les fortunes vite faites ne sont pas malhonnêtes ; je n'ai pas souvenance de l'avoir dit et ne saurais le dire. La passion de faire fortune vite expose seulement à le devenir, malhonnête, et émousse singulièrement les délicatesses de la conscience. De même, je me garde bien d'affirmer, comme je voudrais me garder des détails de ce sujet, que la Bourse soit un moyen illégitime de conquérir cette fortune. C'est ici que votre objection, tirée des conditions des temps présents, retrouve toute sa valeur. La *vie moderne* explique même et suffit à justifier, dans de justes limites, les *trusts* qui permettent à plusieurs, par l'union de

leurs forces et de leurs capitaux, de mettre en valeur pour le bien commun des ressources que l'initiative individuelle ne saurait exploiter. Elle suffit même, si vous voulez bien me comprendre, à légitimer ce que l'argot anglo-français de la Bourse appelle de vingt noms devenus malsonnants.

Ne confondons pas, je vous prie ; ne condamnons pas avant de définir et d'entendre.

* * *

LA BOURSE. — Et la Bourse ?

— Vous voulez donc m'amener à dire ce que j'en pense ?

Vous n'en tirerez pas le plaisir d'une surprise. Ma pensée sur ce sujet est très ordinaire, très comme tout le monde.

Le jeu de bourse, est légitime en soi. Il est sur le pied de toute autre spéculation, à condition d'être soumis aux règles qui le doivent régir et en garantir la moralité. Ces règles, disent les économistes comme les théologiens, peuvent se réduire à quatre :

1° Il faut que le joueur puisse disposer des valeurs mises au jeu. Il ne saurait sans injustice exposer le bien d'autrui, ni engager ce qu'il n'a pas.

2° Qu'il consente librement à jouer et n'y soit

entraîné par aucune sollicitation captieuse ou fausse promesse.

3° Qu'il observe avec fidélité les règlements du jeu, sans fraude ni supercherie...

4° Enfin, qu'il y ait équilibre ou égalité entre lui et les autres intéressés, clients ou concurrents, c'est à savoir, en dehors de l'habileté particulière à chacun, que les chances de gain ou de perte se balancent de part et d'autre.

A ce compte, je le répète, la Bourse est sur le même pied de moralité que toute autre spéculation.

* * *

TYPE D'AMBITIEUX. — Cependant il n'y a pas que la Bourse. Dans toutes les autres spéculations aussi, il y a l'ambition du spéculateur dont nous avons parlé plus haut qui donne le vertige et pousse aux malhonnêtetés déguisées.

Un homme entre dans la finance, jeune, plein de santé, l'oeil bien ouvert, la poigne ferme, de l'instruction autant qu'il en faut, deux coudes solides et souples pour manœuvrer à travers la foule, deux épaules fermes et bien carrées pour porter les fatigues, les angoisses, la croix des spéculations, qu'il trouvera toujours légère si elle est d'argent.

Il se dit : *Je vais devenir riche !*

— Pourtant, s'il est intelligent, remarque Maurice, il devrait savoir qu'il y a autre chose qui vaut mieux que la richesse : le bonheur tranquille de la vie et, ensuite, le salut.

— Non, il faut d'abord devenir riche ! Le bonheur, pense-t-il, viendra en même temps, et le salut... on y verra, après. Le bonheur tranquille ne vient pas...

— Et le salut ?

— Nous savons seulement qu'on ne l'achète pas avec de l'argent.

Le voilà donc dans la mêlée. Elle est étourdissante. Il a assez de principes pour se dire : " Je ne veux pas voler.» Mais assez d'ambition aussi pour s'affirmer quand même : « Ce n'est pas volé. »

Toutes les affaires d'ailleurs ne sont pas si claires que cela : les unes sont obliques, les autres ne présentent que la moitié de leur face, d'autres reposent sur des termes équivoques ; puis, il y a les subterfuges de la loi, les griefs contre les concurrents, les vols des autres avec lesquels on voudrait justifier les siens ; enfin, dans une belle affaire d'or, un seul petit droit d'autrui qu'un coup de pouce peut faire sauter. Par dessus tout, le désir dominant d'arriver. Et, tout près, devant, avec son magnétisme, le but convoité : tant pis

pour les autres s'ils sont écrasés ! c'est le sort des batailles. Moi, je marche en avant et j'arrive !

Ah ! s'il pouvait s'arrêter un instant et regarder, il verrait bien que ce marché est malhonnête, que ce procédé est injuste ; mais en a-t-il le temps ? Plus il avance, et plus il est étourdi ; il roule dans sa tête, le jour, la nuit, des calculs, des projets, des *schemes,* des extorsions de consentement, des surprises à la bonne foi, des roueries ; et son désir activé par le succès, toujours fixé sur le même but, lui crie : riche, plus riche !

* * *

LA CONSCIENCE. Mais voici qu'un jour, dans un moment de calme ou d'épreuve, il se place en face de lui-même, comme devant un miroir. Il s'aperçoit que cet argent qui lui a coûté la tranquillité, l'honneur, l'estime des autres, n'est pas tout à lui. Son regard se fixe malgré lui sur une, deux, trois, dix transactions commerciales ; il a beau chercher à les effacer, à en torturer les chiffres, elles reparaissent toujours plus claires et plus accusatrices. « Ça, ce n'est pas à toi ! »

Oh ! alors, il se fait en cet homme tout un écroulement : Quoi ! pas à moi ? se dit-il. Non, je me trompe ; ce sont des délicatesses, des scrupules. N'y pensons pas, n'y pensons plus.

Ah ! mais vive Dieu ! la conscience n'est pas un

complice qu'on achète. Elle crie plus fort, quand on veut plus la baillonner. « Eh bien, reprend-il, en se rassurant, consultons du moins un moraliste qui va la faire taire. »

Et il consulte, en atténuant les circonstances, en tâchant d'amener la justice à lui, au lieu d'aller à elle. Le théologien consulté, malgré qu'il veuille, est forcé de répondre :

— « Ce n'est pas à toi !

— Mais alors, quoi donc ? Restituer ? Le rendre ? rendre ce que je voudrais encore grossir ? rendre quand plus que jamais ma vie converge vers la richesse ? N'être plus riche quand je n'ai voulu que cela, quand ma santé en est délabrée, quand le travail des combinaisons m'a fait vieillir avant l'âge et que tout me parle déjà de vieillesse ! Y songez-vous ? Et mes enfants ? et mes amis ? et mon crédit ? Attendez, je vais me remettre à la spéculation, au travail, et gagner assez d'argent pour combler la restitution, sans toucher à ma fortune. »

Et le voilà de nouveau à l'assaut des profits. Il compte acquérir de l'or auquel il sera moins attaché et qu'il pourra plus facilement remettre, — comme si l'or pouvait détacher de l'or, comme si en buvant aujourd'hui, un alcoolique ne se préparait pas pour demain une soif plus ardente.

Les années s'en vont. Notre financier a abandonné ses devoirs religieux. S'il est allé à confesse, le prêtre a exigé de lui au moins des promesses de satisfaction. Il les a faites, ne les a pas tenues ; il les a refaites peut-être, pour ne les pas mieux tenir.

— Et le salut ?

— Nous savons seulement qu'on ne l'achète pas avec de l'argent.

* * *

LA RESTITUTION. — Vous avez touché à la restitution, dites-moi, je vous prie : Quand est-on obligé de restituer ? et doit-on le faire toujours ?

— Quand ? Tout de suite. L'obligation de restituer commence au moment où l'on constate qu'on possède le bien d'autrui. Et on doit restituer toujours, selon ses moyens, en entier ou en partie.

La somme n'y fait rien. Petite ou grande, volée à un pauvre ou à un riche, en nature ou en argent, si elle n'est remise, le péché qu'elle constitue ne saurait être pardonné. Minime, elle constitue un péché véniel qu'il faudra expier jusqu'au dernier reste dans le purgatoire. Si elle suffit à la matière d'un péché mortel, et si le débiteur a pu la restituer et ne l'a pas fait, sciemment, l'eût-il confessé cent fois, eût-il reçu cent fois l'absolution du prêtre abusé, on ne peut dire qu'il a été sincèrement pénitent, et il devra, s'il meurt ainsi,

l'expier par la damnation avec les éternels voleurs. Ce qui fait le voleur, en effet, c'est la violation du droit d'autrui, et il continue d'être voleur tant que, sciemment et volontairement, il prolonge cette violation.

C'est en cela surtout que le vol diffère des autres péchés et attache mieux ses victimes.

Dans les autres péchés, le repentir du coeur suivi de la confession de désir ou de fait, purifie ; dans celui-ci il y faut joindre l'acte ou la volonté efficace de se départir, de se déposséder des fruits du péché.

Aucune faute n'est plus aisée à commettre, aucune n'est plus malaisée à réparer. De même, aucune n'est plus réfractaire à tous les palliatifs : le voleur a beau la couvrir de prétextes, d'excuses adroitement combinées, elle remonte toujours à la surface. Il traîne son boulet, même quand une solution favorable, extorquée à un confesseur par de fausses représentations, tente de lui faire croire qu'il en a rompu la chaîne.

* * *

UN CAS D'USURIER "BOODLER". — Il y a quelques années, dans une ville de l'Ouest américain, un vieillard vint me voir. Il m'avait entendu, la veille, dans une conférence sur les caisses populaires et l'usage chrétien de l'argent.

De toutes mes remarques sur la justice, les procédés honnêtes et l'économie, il avait surtout noté mes éloges sur les succès des catholiques dans les affaires, la nécessité du *nerf de la guerre* pour les luttes et les oeuvres de la foi, sur la beauté du travail et sur l'honneur de ne pas rester au second rang, dans la finance, quand on peut monter au premier.

— Bon ! avait-il pensé, voilà qui fait mon affaire.

Il avait laissé de côté tout le reste, comme un naufragé, en face de la mort, laisse de côté le vaisseau d'où il est tombé et se cramponne à une planche. — En cela, d'ailleurs, il agissait comme beaucoup d'auditeurs de tous les temps.

Me jugeant, sans doute, comme je ne voudrais pas être, il avait dit à deux ou trois amis :

— « Ça, c'est mon homme, il faut que je le voie ! »

Il s'amena donc, me déclina ses nom et prénoms, insista sur son travail et sa fortune, — elle était grande, — et me remercia du soulagement que je lui avais apporté en louant les hommes actifs qui ont su faire de l'argent.

— Il n'y a pas, en cela, de mérite à moi, repris-je. Ce n'est que l'éloge, mal répété, de Notre-Seigneur au personnage évangélique qui a fait valoir et multiplié ses talents. C'est avec des fortunes comme la vôtre

que Jésus continue dans le monde, pour les foules dont il a pitié, la multiplication des pains.

Il garda le silence, courbé, songeur.

C'était un homme de soixante-douze ans, et il les portait mal. Au poids des années s'en ajoutait un autre plus lourd qui l'inclinait vers le cercueil, où il allait bientôt culbuter. Une tristesse de vieillard inquiet lui voilait les yeux et toute la physionomie ; une ride unique et profonde lui creusait le front,comme si un même souci l'avait labouré toujours à la même place.

Parmi des atténuations, des demi-aveux, des faux fuyants, des réticences où se mêlait encore de la ruse, j'appris clairement qu'il était usurier.

A l'usure s'ajoutaient des histoires d'affaires inouïes et très payantes. Dès qu'il touchait à sa conscience de voleur, il en jaillissait, ainsi que d'une éponge pleine, une confession nouvelle, dont il observait l'effet sur ma figure. Il avait été mêlé à la politique, à l'administration municipale de deux ou trois villes. L'autorité et les honneurs dont il avait joui avaient avant tout rapporté des chèques, pour lui. Il avait commandité des exploitations, répandu des prospectus menteurs, majoré des valeurs, réalisé des profits monstres, en noyant dans de l'eau malpropre des actionnaires qui avaient cru acheter de lui du vin pur. Vers

sa fortune, il avait fait couler, comme dans un *pool* sans fond, les ruisseaux les plus divers : la confiance de ses amis, l'entremise des comparses à tout faire, l'héritage des fils à papa, les viveurs affamés et les paresseux à l'affût de l'argent qui se fait tout seul, l'héritage d'une douzaine d'orphelins, l'épargne des petites servantes. Habile, il l'était dans tout le sens retors du mot. Il avait joué au plus fin. Longtemps, il s'était vanté d'avoir roulé les plus roublards.

Aujourd'hui, c'est sa conscience qui le roulait.

Il avait encore la foi, — du moins, il en avait ce minimum assoupli, qui ne crie pas trop fort de frayer avec l'argent d'autrui.

— Voyons si vous allez penser comme les autres, me dit-il, après m'avoir raconté, dans un long monologue, sa vie de financier.

Je l'avais écouté jusqu'au bout, suivi dans ses détours, dans ses restrictions jointes à chacune de ses affirmations, comme autant de soustractions aux sommes volées. Son récit était tout d'arithmétique, et son arithmétique toute en soustraction.

Je tins compte des acquisitions évidemment frauduleuses ; je fis la part des doutes et lui en donnai tout le bénéfice, — une loi douteuse, ou une loi certaine appuyée sur un fait douteux n'obligeant pas, même à la restitution, — je défalquai de la somme totale ce que

la justice absolue et ma conscience me permettaient, et, tout compte fait, j'arrivai à une quarantaine de mille dollars mal acquis.

— Ça, lui dis-je, ce n'est pas à vous. Il faut le rendre à qui de droit, si c'est possible, sinon en œuvres de charité à votre choix. Trouvez-vous cette somme trop élevée ?

— Non, murmura-t-il, avec un mouvement des nerfs, effrayé de son propre aveu.

— Cette somme, d'ailleurs, repris-je doucement, n'est qu'une fraction de vos biens, et, de la remettre va vous procurer plus de jouissance que ne vous en ont jamais apporté vos profits, croyez-moi.

— On me l'a déjà dit, fit-il, en fronçant le sourcil, en fermant obstinément les yeux pour ne point voir la lumière troublante, et en enfonçant dans ses poches ses deux mains, comme pour y mieux retenir ce que le diable y avait glissé.

— Allons, vous n'allez pas vous perdre vous-même, et votre éternité, pour cette maudite somme qui vous torture ? Dites-moi, n'est-ce pas, que vous la rendrez ; je vais vous y aider. Puis, vous allez vous agenouiller ici, pour vous confesser et demander pardon à Dieu. L'occasion est bonne et le moyen facile ; profitez-en ! Vous n'aurez jamais été si heureux, je vous le jure.

Il prit son chapeau, épongea ses sueurs, tout trem-

blant à la pensée du péril auquel il avait failli ne pas échapper.

— Je vous reverrai, mon Père, dit-il en sortant, sans oser lever les yeux sur moi.

Le lendemain soir, il revint. Il refit toute la même histoire. — J'arrivai, comme lui d'ailleurs, à la même conclusion. Il recommença dix fois, atténuant toujours plus les circonstances, ajoutant sans cesse de nouvelles excuses. Dix fois, il se heurta aux mêmes objections, pour conclure à la restitution. Presque toute la nuit y passa.

Dans un suprême effort, il me parla d'un testament réparateur : ce dernier recours des voleurs qui, ne voulant pas se séparer du bien mal acquis, en chargent les héritiers et la mort.

Il fit, en effet, son testament, le refit, le défit, en déchira plusieurs, brûla le dernier, et mourut sans testament.

Deux procès ruineux divisèrent ses biens entre l'Etat, les avocats et les huissiers. Des héritiers, qui l'avaient haï, maltraité, se disant dans leurs désirs de jouisseurs ingrats : « Quand mourra-t-il donc, le vieux m... ! » — se partagèrent le reste.

APRÈS L'ARGENT, LA FAMILLE

Mon homme de $25.00 nous avait entraînés dans le domaine de la justice. La jeune femme hypnotisée par le bien-être des protestants, prise du désir de se promener autour de la montagne, et qui m'avait répondu un jour : « La confession, ce n'est pas fait pour une femme tant qu'elle n'a pas ses quarante et quelques années », avait lancé mon Lejeune en pleine famille.

* * *

PUISQU'ON NE PEUT PAS LES ÉLEVER !

Il m'écrivit :

« Le voleur obligé de restituer éprouve la tentation de ne plus croire à l'autorité qui l'y oblige. L'amour de l'argent accouplé au vol engendre le doute : je comprends cela très bien, mais je comprends mieux encore, chez cette femme, la tentation de ne plus croire à la confession.

« A celles qui y croient et en usent s'impose une si lourde somme d'obligations ! Avec les enfants vient l'esclavage ; avec le nombre des enfants se complique le problème des servantes ; avec l'autorité des enfants

d'aujourd'hui, ce sont les parents qui obéissent, c'est l'inquiétude des mères qui pleurent, la liberté des petits de tout dire, de tout faire, dans un monde sans pudeur et sans maître... A la fin, c'est l'irréligion des fils et des filles comblant toutes les misères.

« A quoi bon, alors... puisqu'on ne peut pas les élever !... »

— « Mon cher, répondis-je, vous parlez comme une mondaine qui vous aurait dicté votre lettre, — comme cette femme dont vous rappelez le souvenir. Vous ne serez pas froissé, si je vous envoie pour toute réponse, un compte-rendu de la conversation que j'eus un jour avec une de ces mères dont vous empruntez les traits...»

* * *

AVANT DE PRÊCHER. Deux ou trois quarts d'heure avant le sermon du soir, pendant une mission, dans une paroisse du Massachusetts, une mère de famille vint me voir, triste, aigrie, malheureuse.

— Je n'ai que deux enfants, me dit-elle, et ils me font plus de peine à eux seuls, que n'en font à ma voisine les quinze qu'elle a élevés.

— La peine des mères ne se mesure pas d'ordinaire sur la quantité de leurs enfants, répondis-je doucement ; les plus heureuses sont souvent celles qui multiplient leur bonheur par un plus grand nombre.

Cette remarque ne parut lui plaire qu'à demi. Et je constatai vite qu'elle désirait plus me dire ses chagrins qu'en savoir la cause. Elle demandait des conseils beaucoup et en voulait peu ; ne demandait aucune consolation et en voulait beaucoup. Malgré toute ma bonne volonté, je ne sais si j'ai pu lui être utile ; mais je suis sûr que j'ai réussi à lui être désagréable.

La conversation dura quelques instants, puis voyant parfaitement où elle en était avec sa famille, j'ajoutai, sur le ton d'un homme pressé : — Vous avez, madame, dans vos chagrins, toutes mes sympathies. Et ils sont grands, j'en suis sûr, vos chagrins; car la peine s'accroît en raison de l'amour qu'on éprouve pour ceux qui la causent, et ce sont vos enfants qui vous font souffrir !... Toutefois, permettez-moi, je vous prie, de ne point prolonger la conversation sur ce sujet. Je vais tout à l'heure prêcher sur la famille ; cela suffira, j'espère. Vous me semblez avoir, au surplus, en cette matière, des idées toutes différentes des miennes, et je crois que le moment serait très mal choisi pour vous contredire.

* * *

UNE FEMME SUSCEPTIBLE. — Pour me blâmer, vous voulez dire ?

— Mon Dieu, si vos procédés vous paraissent excellents et si vous n'avez qu'à vous féliciter de la façon

dont vous élevez vos enfants, pourquoi vous blâmerais-je ? Vos intentions sont bonnes ; il est seulement regrettable que le résultat réponde si peu aux intentions. Vous savez du reste, qu'on peut se tromper sans avoir tort, — ou, ce qui revient au même, avoir tort de la meilleure bonne foi du monde.

— C'est ça ! Ne le dites-pas, mais pensez-le, comme la plupart des maris, d'ailleurs : — pour nous, mères, ce n'est pas assez de beaucoup souffrir, il faut de plus proclamer que nous sommes les causes de nos souffrances.

— S'il suffit à un reproche pour être juste d'être souvent répété, celui que vous me faites-là, madame, doit être extrêmement juste. Que de mères malheureuses me l'ont redit ! Il prouve chez toutes un même sentiment; mais un sentiment n'est pas toujours une raison.

Quand l'ingratitude des enfants commence à affliger le coeur des parents, il convient, sans doute, de jeter les yeux sur cette affliction pour la consoler, autant qu'on peut. Il convient aussi de remonter plus haut pour en voir l'origine et en tirer une leçon. On ne juge jamais mieux sa conduite qu'en présence des effets qu'elle a produits. L'expérience est un maître précieux ! Ses leçons valent bien la peine qu'on n'at-

tende pas trop tard pour les recevoir et les joindre à l'expérience des autres.

Avez-vous lu, madame, un livre intitulé *Les Enfants mal élevés ?* Si vous ne l'avez encore fait, donnez-vous donc ce plaisir et accordez-vous cet enseignement. Vous y trouverez des réponses précieuses à vos objections et à vos inquiétudes. Peut-être même, après cette lecture, cesserez-vous de trouver certains sermons trop sévères, — ce qui vous serait un profit, à vous, et à moi, une petite satisfaction égoïste que je vous confesse.

— L'auteur est un homme, je suppose ?

— C'est un avocat, père de famille. Lui, au moins, doit connaître son sujet dans le sens que vous désirez, et vous ne pourrez pas lui répondre, comme à moi, tout à l'heure : « Bah ! qu'est-ce que vous en savez ? »

S'il a des faiblesses pour les enfants, ce doit être à bon escient ; s'il a des sévérités, elles doivent être tempérées par l'amour. Puisqu'il est mari, la vie à deux a dû lui apprendre que l'autorité familiale, pour être efficace, doit s'exercer dans l'accord, qu'elle doit être composée d'énergies viriles et de délicatesses maternelles, d'austérité inflexible et de tendresse clémente, de fermeté rude comme une main d'homme, et de douceur caressante comme une voix de femme.

* * *

L'ABSOLU. — Merci. Mais c'en est encore un, je suppose, fécond en principes absolus, qui juge tous les enfants d'après les siens, veut une même éducation pour toutes les natures, un même moule où couler les caractères les plus divers. Est-ce que vous ne croyez pas, mon père, que pour élever un enfant, il faut le prendre comme il est ? Et comme il n'y en a pas deux pareils, même dans une même famille, il faut, avec leur nature, varier les procédés d'éducation ; je crois même qu'il faut les varier avec les milieux, les conditions matérielles et sociales de la famille, l'état de vie, les projets d'avenir, les qualités et les défauts du père et de la mère...

— Assurément ; il faut prendre l'enfant comme il est ; c'est la seule manière de le rendre comme il doit être, — ou, ce qui est tout un, de l'élever. Si donc, vous voulez dire que les enfants ont des qualités et des défauts divers qu'on ne corrige pas, ou qu'on ne cultive pas de la même façon, c'est évident, vous avez raison. On doit tenir compte du caractère, des inclinations, du tempérament de chacun. C'est précisément ce que l'on fait, non pas en supprimant les principes absolus, mais en les appliquant de façon diverse à divers enfants. Changer, par exemple, le nombre ou

le ton des commandements, ce n'est pas changer le principe d'autorité sur lequel repose le droit de commander. On ne tient pas rigueur à un enfant doux, affectueux, tendre, comme à un enfant violent, primesautier, entêté, vibrant d'ardeur et d'énergie ; à l'un et à l'autre, on applique le même principe d'obéissance différemment. La raison, le sentiment, la bride sur le cou pour le premier ; le frein et l'aiguillon pour l'autre. Il n'est pas plus permis aux parents de celui-ci, qu'aux parents de celui-là, de laisser mentir leur enfant, de lui faire des promesses et de ne pas les tenir, de se contredire à son sujet et en sa présence, de le menacer sans cesse et de ne le châtier jamais, d'être cruels sous prétexte de sévérité, d'être faibles sous prétexte d'affection, de tolérer l'égoïsme, la fourberie, l'orgueil, la mollesse et autres passions naissantes, sous prétexte que l'enfant est encore jeune. Ce sont là des défauts à corriger et des principes à observer indépendamment des contingences d'humeur, de santé, de fortune, de caractère ou de milieu.

Voilà, madame, comment, en prenant les enfants comme ils sont, on leur applique des principes absolus.

* * *

POUPÉE EN CULOTTE.

— Et vous voulez qu'on les applique aux tout petits ?

— Parfaitement ! dans la mesure de leur intelligence. Vais-je vous étonner en vous disant qu'un enfant est, le plus souvent, bien ou mal élevé, selon qu'il l'a été entre deux et quatre ans ?

— Oh ! c'est si pénible de soumettre ces pauvres petits à des devoirs et à des sévérités ! Ils sont délicats, faibles... et c'est si bon d'en avoir soin et de les dorloter longtemps...

— Bon à la tendresse des mères, je le sais ; fatal à leurs chéris, quand la tendresse et les soins sont excessifs. Que d'enfants s'étiolent dans des caresses trop prolongées ! Que d'autres arrivent à l'adolescence avec de grands corps alanguis, dont les membres n'ont pas de muscles, la volonté pas de nerf, le coeur pas de résistance et pas d'amour ; dont les yeux voient la vie comme un lit tout fait, où ils n'auront qu'à se coucher. Les santés robustes ne se développent pas d'ordinaire avec des bonbons, et les énergies du caractère avec de molles tendresses. Avec des gâteries, on peut former une petite fille-poupée ; avec des caresses, un fils à papa, autre sorte de poupée en culotte ; on ne forme pas un homme.

Quand trop de chocolat a pris l'estomac, la fantai-

sie prend la volonté, et les mauvaises passions prennent le reste.

Ne serait-ce qu'au point de vue de la santé, — et c'est le moindre, — on devrait user de plus d'austérité avec les enfants. Sur 8,200 Français, âgés de quatre-vingts à cent ans, au moment de leur décès, savez-vous combien avaient été élevés dans l'aisance ? 418. Les autres s'étaient fortifiés dans les revigorantes privations de la gêne et de la pauvreté !

Ne parlons plus des muscles et de la santé ; cela importe peu. Dans cette éducation efféminée, c'est la volonté surtout qui s'énerve et périt. Et comme c'est par la volonté qu'on fait quelque chose et qu'on devient quelqu'un, on ne peut rien attendre d'un enfant dont la faculté de vouloir est dans ses appétits et a toujours été soigneusement soustraite à tout effort et à tout sacrifice.

* * *

A QUI LA FAUTE ? Quand je rencontre un père et une mère affligés par leurs enfants, je les plains, sans doute ; mais ma pitié ne peut m'empêcher de remonter à une faute première. Les parents sont presque toujours les premiers coupables.

Si la volonté des enfants avait été formée dans l'obéissance, dès qu'ils ont pu comprendre un premier

commandement, — tout en développant leur initiative personnelle par l'honneur, la foi, l'amour, — si on l'avait appuyée sur l'autorité personnelle, comme on attache une jeune plante à son tuteur, elle aurait poussé droite et forte. Elle aurait pris et gardé l'habitude d'obéir. L'enfant saurait respecter l'autorité ; plus tard, il eût mieux compris la sagesse et la nécessité de la subordination ; il l'aurait aimée ; à peine lui viendrait-il en tête de s'y soustraire. L'autorité de son père lui apparaîtrait, si on peut dire, comme une loi physique à laquelle on ne songe même pas à faire une brèche. Mais comment voulez-vous qu'il n'y songe pas, quand les parents sont les premiers à en ouvrir une toute grande, en laissant passer, à propos de tout et à propos de rien, à travers les ordres qu'ils donnent ? Qu'ils réfléchissent donc avant de commander. Dès qu'ils l'ont fait, si légère que soit la matière du commandement, l'enfant n'a qu'à s'y soumettre. L'autorité qu'ils ont mise en jeu venant de Dieu, il n'est pas plus permis aux enfants de la mépriser pour les petites que pour les grandes choses.

Si, tout jeune, l'enfant était habitué à considérer un ordre paternel comme aussi irrévocable qu'une loi de la nature ; s'il grandissait en disciplinant sa volonté sous cette autorité aussi sage qu'aimable, son

obéissance, comme sa reconnaissance, resterait fidèle à tout âge.

— Belle théorie, soupira madame, incrédule.

* * *

BÉBÉ ET UNE BOUGIE. — Voulez-vous de la pratique ? Prenez Bébé : quinze ou vingt mois à peine, un petit être charmant de chair tendre, avec, dans les yeux, les premiers rayons d'une intelligence qui s'éveille. Il ne parle pas encore, appelle toutes choses d'une ou deux syllabes : « Beu, beu ! pa pa », c'est tout son vocabulaire. Un soir qu'il agite ses mains potelées près d'une bougie, il essaie d'en prendre la flamme et s'y brûle. — Beu ! — Il ne connaît pas le feu, ne sait pas dire pourquoi ; il sent que ça fait mal. — Beu, beu ! — Mais sa mère a soufflé sur la petite main potelée, puis a baisé la brûlure. C'est guéri.

Le lendemain, la bougie est encore là, tout près. Bébé en regarde la flamme, et, cette fois, avec une curiosité inconsciente, — ça ne brûlera peut-être pas comme hier, — il s'approche, y touche prudemment, s'y brûle encore. Une troisième, une quatrième, une dizième fois, Bébé met sa main sur la flamme de la bougie et se brûle chaque fois.

Soyez tranquille ; Bébé aura cinq ans, Bébé aura

dix ans, Bébé aura quarante ans, Bébé aura une grande barbe blanche ; il ne mettra jamais sa main sur les bougies : — ça brûle toujours !

Gardez le même Bébé. Un jour, vous lui avez donné un commandement, et il a parfaitement compris votre volonté. Il fait tout le contraire. Vlan ! la désobéissance est à peine commise, et il s'aperçoit que ça brûle quelque part. Il en est tout surpris : on l'aime tant !

Une deuxième, une troisième, une dixième fois, il s'entête, insiste pour vous faire céder, désobéit enfin, et chaque fois, fidèle comme la flamme qui brûle, le châtiment suit la désobéissance. Vous ne revenez jamais sur ce que vous avez dit, et il le sait. Soyez tranquille : Bébé aura cinq ans, Bébé aura vingt ans, Bébé aura une grande barbe blanche ; il n'enfreindra jamais votre volonté, il n'y songera même pas.

Si le *non* du père peut devenir *oui* devant la résistance de l'enfant, — si *je le veux* des parents ne tient pas lieu de toute argumentation, même dans les moindres choses, — car, encore une fois, ce n'est pas la matière du commandement qui importe ici, c'est l'autorité, — c'en est fait de l'éducation de cet enfant. Il faut le plaindre plus encore que ses parents. Ceux-ci ont voulu leur malheur ; ils récoltent ce qu'ils ont

semé. Il n'y a qu'une réponse à donner à leurs plaintes : souffrez, expiez, c'est votre faute !

Il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire parfois aux parents les larmes inutiles qu'ils verseront plus tard. Il suffit de les entendre promettre mille récompenses pour obtenir une soumission marchandée, discuter, plaider avec leurs enfants, au lieu de commander et de les faire obéir parce qu'ils ont commandé.

Je ne puis rappeler ce principe sans revoir dans mes souvenirs cent familles qui l'ont violé et en paient aujourd'hui les conséquences.

* * *

UN PETIT NAPOLÉON. — Il y a plusieurs années déjà, au cours d'un voyage, je dînais dans une famille d'amis. Un garçonnet de trois ou quatre ans fut admis à la table avec les hôtes. On le disait très précoce ; on citait ses mots ; on le traitait de prodige à sa face ; certaines insolences qu'on aurait dû fustiger passaient pour spirituelles et amusaient beaucoup ; toute la maison tournait autour de lui, et il semblait convaincu, à son air maussade, que ça lui était dû. Il entra dans la salle à dîner au moment où madame sa mère indiquait à chaque convive son siège :

— Toi, mon chéri, dit-elle, prends celui-ci.

— Non ! marmota-t-il, je veux m'asseoir là. Et il

fit le mouvement d'occuper la chaise d'une jeune dame, en face de moi.

— Allons ! tu n'as pas honte, fit la mère en rougissant. Prendre le siège de Madame, oh ! que c'est laid ! Est-ce que son petit Jules prend ma chaise, à moi, quand je vais chez elle ?

— Viens, intervint le papa, viens te mettre près de moi.

— Non ! reprit l'enfant, déjà campé sur la chaise de la jeune dame.

— Tu n'auras pas de dessert, si tu ne viens pas ! Regarde ce que je vais te donner ; mais fais le bon garçon.

Il tendit la main vers l'enfant pour l'amener vers lui.

— Garde-le ton dessert ! répondit le gamin en colère, et il repoussa la main de son père.

Celui-ci, humilié, se sentant déjà battu, leva les épaules pour signifier : que voulez-vous faire ? Il me regarda pour trouver dans mes yeux une excuse à sa défaite ; et, voyant que je baissais la vue pour ne point approuver sa faiblesse, il affecta, au milieu du malaise général, un petit air de fierté, en ajoutant :

— Oh ! ce que cet enfant a de volonté ! Quand il s'est mis quelque chose dans la tête, c'est un petit Napoléon, rien ne le ferait reculer.

— Et en cela il a de qui tenir, continua la mère, en empruntant le sourire affecté de son mari.

Pendant cette scène, la jeune dame s'était empressée d'offrir sa chaise :

— Laissez-le, je vous prie ;... je vais prendre cette place, allons, ce n'est pas la peine...

— Non, non, reprit le mari, à qui je n'avais pu m'empêcher de jeter un regard de reproche, gardez votre place, madame ; il faut que l'enfant m'obéisse !

Là-dessus, il le prend dans ses bras, le soulève de sa chaise, tandis que le diablotin se débat, se défend de ses pieds et de ses mains, en poussant des cris étourdissants.

— Eh bien, laisse-le donc, mon Dieu, laisse-le donc! dit la mère, tu le fais pleurer... il ne voudra plus dîner maintenant...

Et le petit Napoléon fut laissé là. Il remporta la victoire.

Il en a gagné bien d'autres depuis ! Assez pour ruiner son père, qui en a toujours payé les frais. Après le collège, — une demi-douzaine de collèges,—il a payé l'Université, dont *Napoléon* suivait les cours dans les cafés à la mode ou dans son lit ; il a payé les dettes de jeu, les usuriers, les faux billets qui mènent en police correctionnelle, avant de mener en prison.

* * *

A PROPOS D'UNE PÊCHE. Ailleurs, j'ai vu des enfants plus doux, incapables de scènes de rage, mais capables d'argumenter à perte de vue avec leurs parents, et ne cédant qu'après avoir épuisé toutes les patiences.

— Maman, je veux manger une pêche, dit Jean à sa mère.

— Tu n'en auras pas. Tu sais bien que ça rend malade dans les chaleurs de la canicule.

— Non, maman, je te le promets, je ne serai pas malade ; donne-la moi. Hier, c'était bien la canicule aussi, et je n'ai pas été malade.

— Voyons, mon Jean, y penses-tu, manger des fruits l'été, c'est si mauvais !

— Mais c'est l'été qu'on les mange ! L'hiver 'y en a pas.

— C'est mauvais, te dis-je. Le docteur a dit que Jean mourrait s'il en mangeait.

— Non, je ne mourrai pas : donne-m'en une. Le docteur dit que je mourrai, et il en mange tout le temps, lui. Donne-la moi, ou je vais la prendre dans la corbeille.

— Tu n'es pas gentil, Jean ; je ne t'aimerai plus du tout, si tu la manges.

— Ça ne fait rien. Moi non plus, je ne t'aimerai pas.

Et le voilà qui pleure.

— Eh bien, écoute, je vais t'en donner la moitié... mais que ce soit la dernière fois !...

— Non, donne-moi-la toute ! crie-t-il, en la saisissant dans la main de sa mère.

— Va donc, fit-elle, à bout d'arguments ; prends-la ta pêche, sois malade, ce sera bien bon, et ta mère sera bien contente, si son petit Jean meurt !

Voilà un enfant qui l'emporte à trois ou quatre ans; pourquoi ne l'emporterait-il pas,quand il en aura trois ou quatre de plus ? Il s'est ouvert une brèche à travers le mur de l'autorité, il a même pris l'habitude d'y passer. Est-il sage de croire que, devenu grand, il n'y passera plus et domptera, avec sa nature rebelle, ses penchants, ses caprices accrus, et se réformera par amour de la vertu ?

En grandissant, il aimera peut-être moins les pêches; mais il aimera bien d'autres fruits défendus, et il en mangera à satiété, sans plus même argumenter. Il en subira toutes les maladies morales et physiques.

Et sa mère ne sera pas contente du tout, quand son petit Jean mourra.

* * *

DE BELLES INTENTIONS. Huit jours plus tard, Maurice me rapporta ce « compte-rendu » et, le tirant de sa poche, les yeux plongés dans l'avenir et rayonnants de grands projets, le posa sur ma table :

— Merci. J'y ai trouvé des leçons pour ma vie future. Je l'ai même lu à ma fiancée.

— A-t-elle assez d'esprit de foi pour l'accepter sans restriction ni critique ?

— Oui, mon Père. Et de cet esprit de foi naîtra en elle, j'en suis sûr, assez d'esprit de sacrifice, d'amour du devoir et d'énergie chrétienne pour lui faire accepter toutes les conséquences de nos engagements.

— Vous avez découvert toutes ces vertus chez elle ?

— Oui, avant même de l'aimer.

— Tant mieux ! C'est le moment le plus sûr ! Après on ne sait jamais... Elle est d'une qualité rare et qui s'en va, votre fiancée, et je vous en félicite. Gardez, gardez bien en cage, quand vous l'aurez saisi, votre bonheur !

— Et pour cela nous trouverons, l'un et l'autre, que les sacrements sont bons à tout âge, que le Sacré-Coeur est un sol ferme et profond où enraciner l'amour conjugal, que la mondanité au contraire en dessèche vite les racines, énerve l'autorité familiale, gâte les enfants et fait bientôt pleurer les mères. On n'hésitera pas à

savoir chez nous si c'est papa, maman ou bébé qui commande.

— Oh ! les belles intentions, mon cher, les magnifiques projets !

— Avant les douces réalités...

— C'est la grâce que je vous souhaite avec la vie éternelle.

— Ainsi soit-il, acheva Maurice avec un grand geste.

UNE LETTRE-CONCLUSION

Mon révérend Père,

Avant de vous quitter, — pour longtemps cette fois, — je veux vous dire merci et adieu. Je cède ma place à un autre dans le fauteuil de votre petite chambre.

Plus de questions désormais. Je vais m'appliquer à comprendre mes objections et vos réponses, comme Fleury se mit à apprendre l'histoire de France quand il eut fini de l'écrire.

Je vous ai souvent parlé en étourdi, avec des façons hostiles d'objecter. J'ai pris des poses de sceptique et joué des rôles d'aventure. De tout cela, vous en avez laissé et en avez pris juste assez pour trouver motif à répondre. Je n'ai qu'une façon de vous remercier, c'est de tout cœur, et qu'une façon de croire, c'est de croire avec l'Eglise, parce qu'elle enseigne ce qu'Il a dit.

Et puisque je me marie, nous croirons maintenant à deux, et nous étudierons de même.

Vous serez content de moi ; ma femme aussi, et dès lors, moi plus que personne.

Je me suis formé une bibliothèque de choix avec les ouvrages, revues, conférences, dictionnaires, encyclopédies, auxquels vous m'avez souvent renvoyé. C'est bien ce que vous désiriez, n'est-ce pas, en m'y renvoyant, vous qui, en toute occasion, avez moins cherché à m'imposer vos solutions que celles des auteurs à consulter.

Vous vouliez me faire étudier : j'étudierai. Vous vouliez un croyant sachant le pourquoi de ses croyances : j'y arriverai ; qui a des armes pour les défendre : vous m'en avez fourni et je m'en forgerai.

Oui, vous serez content de moi.

Viendrez-vous jamais là-bas, chez nous ? Je serais si heureux de vous recevoir à mon foyer et de vous faire approuver mes travaux !

Vous approuveriez surtout, j'en suis sûr, de me voir vivre comme je crois, ne voulant plus jamais croire comme j'ai vécu.

Maurice LEJEUNE.

TABLE DES MATIÈRES

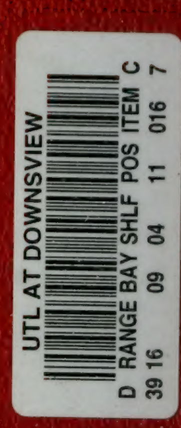
L'OBJECTANT SINCÈRE

SCIENCE ET FOI

LES INTELLECTUELS

LE VOL ET LE DOUTE

APRÈS L'ARGENT, LA FAMILLE


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 09 04 11 016 7